

Léo Lévy

À la vie



Verdier

Ce livre est la relation d'un parcours – celui de Benny Lévy – à travers la voix de sa femme Léo, un itinéraire où les exigences de la pensée et les gestes quotidiens s'ajustent au plus près, alliant à l'extrême rigueur un généreux amour de la vie.

« Dans la lumière sans complaisance des matins de Jérusalem, trois stations : la maison, la maison de prière, la maison d'étude. Le soir, une fois par semaine, détour par le lieu d'enseignement où un public bariolé, passionné, vient écouter le petit homme en noir. Simplicité des rythmes, transparence des jours, soi rassemblé. À Jérusalem, aucun mystère, pas de recoins obscurs grouillant de projections fantasmatiques. Mais ailleurs ? En d'autres temps ?

Le chef révolutionnaire sans nom, à l'existence improbable, en tout cas invisible, pouvait-il vraiment du chaos des faits et des discours faire émerger une vision et une visée claires ? Il eut des maîtres. Côté philosophie, il se réfère à Sartre, Althusser et Lévinas. Côté sagesse d'Israël, il a été enseigné par un cabaliste ashkénaze, un rav français d'origine marocaine, un Yérouchalmi d'ascendance lituanienne.

Enfin, au cœur de l'énigme, quel lien entre ce tout jeune Juif arrivé d'Égypte, pathétique et ardent, en quête acharnée d'assimilation, et la fille du faubourg Saint-Antoine, placide, rigolote par parti pris, qui portait encore vivaces les traces des villes juives de Pologne ? Étrange rencontre. Plus étrange encore, la constance malgré les turbulences. »

L. L.

Léo Lévy

À la vie

RÉCIT

Verdier

OceanofPDF.com

à Benny

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original ?

HAMILTON, *Mémoires du comte de Grammont*

Ce ne sera pas, Athéniens, en un langage exquis, tout enjolivé de noms et de verbes élégants et savamment agencés. Non, je parlerai tant bien que mal, comme les expressions viendront à moi. Tout ce que j'ai à dire est juste, voilà de quoi je suis sûr.

PLATON, *Apologie de Socrate*

Les gens ne lisent pas, aujourd'hui. Ce qui intéresse, c'est le personnage. Sauf que le livre, c'est le personnage.

BENNY LÉVY

OceanofPDF.com

Noir. Noir profond de la nuit. Un éclat de lumière, un instant suspendu, retombe et s'envole. C'est le vent, le vent d'au-delà des collines qui joue avec le coin d'un talith, cape légère drapée sur les épaules d'un petit homme, balancée au rythme de sa marche. Bientôt le point du jour, le moment de la première tefila – la tefila : un Juif debout devant le Maître des mondes.

Il faut se hâter.

Dans la lumière sans complaisance des matins de Jérusalem, trois stations : la maison, la maison de prière, la maison d'étude.

Le soir, une fois par semaine, détour par le lieu d'enseignement, où un public bariolé, passionné, vient écouter le petit homme en noir.

Simplicité des rythmes, transparence des jours, soi rassemblé.

À Jérusalem, aucun mystère, pas de recoins obscurs grouillant de monstres, de projections fantasmagiques.

Mais ailleurs ? En d'autres temps ?

Ce freluquet débarqué d'un lointain rivage, d'où lui vient son audace dans l'interlocution avec ses pairs, ses professeurs ?

Le chef révolutionnaire sans nom, à l'existence improbable, en tout cas invisible, pouvait-il vraiment du chaos des faits et des discours faire émerger une vision et une visée claires ?

Il eut des maîtres.

Côté philosophie, selon des modalités différentes, il se réfère à Sartre, Althusser et Lévinas.

Côté sagesse d'Israël, il a été enseigné par un cabaliste ashkénaze, un rav français d'origine marocaine ; « son » rav est un Yérouchalmi d'ascendance lituanienne.

Enfin, au cœur de l'énigme, quel lien entre ce tout jeune Juif arrivé d'Égypte, pathétique et ardent, qui, en quête acharnée d'assimilation, s'était lancé à la conquête du féminin « autre », et la fille du faubourg Saint-Antoine, placide,

rigolote par parti pris, qui portait encore vivaces les traces des villes juives de Pologne ?

Étrange rencontre ? Plus étrange encore, la constance malgré les turbulences.

OceanofPDF.com

RENCONTRE

Je me souviens quand j'ai été présenté à sa mère. Elle m'a dit en montrant sa fille : C'est grâce à elle que nous sommes là. *Grâce à elle*, ça m'a constitué, reconstitué, institué – survivre est une grâce.

Pas très loin du cœur de Paris, là où se trouvait autrefois la rue Coupe-Gueule, s'élève un monument, sorte de monastère laïque qui accueillait, il y a bien longtemps, les *escholiers* nécessiteux. On y enseignait surtout la théologie ; le pape veillait personnellement sur ces jeunes espoirs. Grande était la renommée de son enseignement, le rayonnement de sa science. Le monument reçut le nom de son fondateur, Robert de Sorbon : la Sorbonne.

Dans l'imaginaire des étudiants rebelles, une Bastille à prendre.

Comme dans les couvents, une cour pavée encadrée de longues galeries où, vastes alvéoles, tantôt bruissantes, tantôt muettes, s'ouvrent les amphithéâtres. Sous les combles, les locaux des associations d'étudiants. Au premier étage, une vaste salle, la bibliothèque aux longues tables vernies, des lampes. Chaque lecteur, avec son livre, isolé du monde dans son cône de lumière. En attendant l'ouvrage demandé – un quelconque essai littéraire – je lisais la vie de Lénine par Gérard Walter, indifférente aux chuchotements, quelque part derrière moi, et au bruit de chaises remuées. Soudain, une large face débonnaire s'impose à la lisière du halo de ma lampe, et une voix susurrante m'adresse la question la plus banale qui soit : « Qu'est-ce que tu lis de beau ? »

Brillante entrée en matière ! Mais rassurez-vous, ce n'était pas encore Benny. C'était seulement son émissaire.

Ils étaient trois amis à préparer, au lycée Louis-le-Grand, le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, trois Parisiens de rencontre : François R., venu du Sud-Ouest, noir de poil, ébouriffé et joufflu, Jean-Pierre G., du Jura ; des as primés au concours général, jeunes Rastignac montés à Paris pour faire carrière et rencontrer des filles ; le troisième, arrivé de Bruxelles, tout simplement pour conquérir les sommets de la culture française. Ils ne m'étaient pas totalement inconnus. Entre la Seine et le jardin du Luxembourg, Odéon et Maubert, tout un monde circule en bandes, en groupes. Les haltes : des cafés – *Le Petit Duc*, *L'Escholier*, *Le Champo* – librairies, bibliothèques, cinémas. Le gratin : la gauche étudiante.

Une nébuleuse d'organisations, de groupes, sous-groupes, tendances. On se reconnaît, ou plutôt on se repère par son appartenance « politique », comme dans les comédies où les valets reçoivent leur nom de leur province d'origine. Celui-là, c'est un philo tendance Ligue communiste internationale ; tel autre, socio, médecine, majoritaire ou minoritaire. Le gratin du gratin : l'UEC (les étudiants communistes). Leur local : celui du journal *Clarté*, en face du petit square Paul-Painlevé ; quelques arbres et un banc. Une grande césure sépare le PCF, fidèle au pouvoir soviétique et critiqué, entre autres, pour son tiède soutien au peuple algérien, des étudiants communistes de toutes tendances, marxistes-léninistes, trotskistes d'internationales diverses, italiens, gramsciens, titistes, etc., qui ont pour point commun d'être opposés au Parti communiste français.

En bonne orthodoxie léniniste, à l'UEC s'élaboraient et se discutaient les théories. Les syndicalistes de l'UNEF (Union nationale des étudiants de France) et, à la Sorbonne, de la FGEL (Fédération générale des étudiants de lettres) se chargeaient de la pratique.

L'autre pôle élitiste était les grandes écoles. Dans la plus pure tradition du dix-neuvième siècle, Polytechnique, les grandes écoles d'ingénieurs, Normale supérieure, étaient à la fois l'avant-garde de la gauche étudiante et des travailleurs intellectuels, ou intellectuels au travail, un brin condescendants envers l'amateurisme des sorbonnards. Par son statut d'hypokhâgneux, donc de futur normalien, et sa fréquentation de l'UEC, Benny appartenait doublement à l'élite.

Quant à moi, syndicaliste à la Sorbonne, en lettres classiques qui plus est, le plus bas dans l'échelle des valeurs militantes en cours, j'étais le dessous du dessous du panier, bref, la piétaille.

J'affichais d'ailleurs un solide désintérêt pour toute élucubration. Il me fallait du concret.

À se croiser les uns les autres dans les mêmes haltes, tous les visages devenaient familiers. Un jour, Prisca, l'égérie rayonnante de bonté du mouvement étudiant, me désigne de loin « le frère de Tony Lévy, tu sais, de la gauche de l'UEC. Un gars qui promet ».

J'aperçois, derrière une haie d'épaules, un profil projeté en avant, au bout d'un maigre cou. Pas impressionnant du tout.

Après quelques sorties en groupe, dans les inévitables cafés et cinémas, quelquefois les restaurants grecs de la rue de la Harpe – un peu de viande hachée et beaucoup d'épices corsées sur une montagne de riz –, c'est dans un café tranquille, de l'autre côté du Boul'Mich, loin des circuits habituels, qu'a lieu notre premier tête-à-tête.

Rencontre en vérité. Pour une fois, je sens qu'on s'adresse à moi, pas à une image de « belle Juive », midinette, odalisque, madone.

Face à une survivante, Benny est obligé d'abandonner sa tactique de séduction : toucher les cœurs en jouant du martyr des Juifs. Il est contraint à la sincérité.

Côte à côte à la petite table ronde. Dans la demi-obscurité, feu limpide sous la paupière étirée, il parle. Le décor s'estompe. J'écoute le récit de l'exilé, de sa quête égarée du féminin. J'ai confiance ; bientôt je serai consolée.

Plus tard, pour nous parler, car il fallait bien aussi répondre à ses questions, nous préférons marcher du quartier des Écoles au faubourg Saint-Antoine, où j'habitais.

Le faubourg des sans-culottes, des sections armées de piques, leurs voix toutes fondues dans le grondement vengeur du « Ah, ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne, les aristocrates, on les pendra ! ». Un siècle et demi plus tard, au début des années cinquante, pâle remake : les manifs du 1^{er} Mai le long du faubourg, de la Nation à la Bastille. Des cars de CRS stationnent dans une rue parallèle, la rue de Charenton. Ils s'embusquent dans les passages du Chantier et de la Boule-Blanche. La tête du défilé approche. Des élus de gauche, les fédérations des différents syndicats, avec des mots d'ordre sur les salaires, puis les associations de déportés. Quand arrivent les travailleurs algériens, c'est la charge, bâtons levés.

Le faubourg d'avant l'opéra Bastille, encore peuplé d'artisans et d'ouvriers du meuble, tapissiers, vernisseurs, ciseleurs, menuisiers, ébénistes. Beaucoup d'émigrés venus d'Espagne, d'Italie, d'Europe centrale et quelques-uns du Maghreb. Dans l'étroit passage où j'habitais, aujourd'hui endroit branché mais éteint et morne, à côté de Jacques et Monique, on jouait avec Lina, Wanda, Amparo et Maria.

En lentes déambulations le long des quais, pour arriver à la maison nous passions d'un monde à l'autre, nos pas suivant le chemin des révolutions passées. La borne, c'était la colonne de Juillet avec au sommet le génie de la Liberté, ailes déployées, en équilibre sur la pointe du pied, prêt à l'envol, ou à la chute.

Puis ce fut la première rencontre avec ma mère. Toute réjouie, comme je l'ai rarement vue. Sans doute parce qu'elle voit qu'il est juif. Elle le toise, puis le

met tout de suite à l'aise : « Qu'est-ce que tu es maigre, on dirait que tu sors d'Auschwitz ! » Elle l'assoit à table, devant une soupe épaisse et fumante. Et se met à raconter. Le Vel'd'Hiv', comment j'avais sauvé presque toute la famille de la déportation, du simple fait d'avoir été conçue. Un an et demi plus tard, prévenue d'une rafle imminente, elle traverse Paris depuis le faubourg jusqu'à Suresnes sur une charrette à bras tirée par un artisan du faubourg, Robert Sylvestre, un ami de mon père, digne d'être nommé juste parmi les nations.

Une simple question déclenche une suite d'images : la vie d'une ville juive de haute Silésie, dans une région passée successivement sous autorité russe, allemande, polonaise ; la révolution de 1905 vue par la fillette de neuf ans qu'elle était alors ; les sorties, les réunions, les cours qui réunissaient les jeunes du Bund².

Dans son français teinté de yiddish, elle lui dévoilait des choses dont elle ne nous avait jamais parlé à nous, ses filles. Que mon père avait été membre « fondateur » – comme disait Benny qui aimait donner une dimension épique au moindre fait – du parti bolchevik ; qu'il s'était réfugié en Allemagne pour fuir l'enrôlement obligatoire dans les armées du tsar. De retour en Pologne, il s'était fait recruter par les bureaux d'embauche français pour travailler dans les mines du Nord. Puis il avait atterri à Paris, où le rejoignent bientôt femme et enfant, une petite fille. Une deuxième naît. Les conditions de vie sont très difficiles : une seule pièce, l'eau dans la cour. Retour en Pologne de la femme et des deux enfants jusqu'à ce que mon père se mette à son compte comme artisan et trouve un logement plus vaste avec un atelier adjacent. La famille se retrouve : des jumelles se sont ajoutées ; nées à Bendzin³, sevrées à Varsovie, elles font leurs premiers pas en gare de Berlin. Quand éclate la guerre d'Espagne, il veut s'enrôler dans les Brigades internationales mais il est contraint d'y renoncer : « Non ! tu ne me laisseras pas seule à Paris avec les enfants ! »

Seule, elle l'est restée cependant, quelques années et une autre guerre plus tard.

Si petite et ronde qu'elle fût, ma mère était une colonne de solidité, corps refuge. Sur son visage lisse au teint clair, aucun malheur n'avait réussi à laisser sa marque. Un malheur juif assez réel pour se passer d'imaginaire. Dans ses récits, jamais de pathétique, mais de l'humour ou de la colère.

Benny se fait *kéli* (réceptacle), éponge – il absorbe –, un monde étrange vient à sa rencontre, celui de Bendzin, imprégné de hassidisme, où seuls deux grands noms d'écrivains étrangers avaient pénétré : Émile Zola et Victor Hugo.

On dit chez nous qu'un père « n'a » pas de fille, qu'on la lui a seulement laissée en garde, jusqu'au jour où il doit la restituer.

C'est ainsi que Benny me reçoit, d'un père sorti de l'histoire en fumée.

La souffrance juive, « la plus bouleversante de toutes les souffrances » (Jean-Paul Sartre), sera pour Benny le point de butée de toutes les utopies, le grain de sable qui, au bout du compte, fera s'effondrer les théories les mieux agencées.

1. Séminaire « La pensée du Retour », vingt-deuxième séance, 14 avril 2003.

2. Mouvement socialiste juif créé à la fin du dix-neuvième siècle à Vilna.

3. Ville du sud de la Pologne. En 1921, 62 % de la population était juive.

PREMIER EXIL

Moi, Juif, né semble-t-il de manière contingente dans un pays, l'Égypte, qui ne pouvait être le mien¹.

En tout il fut déterminé. Pour venir au monde, aussi.

Après quelques années de vaches grasses, l'argent vient à manquer chez les Lévy, la faillite s'annonce. Angoisse de Sophie Lévy : dans cette situation, pense-t-elle, trois enfants (deux garçons, une fille) suffisent. Pourtant, envers et contre tout, le 28 août 1945, naît un quatrième enfant, un garçon, nommé Benny à la mode américaine, Benyamin en hébreu, *Ben-oni*, fils de ma douleur, selon Rachi.

Pas d'argent, pas de bonne ; la maman s'occupe seule de son petit dernier. Seules les sonorités de la langue française, parlée par ses parents, enveloppent le tout-petit. La maison natale, sombre, est située rue Soliman-Pacha, une rue bourgeoise loin du quartier des Juifs pauvres, entouré de quartiers où vivent des Arabes tout aussi pauvres, et où se trouvent les lieux d'étude et de prière. Un proche parent y donne des leçons auxquelles assistent également des dignitaires musulmans et chrétiens. « Ces humbles oratoires qui dès l'aube jusqu'à une heure avancée de la nuit réunissaient tous ceux qui partageaient leur vie entre une activité professionnelle de survie et l'étude passionnée des textes sous la direction d'exégètes éblouissants [...] comme Abraham Choueka, maître de l'école talmudique "Amour et paternité", [dont les commentaires]

attiraient d'éminents universitaires ou ecclésiastiques coptes ou musulmans fascinés par la finesse de ses gloses, l'ampleur de son verbe et le maniement tout à la fois subtil et savant de la langue arabe². »

C'est dans les rues étroites de ce quartier que Maïmonide, le Rambam, déambulait. De sa maison d'étude et de prière ne reste qu'une petite chambre souterraine où son corps reposa avant d'être transporté à Tibériade. L'endroit est considéré comme propice aux guérisons. Le roi Fouad, dit-on, y a passé une nuit et en est sorti guéri.

Les parents s'absentent souvent, le père pour ses affaires, la mère pour l'accompagner. Quand, en 1948, les violences se déclenchent au Caire, les alertes se multiplient. Pour les enfants, c'est l'angoisse et l'insécurité. Sans la présence rassurante des parents, on ne se sent pas à l'abri.

Lorsque, à bout de ressources, les Lévy émigrent chez les grands-parents maternels, c'est un soulagement pour les plus grands, Eddy et Fleur. Mais pour le petit, c'est un arrachement. Sa mère ne lui appartient plus. Elle parle avec ses parents une langue étrange, l'arabe syrien, dont ses frères et sœur, qui l'ont appris auprès des nourrices, retrouvent l'usage sans problème.

Très vite, Fleur et ses deux cousines – « les trois grâces » –, Tony et ses cousins, forment des groupes étroitement liés. Ils suivent les mêmes cours, vont aux mêmes séances de cinéma en plein air, passent leurs vacances ensemble sur les plages d'Alexandrie – toujours en l'absence des parents.

Dans la nouvelle demeure, même si une seule chambre est attribuée à toute la famille – Tony et Benny, début d'un long compagnonnage, dorment dans le même lit –, les trois grands apprécient de trouver une atmosphère stable, équilibrée. La grand-mère est une fine cuisinière : pigeons farcis, riz aux pignons, pâtisseries délicates aux pistaches, aux amandes et à la fleur d'oranger. Elle est aidée par des bonnes mais a l'œil sur tout : à *Pessa'h*, le riz est trié trois fois : deux fois par les bonnes et la troisième par la maîtresse de maison. À chabat et aux jours de fête, la table somptueusement dressée rassemble la

famille et quelques proches. Tout cela, Benny l'a effacé pour ne retenir que la frustration quand la grand-mère dissimule derrière les meubles du grand salon les fruits et les friandises réservés à ses invitées de l'après-midi ; ou quand ses cousins, sur la plage d'Alexandrie, dégustent sous son nez des gaufrettes glacées.

Ses nostalgies gustatives seront les mangues, les figes de Barbarie, le *foul* (les fèves), vendus au coin des rues par les marchands ambulants.

Le grand-père, patriarche bienveillant et généreux, veille au bien-être de chacun autour de lui ; il prend sous sa protection des neveux de sa femme, et ses propres neveux ; il se soucie de doter de jeunes parentes. Mais c'est à sa femme qu'il se dévoue avant tout.

Les petits, pour aller au cinéma, doivent resquiller. Quant à Eddy, l'aîné, il est adoré par sa grand-mère, qui le gâte et lui procure avec libéralité argent de poche et pâtisseries. Révolté de tant d'injustice, Benny a beau proclamer qu'« aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années », il ne récolte que des moqueries. Il lui arrive de piquer des crises de rage. Alors il bouscule les meubles, les escalade et, du haut de cette pyramide, insulte le monde entier et sa mère qui se dérobe.

Tout cela, pourtant, sans tristesse. Dans le couple Tony-Benny, qu'on avait surnommés Jean qui pleure et Jean qui rit, il était Jean qui rit.

Ce petit garçon en surnombre, arraché à sa première demeure, où donc le hasard – la Providence – l'avait-il laissé choir ?

Dans ce pays appelé par nos Sages « mère de tous les exils » (*em ha-galouyot*), l'Égypte.

« La mère » : dans son ventre, « creuset de fer³ », il y a des milliers d'années, les Hébreux ont grandi, d'abord pas même une centaine, puis des myriades – des centaines de milliers, bergers puis esclaves. Seuls les Lévy ne se sont pas laissé séduire par les douces paroles du pharaon, ils n'ont pas abandonné l'étude.

Pour que les Juifs adviennent comme peuple, il a fallu qu'une main puissante les arrache de ces entrailles. De cette puissance, Moïse fut l'instrument.

« De tous les exils » : chaque exil du peuple juif garde le goût de l'exil premier, chaque pays d'exil conserve et renouvelle ce que fut l'Égypte, jadis, pour les Hébreux.

Pourtant, des Juifs sont revenus vers la fertile Égypte. Bien que faisant partie de l'Empire ottoman, elle jouit en fait d'une large autonomie. Après le passage de Napoléon, les structures de l'État sont réorganisées. Avec le percement du canal de Suez, une législation favorable aux compagnies de commerce étrangères est adoptée. Pendant près d'un siècle, elle devient à la fois asile pour les Juifs fuyant les pogroms et pour les Juifs du bassin méditerranéen persécutés par les autorités ottomanes.

Les Matalon, venus d'Espagne où un village aurait porté ce nom, sont arrivés à Alep au début du seizième siècle, au moment de la grande expulsion, en passant par Salonique. Les familles espagnoles, comme dans toutes les villes du bassin méditerranéen, viennent renforcer les communautés déjà en place. À Alep, la distinction entre Juifs autochtones et Séfarades n'engendrait pas de conflits comme dans d'autres villes ; chez les Juifs d'Espagne, cependant, la vie religieuse et intellectuelle était plus intense, les connaissances plus étendues.

Quelques générations plus tard, après de nombreux mariages intercommunautaires, les deux groupes fusionnent.

Abraham Matalon et Nazli Harari – que son père aimait appeler Mazali (« mon étoile » en hébreu) – sont cousins. Ce genre de mariage était fréquent à Alep. Abraham Matalon descend d'une lignée de grands commerçants et de fabricants. Il dirige une affaire de tissus. Mazali Harari, elle, venait d'une lignée de *talmidei 'hakhamim* (savants). Elle avait gardé un profond souci des *mitsvot*. Peu d'instruction – elle ne sait ni lire ni écrire – et de la bravoure : âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, obligée de séjourner en *exil* à Paris, sans se laisser

intimider par les moqueries de ses gendres, elle avait soigneusement marqué ses couverts pour éviter les confusions sacrilèges. Pour le jeune Benny, tout cela n'était que superstition.

Des six filles Matalon, Sophie est la plus « pieuse » et la plus sérieuse. Elle ne se plie pas à l'atmosphère de flirt léger entre garçons et filles, ne danse pas aux soirées. Comme beaucoup de jeunes filles de la bourgeoisie aisée de cette époque, juives ou non, elle a fréquenté une école tenue par une congrégation chrétienne – dans son cas, des sœurs italiennes. On est à la fin des années vingt, début des années trente. Elle fait chaque soir son « examen de conscience », et apprend des chants fascistes. Le chabat, à la synagogue, elle écoute les prières sans rien y comprendre.

Alertés par le nombre de conversions, les rabbins se décident à intervenir et demandent aux familles juives de ne plus envoyer leurs enfants dans les écoles chrétiennes.

Par vocation, Sophie apprend la haute couture mais n'en fera jamais un métier. C'est une jeune fille menue et élégante, au beau visage fin et émouvant. Elle se sent isolée au milieu de la fratrie. Sa sœur aînée se marie très jeune, elle en est séparée de toute façon par le frère puîné. Même si le lien est fort, il n'y a pas de complicité. Sur le clan des quatre filles plus jeunes, c'est elle qui, la parole acerbe et la main leste, fait régner la loi. Elle mène la vie aisée et sans trop de soucis des jeunes filles de bonne famille en cette époque de prospérité : sport, sorties, baignades.

Un ami de la famille lui a présenté un jeune homme. C'est le coup de foudre réciproque. Malgré les renseignements recueillis – ce jeune homme a beaucoup de succès auprès des femmes – et l'opposition de son père, Sophie tient bon : ce sera lui ou personne. Des années plus tard, il confiera à son fils Tony : « Si cela n'avait été ta mère, je ne me serais jamais marié. »

Union passionnée et traversée d'orages. Le berger a épousé la princesse. Par goût et pour offrir des splendeurs à son épouse, il se lance dans des

spéculations souvent hasardeuses, parfois géniales, toujours avec un bel aplomb. Mais l'argent, entre ses mains, « devenait poussière⁴ ».

Au début du mariage, Sophie s'efforce de garder des règles de vie transmises par sa mère. Mais sous la double pression de son mari et de la belle-famille, près de laquelle ils vivent au début du mariage, elle cède et les abandonne progressivement.

La famille Lévy vit un judaïsme exsangue. Pourtant, cinq générations auparavant, Yehuda bar Menahem Halévy, venu de Sarajevo au début du dix-neuvième siècle, était devenu le chef spirituel de la communauté de Jaffa, en Palestine. On peut y voir sa tombe, dans le vieux cimetière. Son petits-fils quitte la Palestine ottomane pour l'Égypte. C'est Mayer Lévy, le grand-père paternel de Benny ; il est représentant de commerce – version moderne du colporteur, métier traditionnel des Juifs –, il va de ville en village proposer ses échantillons de tissu. Il en rapporte des gains suffisants pour une vie décente. Il meurt en 1948. Quant aux fils, cette médiocrité ne leur va pas : l'aîné, Joseph, le père de Benny, visera l'extension des échanges à la planète et se lancera dans l'import-export, avec plus d'échecs que de succès ; le deuxième deviendra chef d'entreprise à Bruxelles ; le troisième, cadre dans une banque, meurt très jeune d'une crise cardiaque.

Pour le petit bonhomme en trop, la promesse d'une réparation lui vient d'un nom soufflé par ceux qu'il aime.

Un jour, dans la chambre commune, le frère aîné, surnommé Bouli à cause de son visage tout rond lorsqu'il était bébé, tente de convaincre sa mère de la justesse de son engagement. Penché vers elle qui l'écoute, paupières baissées, attentive, il lui parle à voix basse pour ne pas déranger les plus jeunes. Un mot, chuchoté avec ferveur, arrive jusqu'à Benny : « communisme ».

Privilège de l'aîné d'être ainsi écouté, puissance de ce mot capable de capter tout entière l'attention de la mère ! Son grand frère et sa mère dans un

rapprochement tendre et secret, scellé de ce mot qui sera longtemps pour Benny la clé du monde.

Les anciens élèves du lycée français du Caire se regroupaient dans une association qui organisait des activités culturelles et des soirées de discussion, des conférences. Deux thèmes revenaient fréquemment : la nécessité de créer un État juif et le communisme. Quelques rares Égyptiens musulmans, fils de notables, s'étaient joints à eux. Tous les groupes communistes, en Égypte, ont été créés par des intellectuels juifs, venus parfois de Russie ou d'Allemagne. Le plus connu était le groupe dirigé par Henri Curiel (en 1967, en pleine période théoricienne, celui-ci nous avait stupéfaits par sa conception de l'homme révolutionnaire : « Tant que tu ne sauras pas égorger un cochon, tu ne pourras pas être un vrai révolutionnaire ! » Il est mort assassiné à Paris en 1976). Ces intellectuels, juifs comme musulmans, n'avaient que peu de liens avec les ouvriers et les paysans.

Avec la création de l'État d'Israël et la guerre déclenchée par les pays arabes, les sionistes sont considérés comme une cinquième colonne. Le roi Farouk décide de se débarrasser de tous les gêneurs en même temps, les sionistes et les communistes. Comme ils ne songeaient pas à se cacher, ils furent très faciles à trouver. C'est la première vague de procès et d'arrestations.

Jo, le frère aîné de Sophie, les deux plus jeunes sœurs, Odette et Berthe, ainsi que leurs maris sont arrêtés et incarcérés, les femmes dans une prison surpeuplée, les hommes dans un camp. La petite fille d'Odette est confiée aux grands-parents Matalon ; la fillette ne reconnaît pas sa mère à sa sortie de prison, dix-huit mois plus tard. Quant à Berthe, elle vient d'accoucher. Le médecin de l'hôpital s'oppose à ce que la police l'emmène. Quand, pour la deuxième fois, les policiers se présentent, Berthe saute par la fenêtre et s'enfuit avec le bébé.

Les inculpés sont autorisés à sortir avant l'expiration de leur peine à condition de quitter le pays et d'abandonner la nationalité égyptienne.

Odette, son mari et sa fille montent en Israël, Berthe et sa famille partent à Paris.

Quels actes héroïques, aux yeux des enfants Lévy ! C'est autrement plus exaltant que le retour monotone des rites juifs – dont le sens ne leur est pas enseigné ; ils ignorent même qu'il y aurait un sens à chercher.

Quand, l'année du bac, Bouli s'éprend de sa jolie répétitrice d'arabe – depuis l'arrivée au pouvoir des colonels, l'épreuve d'arabe est obligatoire à cet examen –, il fait la connaissance du frère de la jeune fille et de quelques autres fils de médecins, de notables et de la petite bourgeoisie intellectuelle, avec lesquels il fonde un groupuscule communiste fort d'une trentaine de membres. Les petits groupes ainsi formés seront considérés comme dangereux par Nasser et, en 1958, leurs membres envoyés en prison ou en camp d'internement – aux « oasis ». De là partiront vers Bruxelles des lettres clandestines écrites par Bouli en caractères minuscules sur du papier à cigarettes, et lues avec vénération.

Le père, même quand il restait à la maison, n'était pas vraiment présent. Il passait son temps à écouter la radio, se souvient Fleur. Toujours en quête d'opérations commerciales fructueuses, il prêtait peu d'attention réelle aux enfants. Son amour pour eux ne s'épanchait qu'à l'extérieur, en récits de leurs exploits scolaires. La situation était difficile pour lui qui n'était toléré dans la maison que grâce à l'obstination amoureuse de Sophie qui refusait d'écouter tout conseil de séparation, d'où qu'il vienne. Du fait de son incapacité prolongée à nourrir sa famille, aucune considération ne lui revenait. Il pouvait bien énoncer les jugements les plus pénétrants sur la situation politique, sur les problèmes familiaux, et voir ses prédictions se réaliser, cela comptait pour rien.

À l'école, comme à la maison, Benny n'a jamais été considéré à l'égal des autres. Il devance, de très loin, ses camarades. À quatre ans, il entre au jardin d'enfants du lycée français du Caire. Pas de rupture en ce qui concerne la langue. Le français, il le parle avec ses parents et les proches de leur génération, avec ses frères, sœur, cousins, cousines. Il comprend l'arabe syrien des grands-

parents, apprend quelques locutions. Depuis 52, l'apprentissage de l'arabe est obligatoire dans toutes les classes. Il s'acharne au travail. Après les cours, sa principale distraction est de résoudre des problèmes de maths, parfois de jouer aux échecs. Son cousin David, qui dirige aujourd'hui une yeshiva à Mexico, lui apprend les règles du jeu. Très vite, le débutant vainc son maître. Ni contes, ni chansons, ni bandes dessinées, ni romans d'enfants. « Je n'ai pas eu d'enfance », aimait-il se plaindre.

Il se taille bientôt une réputation de petit génie. Au milieu de cette gloire, il connaît pourtant deux moments d'humiliation.

Le premier : l'unique fois où, en sciences, il fut classé dix-neuvième, à un demi-point des dix-huit premiers. Désespoir.

Le second, où l'humiliation fut d'autant plus amèrement ressentie qu'il n'était en rien responsable de la situation : il est convoqué à la direction. Anxieux, il attend sur un banc, en compagnie de son frère Tony, dans un bureau où circulent des administratifs qui chuchotent entre eux en le regardant : « C'est lui, l'élève qui n'a pas payé sa scolarité. » Irruption de l'impéritie familiale dans son royaume. Vertige de honte.

L'Égypte s'est libérée de la tutelle ottomane puis de la domination anglaise. En 1945, la Ligue des États arabes est fondée au Caire. Le mouvement panarabe s'y installe. En 1946, les ouvriers déclenchent des grèves.

À l'anniversaire de la déclaration Balfour, des troubles éclatent : les magasins du centre-ville dont les propriétaires sont juifs sont pillés, la synagogue ashkénaze est incendiée. Il y a de nombreux morts. À partir de 1948, année de la défaite des armées arabes coalisées contre le nouvel État d'Israël, se produisent manifestations et attentats. En janvier 1952, c'est l'incendie du Caire. Le 23 juillet, l'armée prend le pouvoir, sous la direction du général Néguib, puis, un an plus tard, celle du colonel Nasser. Le 27, le roi Farouk abdique et s'exile. En 1956, Nasser nationalise le canal de Suez. L'Angleterre et

la France déclenchent les hostilités. L'armée israélienne occupe le Sinaï. C'est la crise de Suez.

En juillet 1956, les accents de Nasser à la radio appelant les masses à défendre le canal évoquent pour Benny « les vociférations de Hitler en 38 ». Les hurlements de la foule dans les rues, le vieux cri de haine à nouveau, « Mort aux Juifs », le vacarme des explosions, le feulement démoniaque des chats affamés qui se battent autour des poubelles, tous ces bruits se fondent en une cacophonie – la voix du malheur.

Terrassé par la fièvre, Benny s'enfonce dans son lit. Dans son semi-délire, une question le tourmente : et si c'était son cousin – pilote de chasse dans l'armée israélienne – qui les bombardait ?

Victoire militaire mais désastre politique pour les armées anglaise, française et israélienne. Elles doivent se retirer sous les pressions conjuguées de l'ONU, de l'URSS et des USA.

Les Juifs et les étrangers subissent immédiatement le contrecoup de cette guerre : saisies, procès, séquestrations de biens, expulsions.

Loin de souder la famille, l'accumulation d'épreuves exacerbe les tensions. La modération du grand-père n'exerce plus la même influence apaisante. L'arrestation de trois de ses enfants, les mariages désastreux, quoique pour des raisons différentes, de sa fille Sophie d'abord, puis de son fils – qui s'est épris tout jeune d'une danseuse de cabaret non juive et a arraché le consentement au mariage en menaçant de se suicider –, tous ces coups successifs ont altéré sa santé. Lui et sa femme décident de rejoindre leurs filles, l'aînée et la plus jeune, en Israël, où il s'éteint peu après. Ils laissent leurs biens au fils, qui reste en Égypte jusque dans les années soixante avec sa femme. Plus tard, ils viendront vivre et mourir à Paris.

C'est entre le père de Benny et son frère aîné que l'explosion la plus violente se produit.

Le père n'a jamais caché son peu de sympathie pour les idées communistes, ni son attachement à l'État d'Israël, ni son absence de considération pour les problèmes de la nation arabe.

Pour le fils aîné, il en va tout autrement. Ses amours, ses amitiés, ses projets, le lient aux Égyptiens. Il n'a pas vingt ans. Il ne conçoit pas son avenir ailleurs qu'en Égypte, aux côtés du peuple égyptien. Pour lui, il n'est pas question de partir. Il se convertit à l'islam pour épouser sa jeune répétitrice et la cause du peuple égyptien.

Après avoir balancé entre plusieurs points de chute possibles, dont la Nouvelle-Zélande, le père opte pour la Belgique, contre le désir de ses enfants et de Sophie qui auraient préféré Israël ou Paris. Bruxelles est le centre des institutions économiques européennes et, grâce à une affaire pour une fois réussie, il y dispose de fonds. C'est là aussi que se retrouvent son frère et sa mère.

Vient le jour du départ pour la famille – sans l'aîné. Le voyage s'effectue en avion, au printemps 57. Il faudra beaucoup de temps à Benny pour trouver enfin une terre où habiter.

1. Benny Lévy, « La Révolution et l'émancipation », conférence donnée à Toulouse à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, octobre 1989, Archives Benny Lévy, Fondation Benny Lévy (désormais, les Archives Benny Lévy seront désignées par l'abréviation : ABL).

2. Jacques Hassoun (dir.), *Juifs d'Égypte*, éditions du Scribe, 1984, p. 245.

3. Deutéronome 4:20.

4. Témoignage de Sophie Lévy-Matalon, ABL.

APATRIDE

S'étonne-t-on de poser le pied sur un sol, d'écraser les semelles de ses chaussures sur une terre naturellement ferme ? Il arriva à un enfant de onze ans, exilé d'un pays qui n'était déjà pas le sien et réfugié sur un nouveau continent, de connaître cet étonnement, au point qu'aujourd'hui encore, il reste éberlué devant un homme qui, d'une souveraine démarche, fend la matrice du paysage¹.

Ils ont été fouillés.

Pour tout viatique, des papiers. Sur l'un est écrit, signé, tamponné, qu'ils renoncent à la nationalité égyptienne et qu'ils ne reviendront jamais. Un deuxième les autorise à entrer en Belgique, un troisième en France. Au petit matin, ils embarquent. Ankara, Istanbul, Munich, Francfort, Vienne, enfin Bruxelles. Épuisés après vingt heures de voyage, ils s'apprêtent à descendre. Il fait noir. De vagues masses sombres de bâtiments, un éclairage mat çà et là. Benny marche mais ne sent pas de sol sous ses pieds.

À l'hôtel, cette fois encore réunis dans une même chambre, Tony et Benny sanglotent dans les bras l'un de l'autre. Benny ne comprend pas pourquoi ils sont jetés là.

Au bout de quelques semaines, Sophie décide d'explorer les possibilités de vivre à Paris où sont installées trois de ses sœurs. Tony se voit déjà circuler dans le métro ; au Caire, il en a appris le plan par cœur. Benny est dans l'attente. Cet ailleurs va se révéler bien peu accueillant : Sophie ayant trop tardé à entreprendre ce voyage, l'autorisation d'entrée en France est périmée.

Douaniers et contrôleurs leur tombent dessus ; ils vont être refoulés à la frontière dès leur arrivée en gare du Nord. Rien ne fléchit ces fonctionnaires zélés, surtout pas la violente diatribe de Sophie : « C'est à cause de vous qu'on est là, vous et votre idiote guerre de Suez. Allez donc vous faire fiche ! » Grâce à l'intervention des sœurs venues les accueillir, les choses finissent par se calmer. Il n'empêche : la première impression de Benny, c'est que là non plus on ne veut pas de lui. Une France hospitalière, peut-être, mais pas de très bon gré. Elle a allumé son désir mais ne s'offre pas au tout-venant. Elle reste à conquérir.

L'autorisation obtenue n'est que provisoire, il faut régulariser la situation à la préfecture. Une fois de plus, très tôt le matin, prendre place dans l'interminable file qui atteint la Seine, prévoir un sandwich pour le repas de midi. Dans la queue, un mélange de réfugiés d'origines diverses. Pour Benny, les « mauvais » émigrés sont les Hongrois qui ont fui les chars soviétiques à Budapest – des « anticomunistes », juge-t-il du haut de ses onze ans.

La situation régularisée, on peut penser à la scolarisation provisoire des enfants. L'internat. On est à huit jours des congés de printemps. Ils sont accueillis au lycée de Rambouillet. Quand les élèves apprennent à chanter *La Marseillaise*, Benny commence à pleurer ; il n'arrêtera pas pendant ces huit jours.

Le père restant inflexible, ils sont contraints de revenir à Bruxelles. Ils entrent à l'Athénée, école secondaire du quartier d'Ixelles. Hélas, le flamand est obligatoire. Benny est accablé mais se met au travail. En fin d'année, il remporte tous les prix. Pour Tony, après le français, l'anglais et l'arabe, le flamand, c'en est trop. Ô merveille, il trouve dans le bottin un lycée français, comme au Caire. C'est un petit lycée fréquenté par les enfants des fonctionnaires de la CEE et quelques Wallons. Cent cinquante élèves en tout. Nouvel obstacle : un examen d'entrée ; nouvelle victoire : les deux frères sont acceptés sans avoir besoin de redoubler.

Entre-temps, la famille Lévy a quitté l'hôtel pour un appartement. Après un court entracte, deux années de relative stabilité, nouvelle débâcle financière. Ils sont chassés de leur appartement par les huissiers et se retrouvent à la rue. C'est l'exil dans l'exil. Cette fois, l'adolescent ne laissera pas les mésaventures familiales gâcher sa vie. Ni égyptien, ni belge, un être juif qu'il veut gommer : que reste-t-il ? Pour son salut, il est condamné à s'inventer un avenir – il sera français –, et à construire un refuge : le sovkhoze.

Le sovkhoze, ou l'amitié comme refuge

L'étranger à la terre, l'homme en trop, a enfin ce qu'il voulait, une terre neuve qui l'accueille, une terre errante comme lui, à son image : le groupe².

Naturellement, rien à voir avec les sovkhoses de l'Union soviétique – ces fermes d'État où l'on essayait de mettre au point des techniques agricoles de pointe. Ce qui compte, c'est que le mot renvoie au « soviétique », à une aventure collective, et qu'il désigne un lieu de recherche. Une poignée d'élèves se retrouve aux réunions du sovkhoze – « *Sauver la cause, déjà ?* », se demandera plus tard Piotr, qui en fit partie – pour discuter comment choisir le bien à chaque moment de l'existence.

« Benny, cette année passée à ses côtés, m'a transformé : mon point de vue sur les femmes, sur l'amour. Il m'a donné la substance, un squelette, il m'a donné le sens des choses. Bien sûr, en littérature, en philosophie, il m'a aussi beaucoup apporté... Le but du sovkhoze était soit de préparer des exposés lus ensuite en cours de philo, soit de développer un thème d'actualité, soit d'écouter de la musique, d'être bien ensemble, mais il y avait toujours un projet³. »

« C'était très gai. Pas n'importe quelle gaieté : c'était la gaieté de l'esprit. Trouver la gaieté dans l'exercice de l'esprit, c'était presque ça l'objectif, mais

c'était une gaieté un peu particulière⁴. » Mélange explosif de Jean-Paul Sartre et de Georges Bataille, lecture d'écrivains progressistes.

Bataille, pour la transgression des limites, religieuses, sociales, mais Sartre surtout, avec qui se dessine une profonde affinité :

« Vivant une vraie violence intérieure de l'exilé [...] il fallait que je trouve des mots en français qui rendent compte et de cette étrangeté que je vivais, et de mon désir d'universalité. Or Sartre était celui qui me permettait d'articuler cette singularité et le désir d'universalité. Je l'ai donc dévoré⁵. »

Benny a été chassé sans savoir pourquoi, dans l'humiliation et la terreur, et voilà que Sartre, le grand intellectuel français, s'arrache de lui-même à son appartenance d'origine, proclame que c'est cela qui est bien, et que c'est la condition de la liberté : un homme qui se veut sans droits – comme lui, Benny. Contre la France des salauds, engluée dans son terroir, farcie de bonne conscience et de mauvaise foi, une France lumineuse venue de la Résistance, de la Commune et de 1789 se profile dans les pages de Sartre. De celle-là, Benny veut en être. Une possible société d'hommes fraternels libérés de la contrainte des contingences individuelles pour faire l'homme à venir. Une écriture souvent âpre, mordante, ô combien efficace. Une plume, comme l'épée de Pardaillan, au service de la justice et des opprimés.

Pour l'heure, cela passe par le soutien aux « damnés de la terre », aux guerres de libération nationale. On est après l'affaire Alleg⁶, après le Manifeste des 121⁷, signé par Sartre. Quand les services culturels de l'ambassade de France organisent un concours d'éloquence pour tous les établissements secondaires où l'on enseigne le français, Benny – il a seize ans – prépare un éloge du FLN. Dans la salle où les orateurs se produisent, un public de parents d'élèves, d'enseignants et d'officiels du corps diplomatique. Une moitié de la salle se lève pour applaudir Benny, l'autre moitié pour le huer. Il remporte le concours. Pour la première fois, devant tous ces visages levés vers lui, il éprouve quelle puissance peut habiter sa parole. Cela a un petit goût de conquête. C'est

la seule satisfaction qu'il tire de cette victoire, puisque du prix offert au gagnant, il ne peut profiter – c'est un voyage au Maroc : il y est interdit de séjour, de même que dans les autres pays arabes et les pays du bloc communiste. En compensation, l'oncle de son condisciple Francis Girod l'invite dans son manoir en Touraine, la région de France où l'on parle « le français le plus pur ». Benny décide d'effacer toute trace d'accent de son parler et d'atteindre à cette diction parfaite. La nuit, sous les étoiles, il récite des vers de Paul Éluard.

Aux réunions du sovkhoze, les discussions portent sur l'amitié et, surtout, l'amour, l'amour de la femme, expérience unique et intégrale ; sur la beauté qui doit être « explosante-fixe⁸ ». Évidemment, mépris du flirt, des passades et de leur espace privilégié, la surprise-partie, même si Benny y fait parfois acte de présence. Il est éperdument amoureux d'une longue fille blonde au prénom christique – qui finalement se refuse et lui préfère son meilleur ami.

Les impératifs se précisent. Amusements, divertissements : vacance méprisable. Au contraire : densité requise pour chaque acte, chaque parole. Moyen d'approfondir la parole : formuler par écrit toute pensée, quelle qu'elle soit. Mise en pratique immédiate de chaque décision – ceci concerne avant tout les projets de création artistique : ils tournent un film qui met en scène une mariée. Benny écrit une pièce surréaliste intitulée *Histoire d'O*, avec pour personnage central un maître d'hôtel². Ils montent *Montserrat* d'Emmanuel Roblès, où Benny joue – déjà – le rôle du méchant ; et c'est le beau Pierre, avec son faux air de Jean Marais, qui joue Montserrat, le noble révolutionnaire. Dans *Les Séquestrés d'Altona*, Benny joue le rôle d'un tortionnaire nazi. Avec le baron Dominique Gilson de Rouvreux, il découvre la beauté de la musique. D'église en église, il l'écoute jouer du Bach à l'orgue.

Les huissiers ont frappé une fois de plus. Benny, de retour du lycée, trouve sa mère dans la rue, paniquée, chassée de l'appartement, les valises à ses pieds. Le père est hospitalisé à la suite d'une crise d'angine de poitrine (il a cinquante-

deux ans). Tony avait déjà filé à Paris pour faire sa terminale et Fleur logeait à l'université. Grâce au sovkhoze, une solution s'offre : sa mère est hébergée dans la famille de Pierre G., jusqu'à ce que la situation s'arrange. Benny est recueilli chez son professeur de philosophie, Jean Renucci, qui habite un vaste appartement avec son épouse, jeune femme fine et délicate, et une adorable petite fille de quatre ans. Un dialogue s'établit.

« Benny était capable d'ouvrir *L'Être et le Néant*, de s'y plonger et de se mettre à en expliquer des pages avec Jean Renucci¹⁰. »

Puisqu'il veut aller au lieu de la plus haute expression de culture française, son professeur et ami lui conseille de préparer l'École normale d'Ulm.

Avec quelques-uns du sovkhoze, après le bac, il quitte Bruxelles. Fort de l'expérience de Tony qui l'a précédé de trois ans, il a réglé les questions administratives depuis Bruxelles. Il a un permis de résidence pour études en bonne et due forme.

1. B. Lévy, « Sartre et la judéité », *La Cérémonie de la naissance*, Verdier, 2005, p. 85.

2. B. Lévy, « De la politique à l'écriture », conférence donnée au Cercle laïque de Bruxelles, mars 1986, ABL.

3. Témoignage de Daniel B., ABL.

4. Témoignage de Pierre G., ABL.

5. B. Lévy, *Arguments*, RTBF.

6. Né en 1939 de parents juifs, membre du PCF, directeur du journal *L'Alger républicain*, Henri Alleg, entré dans la clandestinité après l'interdiction de son journal, est arrêté en 1957 et torturé. En prison, il écrit *La Question*.

7. « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » signée par 121 écrivains, intellectuels et artistes, au moment du procès de Francis Jeanson.

8. Expression d'André Breton que Benny Lévy avait faite sienne et qu'il employait souvent.

9. À ce jour, le texte de cette pièce n'a pas été retrouvé.

10. Témoignage de Pierre G., ABL.

À NOUS DEUX, LA FRANCE !

Ils sont quelques-uns du sovkhoze à s'immerger dans Paris. Benny loge chez Pierre G., près de la porte de Saint-Cloud. C'est une sorte d'asile. Tout copain en panne de couchage est assuré d'y trouver un matelas où s'écrouler. Pierre Goldman¹ en profite quelquefois. Ils ne laissent pas tomber ceux qui restent à Bruxelles, ils s'écrivent. Et Benny *garde au cœur une plaie ouverte* : il est toujours amoureux de la longue fille blonde, en vain.

Louis-le-Grand, où Benny est admis, est l'antichambre des grandes écoles. S'y entassent les petits génies des principaux lycées de France. On est loin du lycée français de Bruxelles, quasi familial. Dans la masse, Benny repère François R., un jeune homme venu de la région de Bordeaux, précieux rejeton d'une famille d'enseignants, attendrissant de naïve fatuité, sûr de sa valeur, de son droit d'exister, et très intelligent. Benny décide qu'il mérite de devenir son ami.

« Quand je suis arrivé à Louis-le-Grand, il y a eu très vite une grande sujétion intellectuelle. Parce que j'ai compris que du fond de ma province, je retardais beaucoup, je n'étais pas dans le mouvement du monde... J'allais découvrir Heidegger, la phénoménologie. Quand on s'est retrouvé sur la balustrade de Louis-le-Grand, je me souviens encore des choses qu'il a dites, parce que ça m'a beaucoup frappé : "La tâche d'honneur, c'est de réconcilier Marx et Freud." C'était un programme tout à fait enthousiasmant qui donnait un sens à notre petite misère, parce que la khâgne, c'était sinistre². »

La méthode : vertu de la discussion et thérapie par le sarcasme. Ils ont tous deux une joyeuse fringale de découvertes et de projets. La première année de préparation, on peut ne pas consacrer tout son temps au travail – quoique tout n'est pas que grisaille pendant les cours : Benny est enthousiasmé par son professeur de grec. À ses quelques amis s'ajoutent très vite ceux de Tony et tous les deux sont invités dans une maison familiale des Pyrénées pour y skier. Benny, les skis chaussés, trouve que ça glisse vraiment trop. Il n'a pas encore véritablement senti un sol sous son pied, inutile d'en rajouter. Il se déchausse, s'assoit et se met à l'étude de Husserl sans un regard pour les pics enneigés.

Il doit gagner son pain. Grâce à Francis Girod, encore une fois, il est engagé comme assistant réalisateur. Sa tâche : choisir les figurantes pour un film de Jean-Pierre Mocky parmi les dizaines de candidates qui défilent dans son bureau. Il n'en gardera pas un souvenir éblouissant.

La grande affaire, c'est la liberté, enfin, de se jeter à corps perdu dans la politique. Il se lance dans la mêlée au cours des débats théoriques à l'UEC, projette la création d'un journal.

La guerre d'Algérie s'est terminée en 62, avec les accords d'Évian, mais, dans les têtes, les images et les violences qu'elle a engendrées subsistent. Entre les étudiants de gauche et ceux d'extrême droite, les « fachos » de la fac de droit d'Assas, devenue leur bastion après le passage de J.-M. Le Pen, c'est toujours la guerre. Des bagarres éclatent à la sortie du lycée. Benny est là, pas très efficace. Le coup de poing n'est pas son fort. Heureusement, l'UEC voisine, alertée, dépêche des renforts. Pierre Goldman, lesté de vingt ans de haine, massacre l'adversaire. De sa loge, le concierge du lycée épie les combattants qui appartiennent au lycée. Benny a toujours pensé que c'est à cause de ses rapports que la nationalité française lui a été refusée.

La deuxième année de préparation au concours, la khâgne, est plus calme, par nécessité. La réussite au concours est un enjeu trop important dans la stratégie d'assimilation de Benny. L'échec ne fait de toute façon pas partie de

son horizon. Or le concours d'entrée à l'ENS, un des plus durs pour les maths et les sciences, est, pour les lettres, le plus difficile. Un temps éclaté est impossible. Quand l'UEC organise un voyage de rencontre avec les étudiants communistes d'Italie, Benny, qui fait partie de la délégation, rentre plus tôt pour préparer le concours.

Il quitte l'appartement ouvert aux quatre vents pour partager avec Tony une chambre au foyer des étudiants de la rue de la Victoire, financé par la famille Rothschild. C'est un vénérable immeuble haussmannien aux vastes pièces, hautes de plafond. D'énormes glaces ornées de guirlandes de fleurs en plâtre rappellent qu'il fut autrefois une maison de rendez-vous.

Benny travaille ; moi aussi, sans passion. Je lève souvent les yeux pour me heurter à son dos : un bloc de concentration. Retour forcé à mon texte. Autant j'aime le grec, la grammaire et la philologie, autant la dissertation me semble un exercice formel vide de sens. Je finis par admettre, après discussion, que se rebeller contre ce genre de conventions, c'est leur accorder trop d'importance. Mieux vaut les traiter de haut, plus que parfaitement.

Nous avons décidé de nous aider l'un l'autre. Je suis censée mieux connaître Homère, et Benny Platon. Ma tâche consiste à lui faire réciter des listes de mots rencontrés dans l'*Iliade*. On abandonne très vite. Pour l'exigeant Benny, je ne suis pas assez stricte. Et cela m'ennuie. Je ne partage ni ne comprends, à l'époque, son acharnement à préparer ce concours : on peut passer exactement les mêmes examens de licence en dehors de l'École. Je n'ai par ailleurs aucun goût pour la compétition. Une fois pour toutes, rien que par la naissance, plénitude de sens a été donnée à ma vie, inutile de courir après des hochets, de vains enjeux. C'est au point que je laisse Benny se débrouiller avec les épreuves du concours et file sur les plages de la Manche avec ma sœur aînée. Il nous y rejoint en attendant les résultats.

Notre première virée, en compagnie de Jean-Pierre G., nous conduit à Bruxelles, chez les parents de Benny, rue Vilain-XIV, où ils ont enfin pu louer

un petit appartement lambrissé de chêne sombre. Depuis la porte, on entend la voix impérieuse du père qui parle au téléphone avec son associé hollandais. Il me salue mais je ne suis pas sûre qu'il m'ait vue. Sophie trotte, affairée, anxieuse, perplexe aussi : est-ce vraiment la fin des souffrances de son fils, son petit dernier ?

Benny me fait visiter Bruxelles. J'apprécie les frites mais pas la gueuze, les bois de la Cambre et les étangs d'Ixelles. Il me présente aussi ses amis belges, le Grand Ami surtout, son ancien professeur de philosophie. Je découvre un Benny tout nouveau, plein de petites attentions et de prévenances.

Ses amis sont un peu déroutés de nous voir ensemble : je n'ai pas assez l'air d'une intellectuelle.

Après un court séjour, nous partons rejoindre François et sa compagne, sous la neige, dans une 2 CV poussièrèe prêtée par Fleur. Travail, gastronomie, promenades dans les chemins creux couverts de neige, discussions.

Gastronomie : à cause des huîtres, quelques jours après notre retour, je tombe malade. Une hépatite virale. Je souffre atrocement pendant dix jours.

Travail : pour Benny, tout Kant. Pour moi, je ne sais plus. J'ai dû, au moins, lire *L'Étranger*, qui, je crois, était au programme de licence cette année-là.

Discussions tous azimuts. Benny n'a pas beaucoup de mal à me convaincre de la non-pertinence du mot d'ordre syndical de l'époque : un salaire pour tous les étudiants. J'étais déjà lassée des AG bavardes et interminables, déçue surtout quand l'idée d'occuper la Sorbonne, considérée comme aventuriste, fut abandonnée au retour d'un congrès de l'UNEF. Je me retirai alors du syndicat étudiant.

Nous aimions échanger rimes et chansons. Benny déclamait, je lui chantais les douces chansons anciennes de Jacques Douai, chanteur peu connu, troubadour égaré au vingtième siècle : « Tu viens à moi, du fond de ta jeunesse », ou bien : « Ô belle à la fontaine, donne-moi un peu de ton eau ». Léo Ferré chantant *L'Affiche rouge* d'Aragon, malgré la restriction scandaleuse et

involontairement révélatrice : « Ces étrangers, nos frères pourtant ». La lettre de Manouchian à sa femme : « Ma Mélinée, mon orpheline » ; chaque fois que nous l'écoutions, nous étions gagnés par la même émotion. Comme « les mots tressés » pour les beaux yeux d'Elsa, jusqu'à ce qu'on sache que les yeux d'Elsa, c'était l'œil de Moscou et qu'Aragon finirait en errant le soir dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés à la recherche de quelque beau jeune homme.

Il y avait parfois des couacs. Benny admirait sans réserve ces vers de Genet :

*On peut se demander pourquoi les cours condamnent
Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.*

Moi, je n'admettais pas l'impunité d'un crime pour cause de belle gueule.

Mais les premiers vers qu'il m'a récités avec une intense gravité sont de Paul Éluard :

*... et nos enfants riront
De la légende noire où pleure un solitaire.*

Ces heures passées à échanger vers et chansons étaient des moments exceptionnels et précieux.

Avec quelques proches, par ailleurs, on s'était fabriqué une sorte de code à partir de dialogues de films. Par le retour de ces expressions, toujours les mêmes, on ôtait toute gravité à des situations déplaisantes. Benny imitait Louis Jouvet. Moi, Arletty et ses intonations canailles.

Quand les choses deviennent sérieuses, c'est-à-dire quand Benny s'investit totalement dans la réflexion politique, fini de jouer.

Un jour, il revient d'une rencontre à l'ENS-Ulm. Des membres du cercle des étudiants communistes avaient demandé à le rencontrer. Il fonce dans la chambre, jette son cartable. Tendue, fermée, il me lance : « Ils ont besoin d'un

politique. » Première irruption de ce « ils » protéiforme qui, un temps, va gouverner nos vies.

En juillet, les résultats du concours sont affichés. Benny est reçu, vingt-deuxième *bis. Bis*, parce qu'il est reçu à titre d'étranger. Il y a eu un vingt et unième, un vingt-deuxième, un vingt-troisième : il n'existe pas assez pour déranger la suite des nombres.

L'ENS, non-lieu³

N'étant pas français, Benny ne peut pas avoir le statut d'aspirant fonctionnaire enseignant ou chercheur ni jouir des privilèges qui en découlent – par exemple, le présalaire. Il peut loger à l'école grâce à une faveur du directeur, Robert Flacelière. Celui-ci essaiera d'obtenir de Pompidou, ancien normalien, la nationalité française pour Benny. Quand il lui fait part de la réponse négative, sèche et sans explication du Premier ministre, il laisse échapper : « J'ai honte de la France ! »

Louis Althusser essaie de lui trouver des sources de revenus. Des cours particuliers de philo, mais Benny n'a aucun goût pour le baby-sitting – Bernard-Henri Lévy, le « tapir⁴ », a évoqué ce premier et bref contact dans *Les Aventures de la liberté*. Althusser lui propose aussi de rédiger les mémoires du propriétaire de *La Tour d'Argent*, le restaurant le plus renommé de Paris. Benny est prêt à accepter : il serait grassement payé et pourrait se nourrir de la cuisine la plus fine de tout Paris, mais le bureau politique de l'UJCML lui signifie qu'il ne peut se compromettre avec un grand bourgeois et galvauder sa plume. Il enrage et murmure : « On voit bien qu'ils n'ont jamais eu faim, eux ! »

Les nouveaux admis logent à deux dans une « turne ». L'autre est un pâle « thala » effaré et besogneux. Pour les philosophes, deux directeurs d'études, les « caïmans⁵ » : Louis Althusser, Jacques Derrida. Les examens de licence ne sont pas vraiment un sujet de préoccupation. Benny est reçu avec mention très bien

en sociologie en même temps que son frère aîné. Raymond Aron a corrigé leurs copies. Jacques Derrida, excédé par la désinvolture de Benny – il n'arrive pas à en obtenir une copie depuis longtemps exigée – l'enferme dans la salle des Résistants, dont il ne sortira, furieux, qu'une fois le travail exécuté.

Tous « les autres » ont la possibilité de se retrouver dans leur famille au besoin. Pour Benny, les endroits où se replier ne sont pas des positions mais tout juste des escales. À Ville-d'Avray, chez Hillel et Berthe, la tante maternelle. Depuis qu'ils sont en France, ils n'exercent plus d'activité politique, mènent une vie d'intellectuels aisés mais continuent à penser en marxistes et témoignent d'une exceptionnelle générosité. Dans l'appartement confortable aux lignes sobres, les discussions sont souvent vives. Je me souviens d'une question de Hillel qui, un bref instant, nous laissa sans voix : « Et si les ouvriers décident que c'est bien de violer les filles de la bourgeoisie, vous allez leur donner raison ? »

L'autre point de relâche, c'est le 26 rue des Rosiers, où Fleur a loué pour son frère Bouli et son ami Bahgat – les BB – un studio. Libéré des camps nassériens à l'occasion d'une visite de Khrouchtchev, Bouli s'est vu lui aussi autorisé à quitter l'Égypte, en renonçant à la nationalité égyptienne ; le voilà donc apatride. En Belgique, n'ayant pas longtemps supporté la cohabitation avec le père, il a demandé un permis de résider en France pour y suivre un cursus universitaire ; et, quelques mois plus tard, Bahgat l'a rejoint – Bahgat, son « frère de captivité ». Lorsqu'un gardien s'était acharné à coups de fouet sur Bouli, Bahgat, le protégeant de son corps, reçut les coups à sa place et lui sauva ainsi la vie.

Tous deux nous attendaient, souriants et sereins. Leur situation n'était pourtant pas très brillante au début de leur séjour en France. Invariablement, au menu, il y avait des petits pois à la sauce tomate et au cumin. Au grand frère, Benny confiait ses hésitations, ses scrupules. Il pouvait débattre des questions qui n'avaient pas de réponse évidente. Ces échanges furent parfois

déterminants, après 68 et à propos des Palestiniens : nous marchons rue Saint-Antoine, nous allons chez les BB ; Benny avance tête baissée, préoccupé : « Quel est le problème ? — On doit parler du soutien aux Palestiniens. — Et alors ? — Quand même, il s'agit d'Israël. »

Hors ces deux lieux de répit : le désert.

Nous étions ensemble, bien sûr, mais de manière vagabonde. À la rentrée 66, l'air sombre et tourmenté, histoire de me mettre en condition, il me déclare qu'il ne supporte plus de rester à l'École et que nous devons vivre ensemble. « D'accord, mais alors il faut se marier. »

Je n'étais pas encore laminée par l'idéal révolutionnaire. Ne pas faire souffrir ma mère était important à mes yeux.

Ce mariage, nous le considérons comme une simple formalité. Il n'en restait pas moins un mariage, nécessitant un certain nombre de préparatifs. Je les assure avec un simulacre de dédain. Benny, étonnamment, se montre docile. Pour son premier costume sur mesure, il supporte les séances d'essayage sans trop d'impatience. Dur labeur pour le tailleur : Benny a une jambe légèrement plus courte que l'autre et les épaules de guingois.

Pour le logement, il faut combiner les rêves de grandeur de Benny – un trois-pièces au minimum – et la réalité de notre budget : mon salaire de maîtresse auxiliaire à mi-temps en attendant l'année de stage du capes. L'exigence légitime de Benny est d'avoir une chambre à soi, un bureau où travailler et élaborer ses textes politiques. Le résultat du compromis est un trois-pièces de la taille d'un studio, gare de Lyon, dans un bloc d'anciens ilms remplacés aujourd'hui par d'étincelants immeubles de verre.

Les préparatifs enfin terminés, reste encore à passer la journée.

À la mairie, le 11 mars 1967, moment de gravité quand je reçois l'anneau.

Le repas se déroule dans notre galerie des glaces, l'ancien atelier de mon père, longue pièce haute de plafond ; côté cour s'alignent en majesté six hautes fenêtres. Au fond, devenue inutile, l'immense cheminée où se préparaient les

vernissés ; au milieu, le poêle à sciure. J'espère seulement que personne n'aura l'idée de lever les yeux vers le plafond où sont tendues des cordes à linge.

Les tables dressées ont tout de même belle allure, avec la vaisselle étincelante, le pliage artistique des serviettes damassées, les couleurs que marient les deux traditions culinaires.

Après les premiers plats et les premiers échanges un peu guindés, les conversations commencent à s'animer quand soudain on frappe à la porte. Fait irruption un groupe de jeunes très excités, de retour d'une réunion politique. Benny bondit et se mêle à eux pour en écouter le compte rendu.

Et la mariée, pendant ce temps ?

La mariée a passé un tablier sur sa robe et lave des verres. Tous ces jeunes n'ont pas été conviés mais ils ont soif après une réunion si importante que personne n'en a gardé le souvenir.

On a quand même chanté... *L'Internationale*.

Dix-huit ans plus tard, nous nous sommes véritablement mariés.

Après cette étrange journée, acteurs d'une comédie qui n'en était pas tout à fait une, nous sommes rentrés à la maison.

La maison

Un nid plutôt. Presque personne ne connaissait notre adresse, encore moins savait notre mariage. C'était notre île, toujours pleine de chansons. Le répertoire avait changé ; c'était maintenant, chantées à tue-tête, des chansons populaires nostalgiques ou de révolte du dix-neuvième siècle, *La Butte rouge*, *Le Temps des cerises*, *Les Canuts*, ou de coloration anarchiste : « Gare à la revanche, quand tous les pauvres s'y mettront ! »

En dehors des heures de travail – j'enseignais cette année-là dans un collège de banlieue – et des tâches militantes, le temps s'organisait pour faciliter le travail de Benny. Cela signifiait une vie matérielle réglée et l'évitement des

tensions génératrices pour lui de migraines atroces. Sur la source souterraine de ces tensions, l'urgence de rendre le monde habitable pour une société fraternelle, sentiment qui générait de l'angoisse, j'avais peu de pouvoir ; seulement celui d'en apaiser les effets. J'avais l'intuition de la blessure – me hantait cet unique vers d'Aragon : « Je te porte dans moi comme un oiseau blessé. » Créer les conditions favorables au travail était relativement plus simple : des repas partagés plus souvent à la maison dans le calme et non plus dans les cohues sympathiques mais en dehors du « nous ». Le « nous » : Benny, moi, et le monde à venir. Le sentiment d'urgence, le souci de la perfection chez Benny gouvernaient chaque instant, y compris le quotidien. Je ne les partageais pas en tout et toujours. Enseigner dans un modeste collège de banlieue perdue m'était égal : j'aimais bien mes petits sixièmes et passais du bon temps avec eux. J'aimais faire les courses en flânant dans les marchés populaires plutôt que subir le marathon des grandes surfaces. Bref, le temps révolutionnaire avait quelquefois des éclipses. J'étais encore très petite-bourgeoise.

Quand je ne comprenais pas un comportement ou que j'étais blessée par une explosion verbale, que pouvais-je faire ? Sur le terrain de l'argumentation, je savais que je n'aurais pas le dessus. J'opposais donc un silence total, jusqu'à ce que Benny se trouve aussi désarmé que je l'avais été devant sa fureur. Devenus égaux, nous pouvions discuter.

Avec le temps et les épreuves traversées ensemble, j'ai appris contre qui, en vérité, étaient dirigées ces manifestations colériques.

Elles se sont espacées jusqu'à disparaître.

L'entrée en théorie

Et là, à l'ENS, sur quoi je tombe ? Je tombe, car il s'agit bien d'une chute, dans la théorie.

Benny était attendu. Dans une cellule, celle des étudiants communistes de l'ENS, réunis autour de Louis Althusser.

Althusser était entré à l'ENS comme directeur d'études en 1961-1962. Il avait pour compagne une ancienne déléguée du Komintern, juive accessoirement. Du Komintern partaient les directives aux partis communistes du monde entier ; le PCF y obéissait aveuglément.

Althusser animait un séminaire hebdomadaire, destiné principalement aux agrégatifs de philosophie, mais où étaient admis aussi des non-agrégatifs et des non-philosophes : mathématiciens, historiens ou scientifiques. Il appartenait au PCF, qui, pensait-il, pouvait et devait être modifié de l'intérieur, en renouvelant la lecture des textes fondateurs, ceux de Marx et de Lénine. Il considérait que tout le mal venait de l'ignorance, de la méconnaissance des textes. Cette tâche de rénovation revenait naturellement aux intellectuels du PCF.

Il fallait donc initier une lecture scientifique des textes que seul un travail d'élaboration théorique rendrait possible. Dans ce but, il avait acclimaté des notions venues du structuralisme, à l'œuvre en linguistique et en psychanalyse.

Autour d'Althusser, il y avait des normaliens philosophes en fin de parcours : Rancière, Balibar, Macherey, Establet. S'y ajouteront un peu plus tard Robert Linhart, Jacques-Alain Miller, et Jean-Claude Milner qui était en dernière année d'école. Quoique non philosophe, il était admis à apporter ses lumières comme linguiste et lacanien, la lecture renouvelée des textes marxistes-léninistes requérant des notions tirées de ces deux disciplines.

En accord avec la direction de l'École, Althusser avait fort courtoisement proposé une salle à Jacques Lacan, chassé de Sainte-Anne, pour y tenir son séminaire hebdomadaire. S'y pressait un public nombreux et plutôt huppé.

Lacan, un des rares théoriciens de la psychanalyse avec lequel Benny estimait intéressant de débattre, était aussi un homme de courage. Sous l'Occupation, sa compagne, l'actrice Sylvia Bataille, ayant été fichée comme juive, il se rend au commissariat pour exiger qu'on lui remette son dossier. Devant le refus du

fonctionnaire, Lacan le lui arrache des mains et le déchire. Il n'a pas été inquiété.

Lacan et Althusser représentaient les deux pôles de la vie intellectuelle de l'École. La masse se partageait entre les besogneux et les ambitieux, les carriéristes, objets de notre mépris. Quelques hurluberlus, dont un, chez qui la méthode universitaire avait tourné à la manie, mettait les filles en fiches.

Jacques-Alain Miller et Jean-Claude Milner participaient aux deux cercles, lacanien et althussérien. Bientôt, à la cellule des étudiants communistes, le débat d'idées dégénère en affrontements.

L'objet du débat était la question suivante : la réflexion devait-elle aboutir à plus de science ou bien diriger la pratique, la pratique par excellence étant la pratique politique ?

Quand Benny arrive, ils sont deux contre deux, Jean-Claude Milner et Jacques-Alain Miller d'un côté, tenants de la science pour la science, et du côté des politiques, Robert Linhart et son bras droit Jacques Broyelle. Ce qui frappait chez Robert Linhart, c'était le contraste entre l'arrondi des joues, la bouche charnue, presque féminine, et le regard clair et froid derrière les petites lunettes à monture dorée. Son modèle, Lénine, habitait son verbe souvent caustique, lui prêtait son ironie et son génie de la tactique politicienne.

La crise éclate à propos du huitième numéro des *Cahiers marxistes-léninistes*, revue publiée par le cercle de l'UEC. Ce numéro, préparé par Jean-Claude Milner, Jacques-Alain Miller et François Regnault, portait sur la littérature : Borges, Barthes. L'ensemble avait en exergue un court texte de François Regnault de facture mallarméenne, comble de l'hérésie.

Quand la cellule se réunit, le débat de fond a lieu entre Jean-Claude Milner et Benny ; par ailleurs, des manœuvres « à la soviétique » isolent les deux rédacteurs de la revue, mis en minorité. Ce numéro des *Cahiers* est finalement fabriqué, mais ne sera pas diffusé. Jean-Claude Milner et Jacques-Alain Miller décident alors de créer leur propre revue, les *Cahiers pour l'analyse*.

L'autre grande affaire qui secouait le petit monde de Normale sup, c'était le vol d'un concept. On avait volé à Jacques-Alain Miller le concept de « causalité métonymique », ce qu'on pourrait traduire par : quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Je ne me rappelle plus qui était le voleur, mais le vol était avéré. Pour nous qui rêvions d'un monde où seraient mis en commun les moyens de production et la production, quelle rigolade !

Nous aurions été bien étonnés si l'on nous avait fait remarquer que Jacques-Alain Miller, selon la conception de certains des commentateurs de la tradition, était plus près des temps messianiques que nous, puisqu'une des conditions de la *guéoula* (rédemption), c'est la capacité de rapporter une idée à son auteur.

Benny arrive donc en renfort des politiques, ceux pour qui la toute-puissance de la théorie se traduit en pratique politique, même si elle nécessite un moment propre d'élaboration.

Des commissions théoriques sont créées qui se réunissent à Ulm. S'y retrouvent des élèves d'autres grandes écoles. Des cellules sont mises en place dans les lycées, certaines universités.

Benny s'attelle à la tâche et s'y consacre à fond, sans distraction. Avec une patience et une attention toutes talmudiques, il met en fiches les trente-six tomes de Lénine, sans omettre un seul télégramme, ainsi que *Le Capital*.

Il ne reste rien de ces fiches, excepté celles sur trois articles de Lénine. Et le produit de ce travail, un numéro spécial des *Cahiers marxistes-léninistes* intitulé « Vive le léninisme ». Je me souviens du temps fort de son élaboration. Nous étions partis pour nous reposer quelques jours, au printemps. Un ami, Dominique L., en route pour l'Italie, nous avait déposés à Lausanne devant un petit hôtel d'aspect modeste découvert par hasard au bord du lac. C'est au moment du repas que nous nous sommes aperçu qu'il s'agissait en fait d'une pension de famille pour retraités. Nous avons été nourris pendant trois jours de potage claret, de purée et de bouillies diverses. Benny passait une partie de ses journées à élaborer le numéro, l'autre à m'en exposer le contenu. Perdu au

milieu de l'immense pente verdoyante qui domine le lac, assis dans l'herbe, genoux repliés sur la poitrine, il parle. J'écoute ou plutôt, je le regarde parler. Le point de rayonnement, ce n'est pas le soleil, c'est son front, son regard, la voix ardente malgré l'aridité du propos.

Du travail sur les textes de Marx, Benny a gardé des préparations d'exposés, sur les *Manuscripts de 1844*, œuvre de jeunesse de Marx ; *L'Idéologie allemande*, œuvre charnière, et, bien sûr, *Le Capital*, œuvre de la maturité.

Dans la courte étude sur les *Manuscripts de 1844*, les commentaires s'emboîtent en plusieurs niveaux de critique. Marx fait une lecture critique de Feuerbach lisant Hegel. Benny, rendant compte de cette lecture, adresse quelques remarques à Marx qui « commet » un « malentendu » à propos de la conscience de soi. Benny n'a pas osé, à l'époque, parler de « contresens », qu'on aurait plutôt attendu après « commettre ».

Dans les notes sur *L'Idéologie allemande*, œuvre de la « coupure » selon les termes d'Althusser, l'écrit n'est pas pris en bloc mais Benny, usant d'une méthode qu'il affinera après la période de politique absolue, dégage le travail opéré par la pensée neuve pour se détacher de l'ancienne dont elle s'est nourrie. Il appelle ce moment-là « mutation ».

« À propos de *L'Idéologie allemande* :

Si *L'Idéologie* est prise dans la problématique feuerbachienne, en quoi : lien de nouveauté ?

Décalage entre corps des concepts nouveaux de la science de l'histoire, corps de la philosophie ancienne.

Ou discours explicite de la théorie générale de l'histoire.

Discours implicite de la philosophie (se déniait à l'existence) enfouie dans les concepts de Feuerbach. Il faudra une mutation pour accéder au matérialisme dialectique^Z. »

Ces notes esquissent une réflexion sur le passage de l'individu à l'homme, avec cette remarque faite en passant : « Chez Marx, l'homme n'a pas de nom. »

Pour *Le Capital*, les fiches de Benny proposent un plan.

À partir de la définition du concept d'articulation, il déploie avec un enchaînement logique rigoureux le champ où se livre la bataille entre la science vraie, la théorie et l'idéologie. « Hiérarchie théorique », « ensemble théorique », « fonction théorique » écrasent les illusions et balaient les évidences.

La nécessité d'élaborer « une autre théorie entre la science noble et la philosophie qu'elle requiert et qui la soutient⁸ », la nécessité de la mutation pour accéder au matérialisme dialectique sont posées.

La question de la liberté à peine évoquée ne dérange pas un seul instant la superbe ordonnance des idées.

Benny devient fort savant, si bien qu'un jour Althusser le convoque et lui demande un exposé sur la question de la rente foncière. Benny se retrouve alors, étrangement, en position d'enseignant de son maître.

Puisque la tâche de l'heure est à l'apprentissage théorique, en brave petit soldat de la révolution, je me mets moi-même à l'étude du *Capital*. Je m'entête jusqu'à ce que la production de la plus-value n'ait plus de mystère pour moi, mais m'en tiens là. Je préfère étudier les courants socialistes du dix-neuvième siècle et les textes dits historiques de Marx, sur le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte et la Commune de Paris. Sur ce sujet, justement, une commission théorique s'est mise en place, animée par Dominique Lecourt. J'y fais un passage remarquablement lamentable. Je ne reconnais pas « ma » Commune dans les exposés faits par les brillantes normaliennes de Sèvres-Fontenay. Le mien tombe à plat. Quand je fais part de ma perplexité à Benny, sa seule parole de réconfort est : « Pourquoi donc être allée te fourrer là-dedans ? »

De retour dans ma cellule de base – quelques étudiants de Sorbonne lettres et un sympathique ulmard plein de bonne volonté –, nous préparons pour l'anniversaire de la Commune une belle exposition dans la cour de la Sorbonne. Son succès ne surprend pas Benny.

Le déclenchement de la Révolution culturelle et le développement de la guerre au Vietnam viennent tout bouleverser.

Les commissions de formation théorique ouvertes à tous draguent un public de plus en plus nombreux d'étudiants et de jeunes intellectuels qui cherchent à s'orienter dans le fouillis des tendances qui s'opposent à l'UEC et qui veulent revenir aux textes fondateurs. Si bien qu'un véritable courant se forme au sein de l'UEC. Il n'y aura plus, le moment venu, qu'à lui offrir une structure appropriée.

Au mois d'août 1966, nous sommes paisiblement installés à Trégunc, près de Concarneau, dans une ancienne ferme aménagée, située entre des champs de haricots verts et d'artichauts. Un chemin creux à double ornière mène à une plage de sable blanc satiné, toute proche. Un petit groupe d'amis y séjourne en permanence, d'autres y viennent en passant pour quelques jours ou plus longtemps. Avec mes vingt-trois ans, je suis la doyenne.

C'est là que nous recevons le numéro 33 de *Pékin information* qui publie la « Décision en seize points » du Comité central du Parti communiste chinois sur la Grande Révolution culturelle prolétarienne, adoptée le 8 août 1966.

La pertinence d'une telle grandiloquence n'est pas immédiatement perceptible. La culture n'est pas ici un simple vernis, elle est ce qui différencie l'homme de la bête sauvage, en fait un animal politique et social. Le premier point frappe en plein cœur celui qui lit, Benny, et ceux qui écoutent :

« La Grande Révolution culturelle prolétarienne en cours est une grande révolution qui touche l'homme en ce qu'il a de plus profond. »

On ne peut pas comprendre l'aveuglement sur le déroulement effectif de la Révolution culturelle si on ne comprend pas l'éblouissement produit par ce premier point.

« Ce maoïsme imaginaire, c'est le maoïsme de la « Décision en seize points », décision qui a déclenché la lutte contre le Quartier général, qui est le début de la Révolution culturelle. Cette décision est un texte saisissant, parce que Mao

Tsé-toung nous disait : il y a une possibilité de s'attaquer non seulement à la culture mais au concept de *moi* [...]. Cette manière de casser la culture environnante pour essayer de faire apparaître *le plus profond de l'homme*, c'est quelque chose de tout à fait étourdissant [...]. Quelque part cette radicalité a dû, *intellectuellement* – je ne parle pas du fond de mon être mais des formulations intellectuelles – m'aider à m'approcher de la figure vraie du casseur d'idoles, j'ai nommé Abraham². »

Ce qu'il y a « de plus profond » en l'homme : ses racines. Benny croit pouvoir, au bout du chemin révolutionnaire, retrouver des frères en exil :... *et nos enfants riront / De la légende noire où pleure un solitaire.*

Après cela, c'est à peine si l'on écoute les autres points.

Modifier l'homme en ce qu'il a de plus profond, s'attaquer à son moi pétrifié, fut traduit par le simple mot d'ordre moral « lutter contre l'égoïsme », égoïsme de l'individu, égoïsme d'une caste. Il s'agissait de bouleverser des modes de pensée, d'existence. Pour de jeunes intellectuels, c'était le rapport au savoir, à la vérité qui se trouvait chamboulé : les « idées justes » – la vérité –, il ne faut pas les chercher dans les livres, mais dans les masses ; les masses, magma d'individus qui ont pour point commun d'avoir un rapport à la matière, à la nature. Cet affrontement à la résistance de la chose produit du vrai, comme le frottement de deux silex produit une étincelle. À cette différence près que ce vrai, il faut savoir le trouver et le décrypter. D'où les mots d'ordre : « enquêter », « aller aux masses », « s'établir en leur sein » ; selon le délicieux dicton chinois : « Pour cueillir une fleur, il faut descendre de son cheval. »

Le mouvement d'établissement est lancé.

Les fils aînés de la France, au sens où ils représentaient la continuité culturelle et scientifique, allaient abandonner leur statut privilégié pour aller travailler en usine, souvent dans les ateliers les plus pénibles. Cela n'avait plus de sens, alors, de suivre la direction de Louis Althusser et de servir de caution théorique au parti communiste. La scission, soigneusement préparée,

s'accomplit : en décembre 1966, l'UJCML, Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, est créée.

C'est une organisation structurée et hiérarchisée : Robert Linhart à la tête et ses seconds, Benny Lévy et Jacques Broyelle : Benny Lévy pour donner les armes théoriques, Jacques Broyelle pour assurer le bon fonctionnement de l'ensemble. Des camarades, pas des compagnons : je ne me souviens pas avoir rompu le pain avec aucun d'eux. Parfois un café, au *Beach*, avec Jacques quand il venait transmettre directives et informations avec bonhomie. Un bureau politique et des commissions : commission établissement, commission enquêtes, pour répondre au rôle nouveau dévolu aux étudiants et aux lycéens ; des cellules, toujours, et des groupes aux portes des usines.

Cet outil devait « servir dans l'abnégation », comme le signifiait si bien le titre de son journal : *Servir le peuple*.

Au printemps 67, Tsahal met en déroute les armées arabes coalisées, en six jours. Les simples Juifs sont heureux et partagent une même fierté.

Mais nous avons oublié d'être simples et le Juif, en nous, devait s'effacer.

La guerre qui se déroulait au Vietnam permettait, elle, de se sentir à l'unisson des jeunes de tous les pays.

Hô Chi Minh, offensive du Têt, Vietcong... Des consonances exotiques nouvelles recouvrent de plus anciennes, moins orientales : Boudienny, Potemkine, Stalingrad.

« Brandissant le fusil, le guérillero d'Indochine prit, dans l'imagination révolutionnaire des années soixante, la place du bolchevik épuisé par les conspirations et les appareils. Grâce à cette figure, nous pouvions réinventer l'opposition du faible et du fort ; insaisissable et mobile, le petit finissait par affoler le tout-puissant. Des lignes de fuite échappaient au cercle impérial. Aussi loin que la puissance voulait aller, au-delà d'elle, s'ouvrait un espace

inviolable : jungle, forêt, montagne, un peuple secret et irréductible. De cet abysse resurgissait notre idée de la révolution¹⁰. »

Après les accords de Genève, en 1954, le Vietnam est coupé en deux : le Nord, communiste, avec pour dirigeants Hô Chi Minh, « l'oncle Hô », au fin visage ascétique, et le général Giap ; le Sud, l'empereur Bao Dai, bientôt remplacé par Diêm. Très vite, impulsé et soutenu par le Nord, un Front national de libération rassemble une partie de la population et initie une nouvelle guerre. Actions de guérilla contre l'armée du Sud puis contre l'armée américaine venue à la rescousse, de plus en plus importante. La faible petite nation contre la grande puissance, le pauvre contre le riche : voilà une situation qui éveille toujours les bons sentiments. D'autres guérillas se déroulaient de par le monde, mais une direction unie qui n'apparaissait pas ravagée périodiquement par des purges et des excommunications, un front rassembleur, le soutien à la fois de la Chine et de l'URSS – qui s'opposaient partout ailleurs –, l'affrontement direct et le plus souvent victorieux avec l'armée américaine, tous ces traits faisaient de cette guerre une lutte exemplaire. Certains pouvaient et devaient être universalisés : ne pas craindre un ennemi plus fort, poursuivre ses objectifs jusqu'au bout avec toute la violence nécessaire.

En France, le PCF appelle à la paix ; le Comité national Vietnam, qui regroupe des personnalités autour de Laurent Schwartz, mathématicien d'obédience trotskiste, appelle à de grands rassemblements à la Mutualité contre l'impérialisme américain. Il n'y avait à envoyer ni argent, ni armement, ni volontaires, dont les révolutionnaires vietnamiens n'avaient que faire. Pour les Comités Vietnam de base – les CVB –, il s'agissait, en vantant les exploits des révolutionnaires vietnamiens, d'acclimater l'idée que seule une lutte violente et radicale pouvait vaincre un ennemi en apparence de force très supérieure. Cette idée-là, Benny l'avait parfaitement assimilée : quel que fût l'obstacle rencontré, il se lançait à l'assaut.

Par leurs mots d'ordre et leurs modes d'action, les CVB différaient fort des deux autres organisations.

Le mot d'ordre « Paix au Vietnam » était descendu en flammes, jugé confus, porteur d'illusions, démobilisateur. Les mots d'ordre tout à fait clairs et réalistes étaient « Victoire pour le Vietnam » et « FNL vaincra ». Le travail se faisait par groupes informels. Il n'y avait pas d'« adhésion », d'appartenance à un groupe constitué ; qui le souhaitait rejoignait les autres au point de diffusion – marché, sortie d'usines, de métro, de lycées. L'information était celle donnée par les bulletins du FNL, toute autre source étant suspecte. Il était jugé indécent par ailleurs d'oser donner des conseils à ceux qui se trouvaient en première ligne.

Qui soutenions-nous, au juste ?

Le peuple vietnamien, c'est-à-dire le Nord communiste et son allié du Sud, le FNL. Tous les autres Vietnamiens étaient des « fantoches » qui n'existaient pas comme Vietnamiens ; ils n'étaient que les marionnettes des Américains. Donc on n'imaginait même pas qu'ils puissent souffrir et leur mort n'importait que comme résultat d'une victoire.

Le travail de propagande ne se passait pas toujours dans la bonne humeur. Les gros bras d'Occident, les baroudeurs, des étudiants d'extrême droite de la fac de droit d'Assas, s'étaient promis d'interdire la rue aux communistes, y compris par la liquidation physique. Sous le terme de communistes, ils englobaient, à côté des communistes patentés, les « gauchos » et évidemment les Juifs, sans trop les nommer puisque de toute façon ils étaient massivement représentés dans la nébuleuse gauchiste.

Pour contrer leurs attaques, les CVB et l'UJCML se dotent de protecteurs musclés, les GPA, Groupes pour l'autodéfense. Autodéfense qui se transforme au moins une fois en attaque offensive de représailles : « les fachos » organisent une exposition dans un local rue de Rennes à la gloire du régime sudiste ; les

GPA passent à l'action, saccagent les locaux, détruisent le matériel de propagande.

Benny et moi, en application d'un mot d'ordre de Mao Tsé-toung, pensons qu'il faut compter sur nos propres forces et ne pas toujours s'abriter derrière des protecteurs. Nous décidons donc de prendre des cours de karaté. Dès que nous mettons le pied dans la salle d'entraînement, gros malaise. L'odeur dominante de sueur mâle, d'abord, qui, au grand scandale de Benny, me rappelle l'odeur de la mangue. Perplexité du moniteur quand il nous aperçoit, haussant les sourcils jusqu'à la racine des cheveux. Beaucoup de crânes rasés, des jeunes qui s'entraînent pour être de futurs paras, et une jeune fille aux allures martiales. Nous avons eu vite assez de nous faire sauter à pieds joints sur le ventre – pour durcir les abdominaux – et d'entendre des grognements divers. Après trois séances, nous déclarons forfait.

« *L'espèce de comédie que nous allions jouer*¹¹ » : Mai 68

Deux militants sur une barricade s'embrassent sous un drapeau noir dans l'attente d'une charge de CRS, voilà le véritable symbole du mouvement¹².

Tout avait commencé par une révolte contre la séparation des garçons et des filles dans les campus. Cela devient une révolte contre les systèmes, politiques ou philosophiques, toute totalité étant considérée comme mutilante. En mars, Pierre Juquin, du Comité central du PC, est ridiculisé par Dany Cohn-Bendit dans un amphi de Nanterre. En mai, la police investit la Sorbonne, c'est le déclenchement des affrontements. Dans la Sorbonne occupée, à l'Odéon, les étudiants auxquels se mêlent quelques jeunes ouvriers découvrent avec ivresse que chacun peut parler ; n'importe qui peut monter à la tribune, s'emparer du micro, raconter sa vie. C'est une exaltation de la jeunesse et du renouveau ; « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi¹³ ! »

L'UJCML, méfiante quand il s'agit des seuls étudiants, se mêle au mouvement à sa manière quand les ouvriers déclenchent la grève générale et répond à leur aspiration de nouveauté en proposant de renouer avec les origines du mouvement ouvrier, la CGT pure et dure telle qu'elle était à sa création, avant sa dégénérescence.

Autant remonter à l'Antiquité.

La consigne, très stricte, donnée par le chef de l'UJCML, Robert Linhart, était de ne pas se mêler aux affrontements.

Benny, le second de Robert Linhart, avait une autre raison, personnelle celle-là, de respecter la consigne : le refus des autorités françaises de régulariser sa situation administrative paraissait d'autant plus inquiétant que son frère Tony, qui faisait partie des mêmes mouvements politiques, avait obtenu la nationalité française le 16 avril 1968. Tout cela fait que, la nuit des barricades, nous nous retrouvons, Benny, quelques copains et moi, bloqués dans une salle de la rue d'Ulm. Eux se tiennent près de la fenêtre, essayant d'interpréter les lueurs, les rumeurs et les bruits, échangeant des commentaires à voix basse. Benny est assis au milieu du vide, parfaitement immobile, mains dans les poches, le buste légèrement incliné en avant. Il n'a pas l'air d'écouter, plutôt de se recueillir. J'essaie bien de l'entraîner « pour voir au moins ce qu'il se passe » ; un « Non, on reste ici ! » très ferme stoppe mon mouvement vers la porte. À l'aube, nous partons à pied pour rentrer à la maison dans l'odeur stagnante des gaz lacrymogènes.

À peine quelques jours plus tard, on nous raccompagne : Robert Linhart dans le 13^e, Benny et moi gare de Lyon. Robert, assis près du conducteur, se tourne vers Benny et s'adresse à lui pour faire un éloge exalté de Daniel Cohn-Bendit, qu'il compare à Rosa Luxemburg. La parole est plus que vibrante, mais à peine plus qu'aux moments où il s'emballe sur une tactique à adopter pour démolir ses adversaires. Je trouve la comparaison un peu outrée ; réponse de Benny : « Robert a du génie. »

Nous apprenons quelques jours plus tard qu'il a dû être hospitalisé, mais Benny reste très discret sur la raison de l'hospitalisation. Un simple « Il a craqué ». Son état, désormais, regarde les médecins.

Mais pour les militants, pour l'UJCML, il fallait combler le vide. L'obligation en revient à Benny.

Dès lors, nous ne nous voyons plus beaucoup. L'oral du capes passé le 3 mai 1968, je me trouve disponible jusqu'à la rentrée prochaine. Après Creil, je suis envoyée à Besançon. C'est pour faire des comptes rendus d'enquête et de travail que je rencontre Benny, toujours dans une des salles de la rue d'Ulm, toujours assis sur un tabouret, mains dans les poches. Tout autour, la salle est bruisante des discussions des militants. À tour de rôle, ils viennent faire leur rapport. Benny écoute sans prendre de notes, le regard aiguisé, aveugle à ce qui l'entoure ; déjà il trie et met en forme la matière qu'on lui délivre. Il n'est pas d'immobilité plus active. Avec un soupçon d'impatience j'attends mon tour. Le peu que j'ai à dire ne va pas du tout dans le sens de la ligne ni du mot d'ordre « Pour une CGT de lutte de classes ». Ma tâche consistait à entraîner des étudiants aux portes des usines et populariser ce mot d'ordre. Un jour, à la sortie d'une usine, je me retrouve en compagnie de Jacques-Alain Miller (qui enseignait alors à l'université de Besançon) pour une distribution de tracts. Les jeunes prolos rentraient à l'usine l'allure libre, conquérante, alerte, non pas retenue et réticente, comme j'ai pu le voir plus tard lorsque j'étais établie ; dès qu'ils jetaient un coup d'œil sur nos tracts, leurs visages se fermaient : ils n'en avaient rien à faire de ces vieux machins.

C'est de ce décalage que je fais part à Benny ; brièvement mais avec force ; je m'adresse à un profil. Quand j'ai terminé, pas un regard, un simple hochement de tête pour signifier que le message a été reçu.

Tout est terminé. Après la manifestation massive des gaullistes, les électeurs votent pour une assemblée réactionnaire. L'illusion du « tous dans la rue » se dissipe en laissant un goût amer. Ne reste que l'image du lanceur de pavé qui

fera le tour de la terre : un an plus tard, Chou En-lai mimera le geste devant la délégation de lycéens de la Gauche prolétarienne ; la photo sera reproduite après bien des années dans un journal israélien, l'associant – illusion rétrospective – à Benny.

Mais pour l'UJCML, il ne reste même pas ça. Rien qu'un sentiment de gâchis complet.

Cette fois, c'est rue des Rosiers, chez son frère Bouli, que Benny est assis, désespéré. Ce n'est plus une assise, c'est un affaissement. Il n'y a là que les BB et moi. Nos questions se croisent. Benny, las et sans plus de courage, peine à répondre ; la tentation est grande de tout laisser tomber. « Mais si tu abandonnais, que ferais-tu ? » Hésitant, Benny lâche qu'il se remettrait à la philo. Nous avons alors recours à l'idole du moment : est-ce de cela que les masses ont besoin ? On avait fait parler les masses ; Benny, rasséréné, reprend le collier.

Un tenant-lieu : la GP. Le politique comme absolu

Il me fallait construire un lieu, et ma force venait de là. Un lieu, un tenant-lieu, un sol. Quand la direction de la Gauche prolétarienne se retrouvait, dans quelque appartement que ce soit, effectivement, c'était chez moi. Là, j'étais chez moi. D'où la force de cette amitié et le surcroît d'autorité de ma présence dans ce tenant-lieu¹⁴.

Lorsqu'il se taisait les situations les plus compliquées semblaient soudain simples, des voies lumineuses s'ouvraient dans la broussaille du monde, chacun savait ce qui lui restait à faire¹⁵.

L'insurrection, précisent les sans-culottes, fait table rase de l'autorité instituée¹⁶.

Après la toute-puissance de la théorie, c'est le politique comme absolu.

La soumission au joug du politique a d'abord été vécue dans l'effarement.

Commencée par un crachat, elle se termine avec un pot de purin – plaisirs discrets de la chefferie.

À l'automne 68, première réunion pour les ex-cadres de l'UJCML. Benny en revient complètement abattu, le visage sombre, le regard comme hanté par quelque terrible vision. Que s'est-il passé ? L'ami, le chaleureux mentor de Benny à l'ENS, le gentil Jacques Broyelle, s'est livré à une féroce critique-autocritique.

« On avait eu tort de vouloir réfléchir par nous-mêmes. Il aurait mieux valu se mettre sous les ordres de camarades chinois ou sous les ordres des annexes qu'ils avaient en France, comme ce petit groupuscule qui s'appelait le Parti communiste marxiste-léniniste, tenu par un crétin total¹⁷. »

Jacques Broyelle est massivement soutenu par les présents. Parce que Benny proposait une autre issue, il se fait cracher dessus, « par ta copine », me dit-il, une militante, frêle et douce blonde, mon ex-lien avec la cellule de Rouen.

Une deuxième réunion rassemble une soixantaine de personnes ; cette fois, j'en suis. Benny, solitaire, est adossé à un mur au fond de la salle. Je le quitte pour aller saluer des gens que je n'avais pas vus de tout l'été : visages de bois, regards détournés – bref, on me snobe.

« Mais qu'est-ce qu'il leur prend ? — C'est parce que tu es ma femme. »

Double choc. Difficile d'admettre :

1. que Benny paie pour avoir loyalement maintenu, après l'hospitalisation de Robert Linhart, la ligne politique que celui-ci avait définie ;

2. qu'au nom de la politique les liens soient brisés. On savait que cela existait au PCF mais, justement, on avait voulu autre chose.

Après la dissolution officielle, par le ministre de l'Intérieur, en juin 1968, c'est la dissolution effective ; chacun tire de son côté. Jacques Broyelle et sa femme Claudie partent en Chine, d'autres rejoignent le PCMLF et d'autres se perdent dans la nature, c'est-à-dire dans le corps universitaire. « Ils ont eu peur de la mort », dit Benny. L'UJCML n'est plus.

Il ne reste plus qu'une poignée de rescapés. La Gauche prolétarienne (la GP) naît de leur fusion avec des anciens du mouvement du 22-Mars, de retour de

Cuba où Fidel Castro est au pouvoir. Ils écrivent un livre : *Vers la guerre civile*¹⁸. Le maître mot du moment, c'est « métabolisme » ; « Il faut renouveler le potentiel militant *par l'apport de sang neuf*. » On est d'accord sur l'analyse de la situation en France, les effets de 68, le refus des pauses, des replis, le primat de l'action. La rencontre a lieu. C'est aussi le début d'une solide amitié entre Benny et Alain Geismar, bientôt affectueusement surnommé entre nous « Papa Geis ». Lorsque Alain est condamné à dix-huit mois de prison pour avoir, au cours d'un meeting à la Mutualité, appelé à protester contre l'emprisonnement des deux directeurs de *La Cause du peuple*, Benny ne travaillera pas seulement à une mobilisation politique pour le soutenir, mais aussi à lui apporter un réconfort tant affectif que moral.

Pendant ce temps de gestation, je suis loin, à Sedan – filatures en ruines et culte du foot. Des élèves très mignons et des collègues transparents. J'occupe une chambre spacieuse dans une belle et sévère demeure au milieu d'un grand jardin planté de vieux arbres. Benny, insensible au charme du lieu, après une seule visite, s'empresse de ne pas revenir. On se retrouve à Châtillon-sous-Bagneux, proche banlieue sud de Paris. Fleur, sœur providence, y a loué un appartement qui abrite Bouli, Benny, Sophie, leur mère, et moi quand je ne suis pas à Sedan. Depuis la gare du Nord, je pédale jusqu'à Châtillon, sur un vélo chargé à la gare de Sedan, aguerrie par les longues randonnées solitaires en forêt ardennaise. Nos retrouvailles sont quasi muettes. Un bref éclair de joie et quelques paroles de bienvenue.

Benny redevient vite un bloc de concentration.

Il est en pleine élaboration d'un texte d'orientation pour les rescapés de l'ex-UJ et les nouveaux partenaires. Impérissable structure de ce type de texte : point de départ, l'universel, l'universel selon Marx, c'est-à-dire le rapport de forces à l'échelle mondiale. L'ennemi numéro un : l'impérialisme américain, toujours embourbé au Vietnam malgré les accords de Paris en 68. L'aide des Américains aux Vietnamiens du Sud, c'est de l'impérialisme ; l'aide des Russes

et des Chinois au Vietnam du Nord, c'est de la solidarité. Puis il détaille d'autres luttes, dans chaque partie du monde et enfin en France, qui sont mises en relation : Mai 68 a la même « portée historique que la lutte des Noirs américains¹⁹ ».

Du mouvement de 68, il dégage quelques lignes de force : la révolte, forme suprême de l'action, la vigueur des mouvements de jeunes qui luttent « contre le système d'enseignement décadent et corrompu – contre le mandarinat ».

Traduction théorique du mot d'ordre de 68, « élections, pièges à c... ». Le mouvement se veut en rupture avec le légalisme et les illusions parlementaires.

« Il est plus intéressant aujourd'hui de parler une heure à la télé ou à la radio que de disposer de dix députés s'exprimant dans une enceinte ridicule et déconsidérée. »

68-69 sera d'abord l'année des lycéens, avec Christian Jambet et Eusèbe (encore un pseudo venu de l'histoire chrétienne) comme maîtres d'œuvre.

C'est à eux qu'il revient d'« accélérer la décomposition de la bourgeoisie idéologique », de renverser les murs des écoles et des lycées pour aller à la porte des usines, dans les bidonvilles, sur les marchés.

D'où sabotage des cours, séquestration de proviseurs. Qui songeait à la retraite ? La révolution serait accomplie bien avant !

Il y avait de quoi effrayer les gens au pouvoir. Ces jeunes lycéens, élèves des classes préparatoires aux plus grandes écoles, et les élèves de ces mêmes grandes écoles refusaient leur héritage, refusaient la place à eux assignée. Des aînés en rupture qui se voulaient morts à la culture, morts comme intellectuels. Et nous, nous qui étions intellectuels et juifs par-dessus le marché, nous voulions doublement mourir pour renaître à une fraternité imaginaire.

L'acmé, c'est, au printemps 69, la marche sur Flins, où se trouve une des usines Renault. Par petits groupes, à la nuit tombée, des lycéens et des militants se répartissent dans les bosquets qui entourent l'usine. Un tout jeune lycéen s'endort la tête sur mon épaule, petit frère d'une nuit. Au matin, on nous dit

que tout s'est bien passé, on n'a pas eu besoin de notre aide. Ils sont entrés dans l'usine, drapeaux rouges en tête, ont occupé les bureaux pendant quelques heures. Cette action était le premier exploit de la NRP (Nouvelle Résistance populaire). À sa tête : Antoine, le pseudonyme d'Olivier Rolin, ses seconds : Tarzan et le beau Benoît, au visage ciselé, qui, avec un sourire en coin, ne m'appelait que « la mère ».

En 1969, l'usine de Flins a produit plus de trois cent mille voitures.

À ce langage de la révolte, les plus sensibles, les plus réceptifs étaient les travailleurs immigrés, à qui échouaient les tâches les plus pénibles, et les laissés-pour-compte dans les syndicats traditionnels. Venus du Maroc, de Tunisie ou d'Algérie, leur diversité d'origine générait des conflits, par contre tous vénéraient Nasser. Le sort du Palestinien devait leur permettre de surmonter les antagonismes nationaux.

Les Palestiniens

Les Palestiniens, c'est moi qui les ai inventés.
(Plaisanterie de Benny)

Le message est parvenu à Benny par l'intermédiaire du frère aîné, Bouli : le Fatah organise en Jordanie, où vit la majorité des réfugiés palestiniens, un camp international pour étudiants. Benny rencontre alors Sartaoui (qui, jugé trop modéré, se fera assassiner quatorze ans plus tard, en 1983, par un groupe de terroristes palestiniens).

Il y aura un Juif et une femme dans la délégation, pour qu'il soit clair que le soutien aux Palestiniens ne procède ni de la haine du Juif ni du mépris de la femme.

Benny étant toujours interdit de séjour dans les pays sous influence communiste et les pays arabes, c'est Alain Geismar qui va représenter la GP. La

femme pressentie est Judith Miller, qui refuse énergiquement. En cas de défection, dans mon rôle habituel d'ultime recours, ou plus vulgairement de bouche-trou, je dois la remplacer. Pourtant, j'aurais plutôt eu envie d'aller taquiner le bourgeois sur les plages chics – une des opérations GP prévues pour l'été. Mais peut-être vais-je quand même y échapper. Je crois qu'un bébé s'annonce et si cela se confirme, Benny et moi sommes d'accord, pas question de partir. On attend avec impatience le résultat du test ; hélas ! négatif. Comme la délégation française est déjà partie, je rejoins à Bruxelles une délégation de marxistes-léninistes prochinois. Le voyage est d'un ennui mortel. Ma voisine, secret oblige, refuse tout échange.

Arrivés à Amman, nous passons à la douane. Des fonctionnaires jordaniens portant le kéfié, assis à intervalles réguliers le long du tapis roulant, surveillent les bagages. Derrière chacun d'eux, des fedayin, de sympathiques jeunes en treillis, fusils à l'épaule, échangent des plaisanteries. Mes compagnons de voyage ont été chargés d'un énorme colis de médicaments à livrer au camp. Lorsque les douaniers font mine d'en vérifier le contenu, fini de plaisanter. Quelques paroles impératives des fedayin. Le douanier se crispe mais obtempère. Un an plus tard, Septembre noir²⁰ sera sa revanche.

Étape suivante : on nous reçoit dans un petit bureau avant de nous embarquer vers le camp. Le colis de médicaments est livré. Un appel. Une vieille femme entre, portant un seau et un balai. Elle se prend la tête entre les mains, se balance et psalmodie : « Ma terre, ma terre, on m'a pris ma terre ! » Cela dure quelques minutes puis, sur un geste du fedaï, la vieille femme cesse aussitôt, reprend son seau et son balai et disparaît derrière la porte. La représentation est terminée.

Le camp avait d'abord été installé près de la frontière du Jourdain, où de sérieux accrochages entre fedayin et armée israélienne s'étaient produits. Après quelques survols d'avions menaçants, les « invités » avaient furieusement protesté : oui pour la propagande, non pour le danger ; à la suite de quoi, le

camp avait été déplacé près d'Amman. C'est là que nous avons débarqué. Je retrouve Alain Geismar et Olivier de S. Il y a semble-t-il des Anglais et des Américains. Je me lie peu. J'accomplis avec effort ce pour quoi nous sommes venus : creuser des abris – qui ne serviront à rien : des massacres auront bien lieu mais ils seront le fait des Bédouins du roi Hussein, il n'y aura pas de bombardements – et rendre visite à des familles. Dans les camps de réfugiés, du dénuement, mais ce n'est ni la misère indigne ni le sordide des bidonvilles. Souvent, le long des tentes, une bande de terre cultivée où poussent quelques légumes et quelques fleurs. On entre dans une tente. Un vieillard est assis sous la photo d'un jeune homme. J'écoute, sans broncher, vanter les exploits de ce héros de la guerre de 48. À aucun moment je ne fais le lien entre ce combattant et des cousins venus en Israël après les camps de concentration et qui m'avaient chaleureusement reçue, cinq ans auparavant. Ils existaient quelque part dans mon cœur, en deçà de la mémoire. Existence silencieuse, séparée, recouverte par le discours idéologique.

La fierté du Fatah, ce sont les « lionceaux », des garçons de huit à douze ans entraînés à la guérilla.

On demande des donneurs de sang pour une étudiante qui a eu un accident. Avec d'autres, je me propose. Au lieu du tube habituel, on me tire un bocal qui me semble énorme. « Ils doivent en prendre pour leur propre réserve », suppose Alain.

L'épisode est devenu légendaire dans la famille. J'étais « celle qui avait donné son sang pour les Palestiniens ». Ce n'était pas une louange.

Je ne supporte ni la nourriture du camp ni notre tente étouffante. Seul vrai repos, les branches d'un vieux figuier.

Le soir, au moment des conférences, je suis trop épuisée pour les suivre – je m'endors. Une seule me tient éveillée : une conférence sur la question juive, où la brochure de Marx est abondamment citée. « Mais c'est de l'antisémitisme ! »

Alain ne répond pas. Il refusera cependant de parler à leur radio en tant que Juif s'adressant aux Juifs²¹.

Le rapport de voyage écrit pour le bureau politique de la GP est parfaitement et théoriquement limpide : les Palestiniens sont l'avant-garde de la lutte des pays arabes et du Proche-Orient – c'est par la lutte que sera établie une Palestine laïque et démocratique. Le Fatah et l'OLP sont les représentants du peuple palestinien.

Dans l'un des énoncés de la plate-forme politique des Comités Palestine, les rédacteurs se soucient de lier les racismes antijuif et antiarabe : « Les CP luttent contre le sionisme et le racisme antijuif qui sont à l'origine de la création de l'État d'Israël et contre l'exploitation raciste (antijuive ou antiarabe) du problème palestinien par les groupes fascistes et néo-fascistes. »

Cela n'empêchera pas les ouvriers immigrés maghrébins de diffuser *Feddai*, le journal des CP, en clamant : « Lisez *Feddai*, le journal antisémite ! » Les militants d'origine intellectuelle essayent vainement de corriger, d'expliquer.

En octobre 1972, après les attentats de Munich, Benny rêve encore d'une Palestine démocratique qui serait une terre d'asile pour tout Juif persécuté. Mais, corrige-t-il aussitôt, c'est impossible : le principal allié des Palestiniens est aussi un pouvoir qui persécute les Juifs.

La clause « souffrance juive » a joué. Le délire utopique ne peut annihiler le réel de la souffrance juive, il le touche de trop près.

À la fin de l'été, nous nous retrouvons, Benny et moi, avec Alain, Redith et François, leur fils aîné, sur la côte normande. Repas en commun le soir. Alain nous fait découvrir son canard à l'orange. Longues discussions.

Pour Benny commence le cycle de préparation de textes, pour réunions restreintes, de bilans, pour réunions élargies. Usage métaphorique de concepts tirés des écrits militaires de Mao – « base arrière », « zone libérée », « longue marche », « oser lutter, oser vaincre » – qui nimrent chaque petite action d'une aura épique. Vocabulaire belliqueux qui, plus profondément, correspond au

désir de Benny d'en découdre avec la France des « salauds » selon Sartre, représentée aussi bien par Pompidou que par le PC.

Violence du verbe, efficacité redoutable de la parole puisée dans la violence de l'arrachement de l'exil.

Recommence le cycle des migraines interminables et des gitanes fumées sans plaisir, par pur besoin – sur le cou mince, le pénible mouvement de la pomme d'Adam à chaque bouffée avalée faisait mal à voir. On aurait dit qu'il avalait des lames.

Quant à moi, je suis épuisée. Au moindre effort, je pleure. Il s'avère que, en dépit du test, le bébé est bien là. Et aussi une grave anémie. Je dois bientôt cesser d'enseigner et de promener mon ventre aux portes des usines. Jusqu'à la naissance du bébé, j'accompagne Benny aux séances du comité de rédaction de *La Cause du peuple*.

La Cause du peuple

Le personnel était alors très réduit : Guy Lardreau, rédacteur en chef ; Christian Jambet, leader du mouvement lycéen à la pointe des luttes anti-autoritaires ; Jean-Claude Milner, l'homme de tout savoir ; et Benny, qui donnait les grandes orientations.

Chaque séance est plutôt joyeuse et roborative. Le moindre fait est l'occasion d'un jaillissement verbal. Occasion fournie par les articles envoyés par les militants, mais pas seulement. Guy évoque ses rencontres dans les pubs irlandais au cours d'un reportage sur la lutte armée en Irlande ; une autre fois, c'est l'éloge dithyrambique d'un portrait de Mao en pied et armé... d'un parapluie.

C'est l'époque, brève, de la grande discrimination entre ceux qui sont animés d'un esprit de révolte et les assis sur les droits acquis, les princes du mensonge et du trafic d'influence sur les ouvriers, le PC et la CGT, qui, à

l'époque, avant d'être satellisés par le PS, représentaient encore une certaine force.

La Cause du peuple prônait :

- la révolte, « forme suprême de l'action » ;
- les actions illégales, parce que la légalité autorisait les conditions de travail inhumaines ;
- des actions violentes pour dévoiler la violence quotidienne ;
- des actions souveraines, puisque la souveraineté s'éprouve en l'exerçant, peu importe que ce soit sur un petit espace social.

Ces actions se déroulaient dans les lycées, les usines automobiles, les chantiers navals, les mines.

Elles se traduisaient en titres vengeurs : « On a raison de séquestrer les patrons », « La guillotine, oui, mais pour Touvier », « Il faut pendre les patrons par les c... », dans le plus pur style du *Père Duchesne*. Ils devaient choquer le lecteur. Ils y ont parfaitement réussi. Jusqu'à faire s'abattre le couperet marcellinesque²² : en mai 1970, la GP est dissoute, *La Cause du peuple* interdite. Ses deux directeurs successifs, Jean-Pierre Le Dantec et Michel Le Bris, sont emprisonnés en attendant leur procès.

Clandestin

Notre bébé naît en mars 1970. Nous l'appelons René Lazare – René, d'après René Camphin, un ouvrier résistant du Nord, Lazare, francisation à l'oreille du polonais Lejzor, d'après mon père, Éliézer en hébreu. Ma mère essaie de nous convaincre de le faire circoncire, en usant même de l'argument médical, que le pédiatre a vite fait de balayer. Quant à faire ce plaisir à ma mère, les révolutionnaires purs et durs que nous sommes devenus ne se laissent pas aller à de telles faiblesses. Dans sa colère, elle nous souhaite que René devienne banquier ou rabbin.

Nous quittons les Riss, qui nous avaient un temps hébergés, pour un perchoir que Benny a déniché rue Léon-Frot, un minuscule deux-pièces, quatrième étage sans ascenseur, inondé de soleil. Quelques jours pour moi paisibles. Pas de visites, Benny raconte, un peu, ce qui se passe au-dehors. Par de légers pinçotements, il surveille le dodu de son fils. Bébé prospère, gigote et gazouille allègrement.

Jusqu'au jour où...

Deux mois plus tard à peine, ma mère surgit, tout essoufflée, rouge d'avoir couru – c'est alors une dame de 74 ans, un peu forte. Elle s'est fait piéger par les Renseignements généraux : ils sont venus chez elle, deux jeunes gens fort bien élevés, lui demander notre adresse « pour achever la procédure de naturalisation ».

La naturalisation ! L'immigrée des années trente, Française d'après le Vel'd'hiv', n'hésite pas à renseigner ces messieurs. Après leur départ, elle réfléchit, soupçonne l'entourloupe et accourt pour nous prévenir.

Une sacoche, quelques vêtements, et Benny décampe. Je ne le revois plus tant que j'habite là. Pendant quelques jours, une voiture stationne juste en face de l'immeuble avec, à l'intérieur, deux policiers en civil.

Beaucoup d'arrestations dans le Nord.

« La dissolution dans le Nord a commencé avant la dissolution officielle par la Cour de sûreté de l'État. La Cour de sûreté de l'État était une juridiction exceptionnelle [mise en place après la guerre d'Algérie]. Elle pouvait faire emprisonner qui elle voulait. À partir du moment où la Cour de sûreté te mettait le grappin dessus, tu étais pratiquement sans droits. Le procureur de cette cour était de Roubaix. Sa fille était une militante de la GP sans que son père le sache. Quelques mois plus tôt, un coup de grisou avait tué seize mineurs. Et ce coup de grisou avait eu lieu dans des conditions scandaleuses. C'était le genre de chose dont tout le monde se fichait à l'époque, comme dans les mines chinoises aujourd'hui. On avait décidé de dénoncer ça. On avait

balancé des cocktails Molotov dans le bureau de sécurité des mineurs, qui était vide. On a juste fait voler quelques chaises en éclats. C'était en janvier. Ils ont pris ça comme prétexte pour nous inculper de crimes contre l'État, réclamant la peine capitale ou la réclusion à perpétuité. J'ai été prévenu par la fille du procureur. Je descends à Paris et préviens Benny que dans trois jours sera officiellement annoncée la dissolution et qu'il faut avertir tout le monde. Benny me demande de ne pas remonter dans le Nord, mais je dois avertir les copains et dire au revoir à ma femme ; je prendrai toutes mes précautions. Benny insiste, je pars quand même et me fais coincer par les flics : j'étais arrivé à quatre heures du matin chez ma femme sachant que les flics ne venaient jamais avant six heures du matin, mais je m'étais endormi. Je me suis retrouvé en taule pour huit mois. [Après le procès populaire et le procès officiel] on a gagné, on a été acquittés²³. »

À Marseille, Tony, le frère de Benny, est arrêté lui aussi. Officiellement, Benny habite au 14 rue des Marronniers et enseigne à Vincennes²⁴. En fait, il dort au hasard des lieux de réunion, je ne sais jamais à quel endroit.

Nous nous voyons l'été. Une école a été organisée pour les ouvriers des comités de lutte²⁵ à Bruxelles, la ville où ont été accueillis bien d'illustres proscrits.

Une trentaine de participants, qu'il faut nourrir. Christian Jambet et Guy Lardreau sont commis d'office. Les intellectuels ne doivent-ils pas servir le peuple ? Mais leurs compétences culinaires sont limitées. Vers qui se tourner ? Quand tout se dérobe, il reste la femme. Non que je sois experte. Bientôt ça réclame : trop d'oignons, pas assez de sauce tomate... Alors là, j'explose ! D'accord pour les corvées mais pas pour les râleries !

Un incident rompt le sage déroulement des séances : un jeune ouvrier immigré prend la parole et lâche des propos virulents contre les Juifs. Benny est tétanisé. Je le regarde et découvre un masque figé d'idole. Un autre participant,

« marié à une Juive », proteste violemment. Épreuve de la honte, la seule qui vaille de faire le serment : plus jamais ça.

L'école se prolonge par l'institution des « paires rouges », qui doivent permettre l'échange d'expérience entre un militant ouvrier et un militant intellectuel. Roger, de la RATP, est le compagnon de Benny. Là encore, le lien politique se double d'un rapport affectif qui survit à la dissolution. Mais l'institution de la paire rouge, elle, est assez vite abandonnée.

Jusqu'à l'automne, Benny continue d'errer d'un appartement à l'autre. Parfois il me rejoint chez son oncle et sa tante, Hillel et Berthe Schwartz, à Ville-d'Avray, où j'ai trouvé refuge avec René.

À l'automne, Fleur loue à Boulogne un petit appartement où se retrouvent les précaires de la famille : Sophie, séparée de son mari, Benny qui est clandestin, René et moi. On espère que, Lévy parmi d'autres, Benny passera inaperçu.

S'ouvre une période étrange et paradoxale. À l'extérieur, un paroxysme de tensions et d'agitation ; dans la maison, une cellule chaleureuse et solide, un quotidien réglé par les horaires de travail. Depuis octobre 1970, je suis enfin OS. Benny et moi en sommes très fiers. Au point que j'ai du mal à comprendre certaines réactions de mon entourage. Ma mère a honte – tant de sacrifices pour m'envoyer à l'université anéantis ! –, elle tait soigneusement la chose. Une amie de lycée, rencontrée par hasard, exprime son soulagement quand je lui dis – c'est la version officielle – que Benny enseigne à Vincennes : on n'a pas complètement sombré dans la bêtise.

Pendant que je plie des serviettes et des torchons huit heures par jour au milieu d'ouvrières immigrées en majorité portugaises, Benny dirige la GP en même temps qu'il s'occupe du comité de lutte de Renault-Billancourt, où Jacques Theureau se trouve établi. Comme dirigeant, il rédige des brochures et les *Cahiers de la Gauche prolétarienne*. Ces textes doivent orienter le travail et la réflexion des militants à tous les niveaux. Textes argumentés et articulés,

analyses dont les scansionnements sont monnayés en mots d'ordre énergiques répétés à l'infini dans les tracts et sur les affiches : « Vie chère, vie d'esclave, assez ! » ; « Quand c'est insupportable, on ne supporte plus ! »

Des actions sont déclenchées, telles que Jacques Theureau les décrit :

« Quinze jours après être entré à Renault, je bloquais les chaînes à l'île Seguin, où se trouvent massivement des immigrés... En septembre 1969, quand commencent vraiment les actions dans mon atelier, on en fait de toutes sortes : on sabote des pointeuses, on sabote les chaînes, on débranche, on répand des chansons le long de la chaîne²⁶. »

Pendant cette période, la parole entre nous circule de bas en haut : je raconte à Benny les usines où je suis successivement embauchée. Après la blanchisserie industrielle où l'on a réussi quelques distributions de tracts qui m'ont valu d'être licenciée, vient une longue quête, version prolétarienne de *Moby Dick*, de la « bonne » usine, celle où les conditions de travail sont telles que je pourrai enfin faire un vrai travail de révolution des esprits. Or, ce qui domine dans les discussions, ce sont les échanges sur les aventures sentimentales, les rapports avec le mari ou le petit ami, l'éducation des enfants, les vacances ; à défaut de joie, la recherche du plaisir, des occasions de « s'éclater ». Justement, on a fêté un anniversaire. Un peu étourdies par le vin, on se promène d'atelier en atelier pour saluer, plaisanter, bref, interrompre le travail. Je plane, je me sens enfin une ouvrière comme les autres. Sentiment qui s'éteint vite. Quand, le lendemain, on nous annonce la sanction – une mise à pied de vingt-quatre heures –, cela ne me révolte pas. Il ne me semble pas exorbitant d'être sanctionnée pour une faute commise. Les autres, par contre, se rebiffent et protestent violemment : une sanction, quelle qu'elle soit, du simple fait d'être une sanction, doit être contestée.

Rythme régulier des jours. Très tôt, je file à mobylette à l'usine, située à Colombes. C'est Fleur qui emmène René chez la nourrice, plus tard à l'école maternelle. Le soir, je vais le chercher. Puis ce sont les tâches domestiques,

même si le plus souvent c'est Sophie qui cuisine. René ne s'endort pas sans une histoire ou une chanson. Quand il n'y a pas de réunion, l'enfant et moi explorons les jardins et les coins de verdure du quartier ; il nous arrive de pousser jusqu'au parc de Saint-Cloud. Son père nous rejoint parfois. Il s'assoit sur le banc près de moi. Ses épaules se relâchent mais le regard, lui, reste concentré, aveugle au décor. Il s'arrête sur l'enfant, redevient présent et s'inquiète : « Quand est-ce qu'il va parler ? » Quand il y a réunion, René m'accompagne. Si c'est une manif, il reste auprès de la grand-mère et de ses sœurs. Premier né de sa génération, avec ses boucles dorées et ses grands yeux clairs, plutôt grave mais le rire prompt, il est le bien-aimé. Avec le retour en région parisienne de Tony et sa petite famille, René reçoit en cadeau une compagne de jeux, Sarah la princesse, un petit bout de pain d'épice au brillant œil noir et au sourire malicieux.

Benny raconte peu de choses. Rien sur ses visites régulières au commissariat pour prolonger – de quinze jours en quinze jours – son permis de séjour. Il évoque une fois l'avocate qui l'accompagne à chaque convocation. Malgré sa présence, il n'est jamais sûr de pouvoir ressortir libre. Un motocycliste attend à la porte du commissariat, au cas où Benny devrait prendre la fuite.

Quand un événement se prépare, je le devine à sa manière absente d'être là, à sa nervosité accrue, aux migraines plus fréquentes. Rarement, quelques paroles laconiques : « On prépare une grève » ou « Il va y avoir un coup fumasse ». La figure ouvrière qui compte le plus est celle de José, un Portugais de Renault. C'est lui qui a convaincu Benny d'arrêter la cigarette ; il a calculé qu'il en avait assez fumé pour couvrir la distance Paris-Lisbonne. Désormais, Benny garde la cigarette à la bouche, mais sans l'allumer.

Pour plus de détails, comme tout le monde, je suis informée par les réunions, les textes, la presse.

Une exception, cependant ; au retour d'une réunion, il m'annonce : « On a décidé de demander à Sartre de diriger *La Cause du peuple*. »

Sartre, déjà

C'est Alain Geismar qui a organisé le rendez-vous. Sartre et Benny se rencontrent dans un café de Montparnasse, *La Coupole*. Pour Sartre, Pierre Victor n'était qu'un personnage, un mythique chef de bande, « une sorte de Milord l'Arsouille, c'est-à-dire un chef révolutionnaire qui tantôt était lié aux Chinois, tantôt était un bourgeois riche mais d'opinion valable, tantôt un politique profond suivi par une masse. J'étais assez curieux de te voir ce matin-là [...]. Et toujours le secret. Quand on parlait de toi, c'était "on ne sait pas s'il viendra". Bref, un personnage mystérieux²⁷. »

Il voit arriver ce jour-là un tout jeune homme plutôt maigrichon, au regard ardent, et qui n'a certes rien d'un dandy. Benny connaît Sartre depuis l'adolescence ; il avait dévoré *L'Être et le Néant* (il ne le savait pas tout à fait par cœur, à la différence de Pierre Goldman qui se promenait toujours avec un exemplaire du livre sous le bras). Il avait médité la *Critique de la raison dialectique*. Dès ce moment-là, en 70, quelques années donc avant l'accident de santé de Sartre, s'établit une vraie relation entre Sartre et Benny, Sartre et les maos.

« Ce qui m'a plu immédiatement, c'est que tu m'as paru plus intelligent que la plupart des politiques que j'avais vus jusque-là, en fait les communistes. Et beaucoup plus libre. Tu ne refusais pas de traiter les sujets moins politiques, le genre de conversation que j'aimais avoir avec les femmes [...]. Tu étais quand même un mec, avec des qualités féminines²⁸. »

Sartre avait connu le sort peu glorieux et décevant des compagnons de route du PCF : utilisation maximum, respect epsilon, réciprocité nulle. Il avait avalé la pilule par désir de rencontrer « le prolétariat », puisque le PCF était censé le représenter. Au début des années soixante, à la fin de la guerre d'Algérie, pour des étudiants de lettres, être publié dans *Les Temps modernes*, la revue que Sartre avait créée à la Libération, était un titre de gloire ; mais en 68, Sartre n'est plus en phase avec le mouvement, même s'il le soutient.

Avec les maos, l'entente est immédiate sur des principes fondamentaux de l'action politique :

- l'exigence morale, la révolte contre l'injustice considérée comme le principal déclencheur d'action : « Les maos me rajeunissent par leurs exigences. » « Ce [...] qui est une forte relation entre vous et moi, c'est l'idée que vous avez de la morale, l'idée que l'amour de la Justice et la haine de l'Injustice sont des forces réelles qui poussent le peuple à agir. Donc vous ne faites jamais de machiavélisme²⁹ » ;

- l'exercice de la souveraineté populaire même sur des secteurs limités – adaptation libre de la tactique maoïste de la zone libérée : « Je suis pour vous parce que, au moins apparemment, vous voulez préparer une société qui ne sera pas fondée sur l'autodomestication de l'homme, mais sur sa souveraineté³⁰ » ;

- enfin, tout est politique : « Tout est politique, c'est-à-dire tout met en cause la société dans son ensemble et débouche sur sa contestation³¹. »

À *La Cause du peuple*, Sartre n'est pas un directeur potiche. Les discussions n'aboutissent pas toujours à une position commune. Le discord s'inscrit dans les colonnes du journal.

Ce qui le rendait heureux : enfin des actes ! Diffuser *La Cause du peuple* interdite, ériger un tribunal pour juger la direction des Houillères. Enfin la possibilité d'un rapport direct avec des ouvriers ! Les railleurs ont eu la partie facile : le petit Sartre avec sa grosse canadienne, perché sur un tonneau pour haranguer les ouvriers à la sortie de Renault-Billancourt. On peut toujours sourire, mais chapeau bas devant l'intégrité de l'acte, l'insouciance de briser l'image du penseur pure conscience de survol que sa notoriété rend intouchable. Les temps étaient définitivement derrière lui où, simple spectateur, il regardait défiler les foules du Front populaire.

La GP dissoute par Marcellin, vive l'ex-GP ! C'est la grande métamorphose. Les « organisations de masse » fleurissent : Secours rouge, comités Vérité et

Justice, associations de mal-logés. Michel Foucault au fin sourire met sur pied le GIP (Groupe d'information sur les prisons). Intellectuels et artistes de cinéma, peintres, chanteurs apportent leur soutien. Avec Maurice Clavel, un organe d'information indépendant est créé, l'APL, Agence de presse Libération, dont la cheville ouvrière est Jean-Claude Vernier, surnommé Tataouin, allez savoir pourquoi. Un nouveau journal paraît : *J'accuse*, qui fusionne bientôt avec une *Cause du peuple* renouvelée d'où l'icône Mao a été supprimée pour plus de conformité à cette nouvelle période qui s'ouvre : élargissement du front démocratique. Tout cela financé par des dons, en particulier quelques héritages que les bénéficiaires abandonnent à *La Cause*.

Pendant ce temps, dans l'ombre, opère la NRP (Nouvelle Résistance populaire). Enlèvement de de Grailly, techniquement imparfait mais qui est une réussite médiatique : le gouvernement est obligé de lever le secret du scandale des abattoirs de la Villette ; saccage des locaux de *Minute* ; razzia chez Fauchon pour distribuer ensuite le butin dans les bidonvilles.

C'est au début de cette époque, en 71, que Benny se voit doté d'un supplément de pseudo dans un petit livre écrit par une journaliste « qui me détestait déjà³² ». Il était « Pierre », il devient Pierre Victor. Victor, le vainqueur. À moins qu'elle n'ait été frappée par une ressemblance avec le Victor de *Rabbi Jacob*, interprété par Louis de Funès, ou par l'association jeunesse-pouvoir dans *Victor, ou les Enfants au pouvoir*.

L'ampleur des manifs, des protestations, la qualité de ceux qui se ralliaient – intellectuels, artistes, comédiens, exclus du PC fidèles à l'esprit de la Résistance (celle qui travaillait à l'anéantissement des nazis, pas celle des manœuvres politiciennes d'après la Libération) – entretiennent l'illusion de bouleversements imminents. Nous n'avons pas à nous soucier de l'après. Nous vivions, intensément, une succession de présents.

Jusqu'au premier choc : la mort de Pierrot³³.

Dissolution

Nous avons prôné la nécessité pour « les masses » de la violence révolutionnaire : « Le pouvoir est au bout du fusil. » Nous avons martelé des slogans, nous avons couvert des murs de bombages de peinture. Nous n'avions pas posé de bombes. Pierrot s'est trouvé au bout d'une arme, du mauvais côté, il a rencontré la mort. Brutal rappel à l'ordre du réel. On n'est plus dans le symbolique, dans la représentation. Benny, Alain Geismar et tous ceux du petit groupe dirigeant décident qu'il n'y aura pas d'escalade de la violence, que le cortège des obsèques sera pacifique. Ordre est donné de remiser les boulons et les bâtons. C'est la fracture avec une frange de militants qui souhaitent en découdre. L'enlèvement de Nogrette, par représailles, obéit aux mêmes critères que les autres actions de la NRP : pas d'armes, interdit de tuer. Il s'agit de satisfaire à la morale en sanctionnant le responsable des vigiles, donc le patron de Tramoni, celui qui a tué Pierrot. Le sanctionner, mais sans attenter à sa personne ; ses geôliers vont courir les pharmacies pour lui procurer les médicaments dont il avait impérativement besoin pour suivre son traitement.

Deuxième choc, septembre 1972 : l'attentat, aux Jeux olympiques de Munich, contre des athlètes israéliens. Il signifie que tout Israélien, quel qu'il soit et où qu'il soit, est un homme à abattre. Il ne s'agit plus de structure étatique. Olivier Rolin, le patron de la NRP, et Benny se rencontrent et tombent immédiatement d'accord pour le condamner. « Si lui, qui n'était pas juif, avait considéré que Munich était l'expression de la juste lutte du peuple palestinien, je n'aurais pas donné cher de la suite... Nous n'avons même pas eu à discuter. On a pris la plume et on a dénoncé l'attentat³⁴. » Ils publient un communiqué dans *La Cause du peuple*. Sartre est contre cette condamnation ; pour lui, le terrorisme est justifié quand il n'y a pas d'autre moyen de lutter. Nouvelle fracture, avec le gros de la base ouvrière, les ouvriers immigrés des comités Palestine et du MTA (Mouvement des travailleurs arabes).

Troisième ébranlement : Lip, « peuple debout, sans les piques ».

« Un rêve qui est un éveil » (Maurice Clavel).

L'usine des montres Lip, à Besançon, doit être mise en liquidation. Les ouvriers occupent l'usine, confisquent le stock de montres et continuent la fabrication. À leur tête, un père tranquille, Charles Piaget, délégué CFDT, qui veille à la cohésion de la communauté des Lip, des balayeurs aux ingénieurs. La force utopique de cette lutte émane du Comité d'action inspiré par Jean Raguenès, « le prophète fou modéré par le chef de paroisse³⁵ ». Raguenès, un moine dominicain, aumônier à la Sorbonne en 68, travaillait à Lip depuis 71. C'est avec lui surtout que Benny noue le dialogue.

Nous partons à Besançon en famille. Une foule de deux cent mille personnes venues d'un peu partout parcourt les rues de la ville. Sur les épaules de son père, René domine. Le soir, les Lip et leurs « invités » discutent autour de brasiers.

Toutes les décisions sont prises par l'assemblée souveraine, lieu d'une parole libérée. Tout se passe démocratiquement, dans l'illégalité, sans violence revendiquée. C'est une remise en cause des idées de la GP. On avait voulu se mettre au service du peuple ; ici, le peuple se passait de nos services. Il n'y avait plus qu'à disparaître.

« On a trouvé dans l'événement social qu'était Lip la preuve que ça pouvait se révolutionner en dehors de nos schémas. On a quand même eu la lucidité d'en prendre acte. On disait très clairement à l'époque : avec Lip, on a fini notre boulot. Ça nous permettait de sortir en beauté. Et c'est important parce que la sortie contraire, la sortie en laideur, c'est la sortie terroriste³⁶. »

Fin 73, Benny décide de dissoudre³⁷. Commence le difficile travail d'explication auprès des militants ; certains pleurent. Ce travail dure jusqu'au début de 74. Au cours d'une réunion, un de ceux qui voulaient passer à la lutte armée, fils de la grande bourgeoisie bordelaise, balance un pot de purin sur la table.

Le gouffre.

On s'était soumis à la nécessité révolutionnaire, forme la plus haute du politique ; on avait mis entre parenthèses son soi. On se retrouve affreusement disponible – mais pour quoi ?

Période glauque de tâtonnements. La parole, après l'échec militant, est frappée d'indignité. Place au corps donc et à ses possibilités d'expression : yoga, chant. Adrienne se révèle un bon professeur de mime. Avec Dan, ils rattrapent leur passé de comédiens. Forts de leur expérience dans les usines et les banlieues, ils inventent un cirque expérimental – dans leurs tout premiers numéros coule beaucoup de peinture.

C'est le temps de la campagne pour l'avortement libre et gratuit. Beaucoup de filles et de femmes étaient abîmées par les pratiques clandestines, elles en mouraient parfois. La femme doit avoir la maîtrise de son corps. L'embryon fait partie de son corps, il est considéré comme une excroissance qu'elle peut ou non supprimer à son gré.

Encouragées par Benny, avec deux « copines », nous décidons d'organiser un stage de réflexion, pendant qu'il part à Venise avec René rejoindre Jean-Claude et sa femme Cléo. Deux jours de camping pendant lesquels nous devisons gentiment. Nous produisons quand même un sketch – dont le sommet comique est la répétition de « Mes chaussettes, où sont mes chaussettes ? » sur le mode de l'irritation – censé exprimer la grandeur et la servitude de la femme.

Habiter ensemble ?

Début 74, j'avais lancé auprès de Benny l'idée d'une expérience communautaire : pourquoi attendre une lointaine prise de pouvoir ? On pouvait dès maintenant mettre en pratique une partie du programme qu'il avait élaboré pour l'après-prise du pouvoir. Et puis j'oublie. Quelques mois

plus tard, l'idée est reprise par Benny et Denis C., un établi du comité de lutte Renault, venu d'un autre horizon que la GP.

J'étais déjà prise par un autre projet : réapprendre le yiddish. Mais me sentant responsable de cette initiative communautaire, je m'y engage. Après tout, pourquoi pas ? Herta, pressentie, refuse. Elle part à la recherche du soi, en Espagne. Fille d'un anarchiste espagnol, elle était pour moi la figure positive du soixante-huitard, avec son dédain de la politique politicienne, son mépris de la gloriole, y compris la gloriole gauchiste-militante. Nous nous retrouvons donc à trois couples plus une mère célibataire, Françoise, venue de ce courant féministe qui estimait que peu importait le père, les enfants appartenaient à la mère. Elle « possédait » donc un garçon et une fille. Bernard et Éveline, anciens militants GP, venus d'une autre communauté ; Denis et Anne sa compagne. Tout de suite, un petit fait nous arrête, Benny et moi : Françoise est la fille de l'éminence grise de Darquier de Pellepoix³⁸. Mais peut-on rendre une fille responsable de l'ignominie de son père ? Surtout qu'on nous assurait qu'elle avait brisé tout lien avec sa famille. Elle nous fit le récit, un soir, des corrections que lui infligeait son père en la traitant de « sale Juive » ; il ne supportait pas une malformation à peine visible qu'elle avait à l'oreille. Elle disait de manière émouvante que cette oreille défaillante lui avait permis de mieux entendre la parole – depuis, elle a recouvré une ouïe normale : la parole et la voix se sont effacées.

Après quelques mois de recherche, Benny et Denis louent à Eaubonne un ancien relais de chasse, une maison tout en longueur à un étage, des pièces en enfilade. Un grand jardin sauvage aux bosquets mystérieux, des pommiers : le paradis pour les enfants. Benny a exigé d'avoir un endroit tranquille pour travailler. Le garage est aménagé, qui sera à la fois notre chambre, notre bibliothèque et notre bureau. Benny participe selon ses moyens aux travaux d'aménagement – « du moment qu'on me dit exactement où planter le clou, je

saurai le faire ». C'est dans cette pièce que l'année suivante se tiendront les premières séances d'études juives avec Jean Zacklad.

Il y eut des réunions et des discussions quelquefois vives pour établir les règles de la vie commune. Nous ne voulions pas d'une communauté « baba cool », c'est-à-dire pas de drogue, maintien du lien parental, tours de rôle pour les différentes tâches : vaisselle, repas, ménage. Notre livre favori : *Les Recettes de Marie-Louise Cordillot*, pour une pratique de la gastrosophie. J'étais responsable du jardin, Benny s'est essayé à la culture des poireaux. On a très vite abandonné l'élevage d'animaux : la chèvre essayait d'encorner les enfants – vendue ; sur la couvée de poussins achetés par Bernard, il n'y avait que des coqs. Décapités à la hache, ils ne furent jamais remplacés.

Toute une nébuleuse d'amis, d'« anciens copains », viennent là pour un repas, une journée, un week-end.

Serge July, nouveau directeur d'un *Libération* transformé, à qui Benny, sans l'ombre d'une hésitation, conseille l'arrêt du journal parce qu'il n'est pas conforme au projet initial. Évidemment, Serge, déjà mordu de l'actualité journalistique, refuse. D'ailleurs Benny n'a plus autorité pour dissoudre quoi que ce soit.

Olivier Rolin eut droit au plus beau dessert raté : un magma informe de chocolat et d'amandes légèrement brûlé. En quelques phrases, Olivier le transfigure ; l'infâme boursouflure devient, par la magie des mots, une somptueuse vague de lave volcanique surgie d'un profond mouvement tellurique.

L'événement fut la visite de Sartre, accompagné d'Arlette Elkaïm. Il supporta avec bonhomie le gigot trop cuit et les haricots pas assez. Il s'intéressait à tous les aspects de cette vie en commun, posait des questions sur le détail des conflits, des discussions et de la manière de fonctionner au quotidien.

Les affrontements pouvaient être sévères : Françoise nous annonce la visite de sa mère. Stupéfaction générale – n'avait-elle pas rompu tout lien avec ses

parents ? Une vive discussion s'ensuit sur le degré de responsabilité de la mère en question ; c'est son mari qui a été l'initiateur de certains décrets antijuifs pendant l'Occupation, pas elle. Mais s'était-elle désolidarisée à un moment quelconque, avait-elle une seule fois émis une protestation ? Françoise persiste. Finalement, il est décidé que sa mère n'entrera pas dans la maison, qu'elle la recevra, seule, dans la cour ou le jardin.

Les réflexions portaient aussi sur un métier qui gardât la trace de la connaissance acquise en usine. Denis retourne en usine, devient ouvrier qualifié, suit en même temps des cours du soir puis devient ingénieur et directeur d'un laboratoire de recherches sur les énergies nouvelles (en 68, il voulait faire des études d'anthropologie). Anne, après les campagnes pour l'avortement libre, entreprend un cursus de sage-femme. La conversion la plus radicale fut celle de Françoise qui, de marchande ambulante de chaussettes, devient infirmière en psychiatrie.

Benny obéit à sa vocation d'enseignant, « le plus beau métier du monde », en même temps qu'il poursuit son travail avec Sartre.

Enseigner la philo sans être un professeur de philosophie

Benny enseigne à Paris-VII, d'abord en formation permanente pour adultes, puis en « sciences des textes et documents », un département où le texte littéraire est abordé de manière non classique et qui s'est donc voulu pluridisciplinaire. Outre la littérature on enseigne la linguistique, la psychanalyse et, en option, la philosophie.

En formation permanente, les cours s'adressent à des personnes venues du monde du travail, qui n'ont pas passé le bac et souhaitent cependant intégrer un cursus universitaire. Le cours est conçu comme une initiation à la philosophie, que Benny présente ainsi :

« Je ne vous communiquerai pas une somme de connaissances ; et je ne serai pas prêtre d'un culte : vous ne saurez rien – la philo = non-savoir. Un philosophe ne sait pas et se trouve en l'excellente compagnie de l'IDIOT. Idiot veut d'abord dire (en grec et en latin) simple particulier. Le philosophe se veut égal à n'importe qui – nous sommes tous des idiots. Avec quelle science le dit-il ? Des philosophes ont tenté des philosophies qui se voulaient sciences, la science par excellence, la science souveraine. Le philosophe se retrouvait au voisinage du prince qu'il conseillait – roi-philosophe, disait Platon ; il se voulait disciple de Socrate qui, lui, disait : “Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.” [...] Je me présente : je chercherai devant vous, avec vous si vous voulez, à philosopher dans cette direction : le philosophe avec les idiots, idiot parmi les idiots, méfiant à l'égard du roi³⁹. »

C'est Alain Geismar qui lui a proposé ce lieu d'enseignement. Alain Geismar qui, après ses années de militantisme et de prison, a estimé qu'il ne pouvait plus se livrer à un travail de recherche fondamentale et n'a donc pas réintégré son labo de physique, mais un bureau de vice-président d'université.

Pour régler la question du statut d'enseignant de Benny, il « a fallu déployer plus de science et de calculs qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagne⁴⁰ ». Les réformes de l'université qui se succèdent à une cadence accélérée remettent en cause le poste de Benny. Il est d'abord chargé de cours, puis assistant associé. Quand ce statut est devenu caduc, il ne reste qu'une issue : devenir maître de conférences. Condition incontournable : rédiger une thèse et la soutenir. On est fin juin, il faut absolument qu'il soit docteur à la rentrée universitaire suivante, sous peine de se retrouver au chômage. En trois mois, il rédige sa thèse – sur Philon d'Alexandrie –, compose le jury, présidé par Pierre Thillet, spécialiste de philosophies grecque et arabe, et passe la soutenance. Reste à obtenir le titre qui, depuis la dernière réforme, est octroyé par une commission de spécialistes du Conseil national des universités. À la commission des professeurs de philosophie, l'hallali est

sonné par quelque Juif honteux. La titularisation est refusée, sous prétexte que cette thèse n'est pas de la philosophie mais de l'hébreu. Eh bien, puisque c'est de l'hébreu, allons devant la commission des professeurs de langues orientales, décide Alain Geismar ! Ce qui fut fait et bien fait : grâce à la décision de professeurs de chinois, de japonais et autres langues extrême-orientales, Benny peut enseigner la philosophie.

Deux sortes d'étudiants assistent au cours. Il y a ceux qui viennent avec pour seul souci d'obtenir leur UV. Benny ne fait passer d'examen que par exception. Il préfère qu'on lui remette un travail de recherche sur un point du cours et, après un entretien, l'étudiant obtient – ou n'obtient pas, mais c'est plutôt rare – son UV. Et il y a ceux qui sont venus, curieux d'entendre ce professeur pas comme les autres. Car il n'enseigne pas de manière tout à fait académique. La gestuelle, d'abord. Tout le corps est mobilisé par le mouvement de pensée. Scansion des pas réguliers comme un métronome dans l'espace étroit entre mur et rangées de tables, envol des mains, mobilité des noirs sourcils. Il s'assoit quelquefois, mais sur le dossier de la chaise. Le regard aigu, soit concentré et laissant deviner le travail intense avant le prochain bond de la pensée, soit attentif aux signes d'écoute, de perplexité, de décrochage qui peuvent apparaître sur les visages.

Le philosophe étudié le plus souvent, c'est le père de la philosophie, Platon. Pour Benny, quand on étudie un texte, il s'agit d'établir un « pacte de générosité » avec l'auteur⁴¹. L'aspect histoire des idées, possibles influences, etc., est explicitement méprisé. On étudie le texte de l'intérieur, seule compte la recherche et la découverte du sens, et en quoi ce sens nous importe aujourd'hui, comme si on lisait le texte par-dessus l'épaule de l'auteur et qu'on pouvait ensuite le questionner.

L'enseignement se prolonge, sous une autre forme, au *Relais Jussieu*, devant un bock ou un café.

Avant notre départ pour Strasbourg, un couscous géant réunira une vingtaine d'étudiants sous le cerisier de Groslay.

Cet enseignement provoquait des effets très divers. Benny se méfiait comme de la peste des phénomènes de fascination. Pour s'attaquer aux idées toutes faites, aux idées « petits cailloux⁴² » de la *doxa*, il s'adressait toujours à la raison. Certains étudiants, à peine sortis du cours et la porte refermée derrière eux, n'y pensaient plus – ce dont Benny plaisantait pendant les séances. Il y en eut qui, d'abord touchés, eurent vite fait de fabriquer des anticorps, selon la loi de l'*effet rétro* au billard, évoquée par Jean-Claude Milner précisément à propos des contrecoups produits par la pensée de Benny. Parfois, les changements ont été plus durables : une des étudiantes a effectué un séjour dans un couvent des sœurs de Notre-Dame de Sion pour retrouver ses sources chrétiennes. Une ancienne élève, partie vivre à Strasbourg, continue, en rêve, de « se faire engueuler » par Benny. Il y eut ensuite ceux que notre montée à Jérusalem n'a pas éloignés.

Verdier

1974. Où passer l'été ? « Il fallait un lieu de repos à la fois tranquille et un peu sécurisé⁴³. » Bien qu'il y ait eu dissolution, la machine militante s'attarde : quand quelqu'un avait besoin de se mettre au vert, s'ouvraient les maisons d'amis ou de parents d'amis. Quelques dysfonctionnements parfois. Un prêtreur n'a pas apprécié que son hôte prolétaire lui vide sa cave à vin.

Alain Raybaud nous a trouvé dans les Corbières une maison au confort rustique, allongée au milieu des vignes, au pied d'un escarpement : Verdier. Les hôtes, Colette et Bob le Bisontin, nous accueillent avec gentillesse et simplicité. D'emblée, Bob manifeste son côté facétieux et décoche des flèches ; tout y passe : l'établissement, le rigorisme, la chefferie. Benny se prête volontiers au jeu de massacre quand est visé le chef, mais résiste quand à travers la *persona*

c'est la personne qui est visée. Son rire éclate et monte ; celui de Bob ressemble plus à un petit séisme intérieur qui relève les coins de la bouche, illumine le regard, mais ne franchit pas la barrière des dents. Cet été-là, trois des Geismar, Redith, Alain et petit Pierre, nous rejoignent pour quelques jours. On fête l'anniversaire de Redith sous les tilleuls. Les Le Bris, qui habitent un petit village proche, viennent en voisins. C'est un passage incessant de jeunes, ex-militants ou non, qui viennent partager repas, discussions, baignades dans la rivière paresseuse et ombragée ou la cascade glacée. Mais les promenades dans les collines, nous les faisons seuls ou avec René. Redith s'est risquée à nous accompagner une seule fois : nous empruntons des chemins trop épineux.

Un peu plus tard, Bob nous présente Michèle.

La descente de l'Aude jusqu'à la mer a été projetée et préparée par Bébert. Benny fait partie de l'expédition mais, terrassé par une forte migraine, il ne touche pas à sa rame. Il est moqué pendant tout le séjour, et au-delà. La haute silhouette d'Aimé, le père de Colette, à la voix profonde et l'accent rocailleux, apparaît de temps à autre. Il apporte des légumes du jardin, des fruits du verger ; le soir, entre deux parties de belote, il nous explique la vigne et les viticulteurs. Si bien qu'on décide, puisqu'on est libres, de revenir à l'automne aider aux vendanges, avec l'équipe de saisonniers venus d'Espagne.

À l'automne, il y a là une jeune de Lip et quelques compagnons de l'été. Folles vendanges, investies des restes de notre folie militante (« Je ne suis pas plus fou à cette époque que je ne l'étais quand je voulais faire la révolution en pleine société de consommation », dira Benny à Jérusalem). Un jour de violent orage, on décide qu'on ne se laissera pas vaincre par les éléments. Donc, dans la gadoue jusqu'aux chevilles, encapuchonnés, le nez sur les ceps, on coupe les grappes ruisselantes, les doigts gelés, pendant que l'équipe des sages saisonniers patiente auprès du feu. Mais la pièce est vendangée en son entier. Un jour de belle chaleur, temps idéal pour vendanger mais encore plus pour se baigner, on file à la mer. Notre style, aussi, déconcerte. Personne ne reste longtemps courbé

sur les grappes. Alain Raybaud se dresse et, sécateur brandi, braille la suite d'une discussion commencée au repas ou sur la route. Un autre aussitôt surgit et répond. Le papé veille au bord de la vigne. Aimé arrive avec le tracteur, René juché à ses côtés. Merveilleuse rondeur des grappes sous la feuille avant la chute dans la corbeille. L'humeur dionysiaque se manifeste plutôt le soir, quand les Lévy sont couchés. De la salle commune montent des rires sonores, des bruits de discussion, des éclats de protestation. Colette gronde. On nous raconte le lendemain les facéties de Bob.

« Dans la journée, on était sur le schéma Mao Tsé-toung, et le soir, nous tous sauf lui, nous ripaillions ensemble au mess des soudards, en bas... C'était une leçon de courage : ce n'est pas simple de s'arracher à un groupe en fusion qui festoie après une journée de travail⁴⁴. »

La relation entre Bob et Benny évolue de manière contrastée. D'abord, c'est Bob qui attaque le rigorisme mao et, ce qui à ses yeux est anachronique et bizarre : l'unité double que nous formons Benny et moi. Benny se contente de parer les estocades. Le donjuanisme de Bob lui est étranger. À partir des rares bribes que Bob, très discret, lui livre, il essaie de comprendre son histoire selon la méthode qu'il a apprise de Sartre : « la psychanalyse existentielle⁴⁵ ».

Quand, après le marasme de la dissolution, Benny fait émerger quelques idées-forces, Bob accompagne le mouvement.

« Ce que je peux dire sur l'hébreu, c'est que je crois que ça m'a sauvé la vie. L'épsilon que m'a donné l'hébreu m'a sauvé la vie. Pas n'importe quel hébreu, l'hébreu qu'incarnait Benny⁴⁶. »

La découverte des textes juifs réactive un désir ancien : se faire circoncire, « pour être avec eux dans les trains ». Il vitupère « les fils à papa » qui ont entre les mains un tel héritage et n'en font rien.

Jean Zacklad a été le pionnier de l'espace domestique halakhique à Verdier. Quand viendra notre tour, nous apporterons notre vaisselle, soigneusement emballée et gardée jusqu'au prochain séjour. Une fois apprises, nous enseignons

à Bob et Colette les règles de *casherout* concernant les feux et le vin ; il arrivera même que Bob les rappelle à un Juif oublieux.

Des conversations sous les tilleuls naît l'idée des Cercles socratiques et de la collection « Les Dix Paroles⁴⁷ ».

Les Cercles socratiques

En 77, dans les Corbières, Alain Raybaud, Bob et Benny discutent de l'idée d'un cercle – ou d'une communauté – socratique, lieu de parole pour anciens de la GP et les amis : « L'histoire de cette tentative témoigne de l'extrême fragilité de l'idée de se retrouver... de parier que l'on peut encore parler ensemble⁴⁸. »

Pour pallier la difficulté, on avait eu recours à la science : l'accord le plus évident ne se fait-il pas sur $2 + 2 = 4$? Il fallait prendre de la distance « pour éviter la trop grande place donnée aux tensions, aux incompatibilités⁴⁹ ». Une première réunion est prévue à Eaubonne, où Tony, qui a entamé une recherche sur les mathématiques au Moyen Âge, présente un texte sur « la circulation entre les savoirs d'origine scientifique et les questionnements philosophiques ». Mais le public n'est pas au rendez-vous : Benny est son seul auditeur.

Échec. Rectification.

« Je me suis aperçu que chaque fois qu'on se voyait à plus de deux ou trois, anciens de la GP évidemment, le poids de l'expérience ensemble était tel que c'était illusoire de penser qu'on pouvait ne pas le mettre tout de suite au premier plan⁵⁰. »

Il y eut donc d'abord les séances-itinéraires.

L'itinéraire de Benny Lévy : « l'énigme de la fidélité », fidélité à la « torsion éthique » de l'expérience militante et à son « amour de la connaissance, car, reconnaît-il, malgré toutes les critiques du savoir, ma seule joie véritable a toujours été de connaître et d'apprendre [...]. J'y soupçonne l'empreinte d'une

alliance bien plus ancienne que mon appartenance au gauchisme, que mon appartenance toute récente à la francité [...] et plus profonde que mon hellénité⁵¹. »

Celui de Jean Raguenès à Oiselay, chez son ami Roger Gauthier : « Du Carmel à Lip... Du désengagement angélique à l'incarnation dans une communauté. De l'histoire individuelle à l'histoire dans le peuple (pas au sens mao mais au sens biblique). De Platon à la délinquance puis à Lip en passant par les aberrations du Bien, du Beau, de l'Un, du Pouvoir, du Savoir ; des structures et des pensées rigidifiantes, des couvents et des églises (religieuses et autres), à la terre des hommes⁵². »

Celui de Michel Grandjean, à Savas, dans sa ferme près de Lyon : « Il est des amis à qui je ne demande pas si “ça va” mais “où ils vont”. Il est des amis qui ne me demandent pas si je vais mais “où je vais”. Où ? Je ne sais pas encore très bien, mais je sais que je voudrais savoir où je vais, et peut-être aussi avec qui. J'ai donc commencé en ce qui me concerne à comprendre d'où je venais, parce qu'il faut bien commencer par un bout. Un peu comme on fait les comptes⁵³. » Son questionnement l'a mené jusqu'à la yeshiva des étudiants de Strasbourg.

De cet examen critique surgit naturellement la question du sens et du faire à venir. La vision chrétienne – la communion des hommes plutôt que l'organisation en un parti – était présente dans la personne et les propos de Jean Raguenès. Elle ressurgit au moment de la grève sur les chantiers navals en Pologne quand, à Groslay, le cercle se réunit pour réfléchir à l'événement – une messe avait été célébrée sur les lieux mêmes de la grève – et au type de soutien à apporter aux grévistes. Bien que ce cercle se tînt à Groslay, j'avais refusé d'y participer. Délestée du joug du tout-politique, je ne pouvais oublier que la Pologne était le pays où il y eut des pogroms immédiatement après la libération des camps.

La sagesse juive, présente de manière allusive dans les interventions de Benny, se confronte explicitement à l'idéal politique dans le séminaire

« Messianisme et révolution », où se retrouvent certains des participants des Cercles socratiques et ceux du séminaire de Jean Zacklad. C'est Jean Zacklad qui conduit l'étude des textes juifs, après une présentation par Benny des enjeux de ce séminaire :

« L'idée naïve, immature, du dix-neuvième siècle que la pensée révolutionnaire c'est le messianisme effectué, a été balayée par l'expérience totalitaire. La fraternité se retourne en terreur, c'est "l'effet cambodgien". La révolution radicale, table rase et construction de l'homme nouveau, donne le meurtre et l'abolition de la parenté⁵⁴. Un nouveau point de départ est nécessaire, un ciel plus originaire que celui de Hegel et sa révolution chrétienne. »

Comme dans le dialogue avec Sartre, le centre de gravité et le but de la réflexion dans les séminaires, c'est toujours de trouver la bonne issue, la sortie morale de la révolution. Le texte juif est étudié à des fins qui lui sont étrangères, pour répondre à des questions venues d'ailleurs. Mais déjà, dans les deux livres restés à l'état de projet, de notes, *Les Égarés de l'Apocalypse* et *Le Traité du passeur*, Benny s'écarte de cet horizon :

« Est-ce que ce que je cherche ce n'est pas : l'expérience de l'éthique ?

Non pas l'expérience intérieure

Non pas expérimentation

Non pas pratique (Marx ou psychanalyse)

Non : l'expérience du Cantique des cantiques⁵⁵. »

1981. L'Union de la gauche avec Mitterrand à sa tête arrive au pouvoir. Nous n'aimons pas l'homme, mais le changement, semble-t-il, ne peut qu'être positif. Benny est tout de même troublé quand il apprend que « des copains » sont allés se mêler à la foule en liesse à la Bastille. Il essaie, au cours d'une séance, d'impulser une réflexion pour changer « la bouffée d'air en souffle prophétique⁵⁶ ». Vaine tentative. Les copains sont fatigués ou satisfaits :

« Sous le règne d'un Prince progressiste, le Marché, l'ignorance, l'opinion, le gadget, la superstition sont la réalisation objective des demandes que jadis on sténographiait du nom de Révolution⁵⁷. »

Les Cercles socratiques sont près de leur fin. De leur sein même naît l'idée du Banquet. Benny, après un long dialogue avec Bataille sur le rapport entre le lien amoureux et le lien au *tous*, suggère : « La pointe du programme serait peut-être d'être en mesure progressivement d'entendre un texte [...] : *Chir ha-chirim*, le Chant des chants. Voici l'horizon de la fin, l'horizon de la joie plénière [...] : “Mon ami est descendu dans son jardin, vers les parterres de parfum, faire paître son troupeau dans les jardins et cueillir les roses”. Ces roses, c'est le nouveau multiple⁵⁸. »

L'idée originelle de banquet est devenue le « Banquet du livre », où Benny intervient à deux reprises, en dialogue avec Jean-Claude Milner. Quand, sur le thème « Dire la vérité », il prononce une conférence intitulée « Vous êtes mes témoins », une explication de ce qui s'est passé au mont Sinaï, il suscite des réactions extrêmement violentes d'anciens copains. Ils avaient certes beaucoup bu. C'est alors que Jean Raguenès lui déclare : « Benny, toi je t'aime, mais je n'aime pas les Juifs. »

Avec Bob, il réfléchit à la pertinence de ses interventions dans ce cadre. Il revient cependant l'année suivante, pour parler de « L'esprit et la lettre ». Ce sera la dernière.

1. Pierre Goldman, né en 1944, fils de résistants communistes d'origine juive polonaise. Étudiant en philosophie, il dirige le service d'ordre de l'UEC. Accusé de meurtre, il écrit en prison *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*. Il meurt assassiné en 1979.

2. Témoignage de François R., ABL.

3. Titre d'un projet de scénario, 2003.

4. Élève d'un cours particulier, dans l'argot de la rue d'Ulm.

5. « Turne » : chambre ; « thala » : étudiant catholique (ceux qui vont-à-la messe) ; « caïman » – argot de la rue d'Ulm.

6. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002 ; le texte en a été publié sous le titre « Itinéraire », *Cahiers d'études lévinassiennes*, hors série « Benny Lévy », 2005, p. 9-23.

7. Notes de B. Lévy, ABL.

8. *Idem.*

9. B. Lévy, *À voix nue*, « Comment es-tu devenu Pierre Victor, Benny Lévy ? », entretien avec Alain Finkielkraut, France Culture, 17 juin 2002. Repris dans A. Finkielkraut, B. Lévy, *Le Livre et les livres. Entretiens sur la laïcité*, Verdier, 2006, p. 113-114.

10. Pierre Victor (B. Lévy), « Page blanche », *Les Temps modernes*, n° 370, mai 1977.

11. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.

12. A. Geismar, S. July et E. Morane, *Vers la guerre civile*, Éditions et Publications Premières, 1969. Cité par B. Lévy, Cercle socratique sur Bataille, 1979.

13. Un des mots d'ordre de Mai 68.

14. B. Lévy, *L'Événement du jeudi*, 6-12 mai 1999, propos recueillis par Benoît Rayski et Valérie Zenatti.

15. Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Seuil, 2002, p. 43.

16. Pierre Victor, « Page blanche », *Les Temps modernes*, n° 370, mai 1977, p. 1931.

17. Témoignage de Jacques Theureau, ABL.

18. Signé Alain Geismar, Serge July et Erlyne Morane.

19. Cette citation ainsi que les deux suivantes proviennent de tracts ou de textes internes de la GP.

20. Massacre des réfugiés dans les camps de Jordanie par l'armée jordanienne.

21. Cf. Alain Geismar, *Mon Mai 1968*, Perrin, 2008.

22. Marcellin était alors ministre de l'Intérieur.

23. Témoignage de Jean d'A., ABL.

24. Université expérimentale créée à l'automne 1968. Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard y enseignaient.

25. Groupes d'ouvriers combattifs d'inspiration maoïste qui menaient des actions en dehors des organisations traditionnelles.

26. Témoignage de Jacques Theureau, ABL.

27. J.-P. Sartre, entretien publié dans *Libération* du 6 janvier 1977.

28. *Idem.*

29. J.-P. Sartre, dans P. Gavi, J.-P. Sartre, P. Victor, *On a raison de se révolter*, op. cit., p. 74-76.

30. *Ibid.*, p. 141.

31. *Ibid.*, p. 27.

32. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.

33. Pierre Overney, jeune ouvrier maoïste tué par un vigile devant les grilles de l'usine Renault.

34. B. Lévy, *L'Événement du jeudi*, 6-12 mai 1999, propos recueillis par Benoît Rayski et Valérie Zenatti.

35. Cercles socratiques, ABL.

36. B. Lévy, *Arguments*, RTBF, 16 mars 1986.

37. Année qui a vu en même temps, dans le compagnonnage de Sartre, la création du journal *Libération*.

38. Directeur du commissariat aux questions juives de Vichy, de 1942 à 1944.

39. B. Lévy, cours d'initiation à la philosophie, formation permanente, université Paris VII-Jussieu, ABL.

40. *Le Mariage de Figaro*.

41. C'est en ces termes que J.-P. Sartre décrit la relation entre l'auteur et le lecteur : « Écrire, c'est donc à la fois dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur » (*Situations, II*, Gallimard, 1948, p. 109).

42. Expression empruntée au *Petit Livre rouge* de Mao Tsé-toung, rapprochée par Benny Lévy des « petites idées étroites et solides » dans *La Nausée* de Sartre, cf. B. Lévy, *Cérémonie de la naissance*, op. cit., p. 71-72 et Cercles socratiques, Lagrasse, septembre 1978, ABL.

43. Témoignage de Gérard Bobillier, ABL.

44. Témoignage de Gérard Bobillier, ABL.

45. Méthode exposée dans *L'Être et le Néant*.

46. Témoignage de Gérard Bobillier, ABL.

47. Cette collection, qui propose la traduction de textes fondamentaux du judaïsme verra le jour en 1979, en même temps que les éditions Verdier.

48. Cercles socratiques, ABL.

49. *Idem*.

50. B. Lévy, Cercles socratiques, 1978, ABL.

51. *Idem*.

52. *Idem*.

53. *Idem*.

54. Dans *La Jeune Garde*, le chant des Jeunesses communistes, on trouve cette proclamation : « Nous sommes les enfants de Lénine, par la faucille et le marteau. »

55. B. Lévy, brouillon des *Égarés de l'Apocalypse*, 1980, ABL.

56. B. Lévy, Cercles socratiques, 1981, ABL.

57. Jean-Claude Milner, *L'Archéologie d'un échec, 1950-1993*, Seuil, 1993, p. 112.

58. B. Lévy, Cercles socratiques, 1983, ABL.

LES VOYAGES

Peut-être tout voyage, pendant longtemps, commencera pour moi par répéter un voyage premier, fait à l'âge de dix ans¹.

Il disait : « Je n'aime pas voyager sans toi. »

Ensemble, nous n'avons fait que trois voyages : Bruxelles, Rome, New York.

Avec Sartre, Benny est allé au Portugal, à Stuttgart, à Athènes... et à Jérusalem.

Avec Alain Finkielkraut, en Israël et en Égypte (en 1980).

Seul, en Espagne et à Chicago, pour des conférences sur Sartre.

Avec une équipe des Verdier et son fils René, bien plus tard, au début des années quatre-vingt-dix (nous habitions déjà Strasbourg), Israël à nouveau.

En Grèce, Sartre allait rejoindre une belle Hellène. Benny ne comprenait pas trop le fonctionnement de Sartre avec les femmes. Une relation principale avec laquelle tout était partagé – sauf la chambre – et une constellation de relations secondaires s'ignorant en principe les unes les autres, secret et séparation gouvernant ces relations. Sartre et Simone de Beauvoir partageaient l'orgueilleuse position de surplomb. Tout cela laissait Benny perplexe ; il respectait par contre le souci de Sartre de ne pas abandonner les femmes qu'à un moment ou un autre il avait aimées, quoique cette générosité augmentât parfois leur dépendance.

À Athènes, Sartre fait une apparition publique. Benny en rapporte le souvenir ému d'une salle enthousiaste, debout pour accueillir le philosophe, sa marche lente accompagnée par les applaudissements cadencés.

Excepté celui d'Athènes, ces voyages inscrivent dans l'espace le cheminement de la pensée : du premier au Portugal, pour comprendre la révolution des Céillets, au dernier voyage en Israël, avant la montée à Jérusalem, où Benny approche le monde du *limoud*, goûte la chair de l'habitation juive.

Benny doit écrire. Nous cherchons un endroit tranquille. Marie-Hélène, une ancienne condisciple du lycée français de Bruxelles, qui était venue nous voir à Eaubonne avec son compagnon, nous propose l'appartement de ses parents à Bruxelles, proche des bois qui entourent la ville, les bois de la Cambre. Pendant que Benny travaille, René et moi nous promenons en forêt. Le soir, lectures. Ce rythme monotone nous apaise. Marie-Hélène, qui ne comprend pas ce manque de frénésie touristique, essaie de me bousculer. Elle arrive à nous convaincre de passer trois jours ensemble à Amsterdam. Comme les hôtels sont hors de prix, nous passons la première nuit dans une sorte d'auberge de jeunesse : cendriers débordants de mégots et de débris divers, lits douteux. On dort tout habillés ; René, anxieux, inonde le sien. La deuxième nuit, dans un établissement tenu par des sœurs, le gîte est au moins convenable. Beauté des quais sous la lumière grise et du musée Van Gogh ; horreur des restaurants chinois où, quel que soit le nom du mets choisi, on reçoit un magma gluant et blanchâtre.

À Rome, nous devons rester une semaine. Nous logeons dans un petit hôtel pas très loin de la gare. Nous nous promenons jusqu'à l'arrivée de Sartre et de Simone de Beauvoir qu'on rejoint dans leur bel hôtel, à l'architecture ancienne. De la fenêtre de leur chambre, on domine la ville. Sartre veut tout savoir de ce

qu'on a vu et de nos impressions. Il tient absolument à nous faire découvrir le meilleur glacier de Rome, tout réjouit de nous offrir ce plaisir.

Benny est invité à donner une conférence à l'université de New York : « Acheter la révolution » (autour de Sartre). C'était en décembre 1982, pendant la fête de *Hanouca*. Partout des *'hanoukiyot*², sur les comptoirs des banques, dans les rues, à Central Park. Cette omniprésence de la fête était toute nouvelle pour nous. Nous avons aimé New York, la coulée des rues entre les alignements dressés. Nous habitions un studio à Manhattan, dans un bâtiment universitaire. Benny était plutôt tendu avant sa conférence, mais nous avons quand même pris le temps d'aller au restaurant goûter la cuisine chinoise casher, de visiter le musée Guggenheim. À Brooklyn, dans le quartier syrien, il retrouvait des impressions d'enfance plus intensément que lors de son voyage au Caire. Au moment du retour, nous rencontrons quelques difficultés avec la fermeture de la valise, qui explose. Je suis obligée de la ficeler. Benny s'énerve ; il n'apprécie pas l'irruption anarchique de la matière. Regard perplexe, vaguement dégoûté, de l'universitaire chargé de nous raccompagner – nous devons réveiller de vieilles images d'immigrants calamiteux.

Au Portugal, la révolution des Œillets met un terme à quarante ans de dictature salazariste. L'armée est le principal acteur de la révolution. Sartre et Benny décident d'aller enquêter sur place. Benny part en éclaireur. Sartre, Simone de Beauvoir et Sylvie Lebon le rejoignent à Lisbonne le lendemain. Avant son départ, nous convenons que, le temps lui étant compté, ses lettres serviront en même temps de carnet de bord. Il prend cependant un bloc complet de notes. Au bar de l'hôtel, il retrouve Serge July. Le directeur de *Libération* « se grise de l'air des sommets », trépigne, « il s'ébroue³ ».

Il est difficile d'analyser un mouvement de l'extérieur, « du point de vue de Sirius », difficulté aggravée par la méconnaissance de la langue. Avec Sartre, Benny s'attache à comprendre les rapports entre les micropouvoirs – une

caserne, celle d'où le mouvement de démocratisation est parti, une clinique du peuple, une usine d'aviation – et les instances politiques. Ils s'émerveillent de la fraîcheur du mouvement mais s'inquiètent de son évolution⁴. Les lettres que Benny m'écrit sont pleines d'humour et de nostalgie. La séparation lui pèse.

Stuttgart, c'est à peine un voyage, une visite éclair à Andreas Baader dans sa prison, à la demande de Klaus Croissant, son avocat. Benny, très réticent, accompagne Sartre. Bien que Sartre précise au micro des journalistes qu'il n'est venu que pour protester contre les conditions de détention – l'un des prisonniers, Holger Meins, est mort le 9 novembre 1974 après une grève de la faim – et non pour soutenir l'action de Baader, le sens de la visite reste ambigu.

Israël, novembre 1977. Le geste de Sadate invité par Begin. Il est le premier dirigeant arabe à se rendre en visite officielle en Israël – « le miracle ».

« [Il m'a fallu] attendre le voyage de Sadate à Jérusalem, les réactions de Sartre face à mes réactions (les siennes propres étaient évidemment très enthousiastes). Il m'a dit : Tu veux qu'on y aille⁵ ? »

Arlette, la fille adoptive de Sartre, les accompagne. Leur guide est Éli Ben-Gal, un historien qui vit dans un kibboutz de la Chomer ha-tsaïr⁶. Venus explorer les possibilités de dialogue et de paix, Sartre et Benny semblent obéir à des motivations politiques. Pourtant, les carnets de notes de Benny révèlent une pensée déjà travaillée par l'au-delà du politique :

« Messianisme juif : Avenir non lié au présent, met le rapport à l'autre homme "au-dessus".

Quel lien avec l'aujourd'hui ? "la valeur morale" (!!!).

La morale prophétique [...] par le messie est plus totale que la morale de tous les jours. Elle met en jeu à chaque instant toute la vie profonde des hommes, mais notre morale présente est malgré tout le début d'un chemin vers cette moralité future.

Référence au Tétragramme.

Dialogue avec cette réalité. Sartre y est concerné. Révolution/ messianisme. Or l'homme est [...] un homme pour l'autre.

Et pourtant le Juif n'est pas volontiers révolutionnaire. Donc méfiance juive. *La comprendre.*

Distinguer le fait du soulèvement, essor, et illusion.

Légitimité de la méfiance juive et donc le rapport nécessaire de dépendance réciproque entre le Juif et son partenaire occidental (opposé à l'Islam).

Indiquer que ce développement est moral. Vu exemple de morale : le rapport du Juif à la révolution⁷. »

Benny veut aller au *Kotel*, au Mur. C'est là que pour la première fois, il met les *tefillin*⁸.

« Il est possible que ma *techouva*² ait été grandement catalysée par ces *tefillin* qu'un *loubavitch*¹⁰ m'a mis quand j'ai visité le *Kotel* pour la première fois avec Sartre. Notre guide, Éli Ben-Gal, a voulu l'en empêcher : "Il n'est pas croyant, laisse-le !" ; et l'autre lui a répondu : "Laisse, je m'en occupe, de son athéisme !" Le chauffeur, un Roumain, à Sartre : "Il lui met les *tefillin* !" Et Sartre, qui n'y comprenait rien, me demande : "Mais qu'est-ce qui s'est passé ?" Je ne savais pas quoi dire... Je ne suis pas pour l'attitude missionnaire, mais le fait qu'il y ait une efficace pour un Juif à sentir le cuir sur la peau, ça, je peux en témoigner¹¹. »

En compagnie d'Alain Finkielkraut, il se rend en Israël en 1980. Foucault les avait sollicités pour un journal italien, le *Corriere della Sera*. Il pensait que des philosophes étaient les plus à même de lire les événements et d'en rendre compte. Benny et Alain Finkielkraut devaient faire un reportage en Israël et en Égypte sur l'état des esprits après le voyage de Sadate à Jérusalem. En Égypte, Benny a juste le temps de revoir la maison des grands-parents où il avait vécu : l'appartement lui paraît petit et délabré.

L'état de santé de Sartre, hospitalisé à Paris, s'étant aggravé, il abrège son voyage. Alain Finkielkraut continue seul le reportage.

Le troisième voyage eut lieu une dizaine d'années plus tard, alors que nous vivions déjà à Strasbourg. Christian Delacampagne, directeur du Centre culturel français de Tel-Aviv, a organisé des journées d'étude sur le thème de la traduction, en liaison avec la région de Languedoc-Roussillon. Les éditions Verdier sont invitées, ainsi que Benny pour une conférence. Sont du voyage, avec Benny, Colette et Michèle pour les éditions Verdier, Philippe Rochette (Phiphi) pour le journal *Libération*, René à qui j'ai cédé ma place.

L'occasion du voyage est donc culturelle, cette fois, mais Benny part de Strasbourg avec en poche l'adresse d'une famille de Bnei Brak. Ils découvrent cette ville accolée aux flancs de Tel-Aviv l'Occidentale et dont tous les habitants sont, avec des nuances, de stricte observance. Oranges et citrons brillent dans les sombres feuillages des arbres fruitiers qui poussent un peu partout entre les immeubles de béton. Ils sont invités à la table familiale. L'accueil est d'une générosité extraordinaire : surabondance et finesse des mets, avec le souci de devancer le moindre désir des invités. Ils souhaitent aller à Jérusalem ? Jacob L. réquisitionne un ami infirmier et son ambulance. La voiture fonce sur la route numéro 1. Ils arrivent à la nuit, à l'heure où les lumières de la ville rejoignent les étoiles. Ils vont sur les tombes des sages du *Sanhédrin*, s'arrêtent au tombeau du prophète Samuel. Les tombes, témoignage d'existence.

« Le lendemain, nouveau départ pour Jérusalem, avec Phiphi. Visite de Méa Chéarim, notamment du quartier des Toledot Aaron. Coins et recoins secrets d'un judaïsme hassidique hors du temps. Visite d'une salle de classe dans un *heder*¹². Les enfants beaux comme des anges, la tête couverte d'une kippa tricotée blanche et de longues papillotes descendant le long du visage, chantaient les versets à tue-tête. Leur maître semblait ne pas nous voir¹³. »

Il fallut encore quelques années avant que la décision de monter à Jérusalem s'impose à Benny. « On ne décide pas de partir, la décision s'impose à soi »,

aimait-il à dire. Ce qui ne l'empêchait pas de bousculer les hésitants et d'impulser quelques élans.

-
1. Lettre du Portugal à Léo Lévy, mai 1974, ABL.
 2. Chandeliers de *'Hanouca*.
 3. Lettres du Portugal à Léo Lévy, mai 1974, ABL.
 4. Cf. lettres et notes manuscrites du Portugal, ABL.
 5. B. Lévy, *L'Événement du jeudi*, 6-12 mai 1999, propos recueillis par Benoît Rayski et Valérie Zenatti.
 6. Organisation de jeunesse sioniste, d'idéologie socialiste laïque.
 7. B. Lévy, notes de voyage manuscrites, 1978, ABL.
 8. Petits boîtiers renfermant des versets hébraïques attachés par une lanière de cuir au front et au bras.
 9. Retour.
 10. Mouvement hassidique très militant né en Russie.
 11. B. Lévy, séminaire « La pensée du Retour. Après Rosenzweig et Lévinas », Jérusalem, Institut d'études lévinassiennes, 2002-2003, vingt-sixième séance, 18 juin 2003, ABL.
 12. École où les petits garçons étudient exclusivement les textes juifs.
 13. Témoignage de René Lévy, ABL.

SORTIR DE LA VISION POLITIQUE DU MONDE

EXTÉNUATION DES TENANT-LIEU

Dix ans s'écoulaient entre la fin de la GP et le départ à Strasbourg. Pendant ces années, nous passons d'un lieu à l'autre, de Boulogne à Eaubonne et d'Eaubonne à Groslay. Boulogne, c'est la période glauque de l'après-dissolution ; Eaubonne, l'expérience communautaire ; Groslay, fin de l'expérience communautaire, début de la *halakha*¹.

Sartre, le bienveillant, est le principal interlocuteur de Benny. Interlocution qui prend vraiment fin non pas avec la mort de Sartre, mais avec *Le Nom de l'homme*, en 1984, un petit livre dense de moins de deux cents pages qui concentre vingt-deux cahiers d'écolier remplis de notes sur *L'Être et le Néant*, le *Saint Genet*, la *Critique de la raison dialectique*, *Les Séquestrés d'Altona*...

Alain Geismar avait proposé à Sartre d'embaucher Benny pour lui fournir une couverture administrative, une carte de travail. Après l'accident de santé qui prive Sartre presque totalement de la vue, le rôle de Benny va changer. Sartre pensait d'abord qu'il l'aiderait à faire le quatrième tome de *L'Idiot de la famille*, mais cela n'intéressait pas du tout Benny et Sartre avait fini par dire : « Ce n'est pas convenable que tu ne sois là que pour enregistrer². » Il y eut alors le projet d'une série de dix émissions pour la télévision sur la vie de Sartre, qui devait être l'occasion d'une fresque historique. La première, de 1905 à 1917, en même temps que l'enfance de Sartre, devait présenter la révolution russe et la Belle Époque. Les « copains » ex-GP devaient effectuer les travaux

(rémunérés) de recherche historique. Les autorités de la chaîne et de l'État s'inquiètent, n'osent pas interdire, mais les tracasseries se multiplient ; d'abord sur des questions budgétaires, puis c'est l'insulte préméditée. Le directeur de la chaîne demande à Sartre de réaliser un bout d'essai d'après lequel on jugerait de la validité de l'ensemble. Sartre n'accepte pas qu'on lui fasse passer un examen et claque la porte.

L'autre projet, auquel Sartre tient beaucoup, est l'écriture d'un livre à deux, au titre déjà trouvé : *Pouvoir et Liberté*. Sur son lit d'hôpital, peu avant la fin, à Benny bouleversé, il tient à affirmer sa détermination : « Tu verras, on aura encore le temps de le faire, ce livre³. »

L'altération de sa vision, qui lui interdit toute lecture, contraint Sartre à inventer une nouvelle manière d'écrire, le génie consistant, comme il le dit lui-même, à inventer une solution à une situation impossible. Ce livre devait être le produit d'une pensée à deux, d'un *nous* non fusionnel. Une partie des entretiens est une réflexion sur les possibilités de ce *nous*.

Avec Simone de Beauvoir, le cadre de la pensée était fixé par Sartre et, à l'intérieur de ce cadre, elle suggérait ou critiquait. Avec Benny, c'était très différent.

Sartre et Benny avaient en commun d'être habités par une grande violence intérieure : pour Benny, celle de l'exil ; chez Sartre, celle engendrée, au moment de la grande guerre, par les galopins de La Rochelle. Avec cette manière de dépouiller hommes et faits des oripeaux de la mauvaise foi chez Sartre, de la *doxa* chez Benny, ils maniaient l'écriture comme Pardaillan son épée. Benny, à Jussieu comme à Jérusalem, exhorte son auditoire à oublier ses lambeaux de connaissances, à aborder les textes en toute liberté. Il reprend en leitmotiv les dernières lignes des *Mots* : « Rien dans les mains, rien dans les poches... » Il partage avec Sartre le même éloignement de la nature, la même absence d'enracinement : « Plus tard j'ai cent fois entendu les antisémites reprocher aux Juifs d'ignorer les leçons et les silences de la nature ; je

répondais : En ce cas je suis plus juif qu'eux. Les souvenirs et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi. Je n'ai jamais gratté la terre, ni quêté les nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne⁴. »

De *L'Être et le Néant*, Benny recommandait à tout un chacun la lecture des descriptions : le garçon de café, la femme coquette. « Si nous avons jubilé à la lecture des scènes du garçon de café et de la femme coquette dans *L'Être et le Néant*, c'est que Sartre – nous en étions sûrs – visait par-delà la mauvaise foi une... bonne foi⁵. »

Cette sympathie n'est pas seulement littéraire. La notion de « conscience diasporique⁶ » relève d'une affinité plus profonde : « Quand, dans sa principale et première œuvre philosophique, *L'Être et le Néant*, il caractérise l'être dans sa conscience comme un être “diasporique”, donc le rapporte explicitement à la figure juive, on pourrait considérer que c'est une manière de parler – on aurait tort. À voir l'insistance, la répétition régulière de ces “manières de parler” philosophiques, il faudrait quand même soupçonner une vraie profondeur, c'est-à-dire quelque chose qui ne tient pas seulement à la solidarité pour le Juif victime⁷. »

Sartre avait permis à Benny, jeune adolescent, d'habiter la langue française. Il achève le geste en 74 en écrivant à Valéry Giscard d'Estaing, le président de la République, pour demander la naturalisation de Benny. Giscard d'Estaing répond favorablement⁸ et, en janvier 1975, Benny devient français. On fête l'événement chez Liliane (de l'entourage de Sartre). Autour du philosophe se retrouvent Benny, Sophie sa mère, Glucksmann, Denis Clodic. Par gratitude, Sartre, qui avait la capacité rare de dépasser le politique, s'abstiendra désormais d'attaquer publiquement Giscard d'Estaing.

« Sartre n'était pas un politique. Évidemment, le Sartre que vous connaissez, le Sartre progressiste qu'on n'aime pas, était un politique. Mais celui-là est

connu de tous, je ne vais pas en parler ; moi, je vais vous parler de l'autre, qui est le vrai, à mon avis : un Sartre qui, pour obtenir ma naturalisation, n'a pas hésité un seul instant à écrire une lettre à Giscard d'Estaing – qui c'était, Giscard d'Estaing ? Un galopin ! –, alors qu'il avait refusé de répondre à une lettre du général de Gaulle – qui était quand même quelqu'un – parce que de Gaulle, qui lui avait écrit, l'avait appelé "maître". Sartre lui a répondu : "Il n'y a que les garçons de café qui me parlent comme ça." Mieux : Sartre a parlé à la radio ; il a simplement dit au journaliste de Radio Luxembourg : "Attendez ma mort pour diffuser ce que j'ai dit" ; cinq minutes après sa mort, celui-ci l'a diffusé en ces termes : "Je ne peux pas attaquer politiquement Giscard d'Estaing parce que je suis tenu par un lien de reconnaissance envers lui : il a naturalisé Benny Lévy." »

Tandis que, à l'intérieur du petit appartement de Sartre, assis face à face de chaque côté de la table en bois brut à l'épais plateau grossièrement équarri, ils remontent le temps, de la Révolution de 89, archétype de toutes les révolutions, à la révolution anglaise, de la révolution anglaise aux hérésies du Moyen Âge et aux textes sur la gnose, au-dehors, l'idée de révolution implose. Les livres de Soljenitsyne commencent à être traduits. Le *zek* recouvre la figure du prolétaire en acier, la voix des dissidents sort de la clandestinité. Les dissidents, ou plus exactement ceux qui pensent autrement, sont traités soit comme des fous – on les envoie en hôpital psychiatrique – soit comme des voyous – on les envoie en Sibérie. Ce n'est pas seulement l'application perverse d'une théorie juste qu'ils mettent en cause, mais la théorie elle-même.

« Le défi de Soljenitsyne : dévoiler l'agonie foncière de l'idée de révolution. Soljenitsyne vide complètement la figure du révolutionnaire². »

Benny n'admet pourtant ni le repli libéral – façon Raymond Aron, auquel Sartre s'est opposé – ni le remplacement de l'homme révolutionnaire par le chrétien. À propos du livre de Chafarévitch, un autre dissident, *Le Phénomène socialiste*, il écrit : « Le retournement [de la révolution en totalitarisme] est

escamoté au profit d'un déplacement : le bon, c'est le chrétien. Il y a contradiction : il attaque la figure de l'hérétique, or elle représente, à l'époque, la liberté intérieure que Soljenitsyne a déployée dans *L'Archipel*¹⁰. »

La dénonciation du totalitarisme est relayée en France par André Glucksmann et Bernard-Henri Lévy. Malgré son amitié pour Maurice Clavel, chez qui se réunissent régulièrement d'anciens cadres maos et parfois Michel Foucault, Benny se tient à l'écart des « nouveaux philosophes ».

« Ce qui nous choquait, ou peut-être devrais-je commencer par dire *je* plutôt que *nous*, ce qui nous choquait dans la “nouvelle philosophie”, c'est qu'on puisse faire des livres comme si de rien n'était. Comme si de rien n'était, c'est-à-dire comme si nous n'avions pas brûlé de n'en rien faire, et même mieux – ou pis – comme si nous n'avions pas eu la tentation de brûler le livre¹¹. »

Les échanges avec Clavel sont nombreux ; nous lui rendons visite chez lui à Pasquin et en Bretagne où, pour un été, nous sommes voisins. Benny admire l'ancien résistant qui a participé à la libération de Chartres, son panache : pour un mot de son film coupé par la télévision, Clavel quitte le plateau sur un « Messieurs les censeurs, bonsoir ! » qui stupéfie les présentateurs. Benny a aimé son livre, *Nous l'avons tous tué*, « *ce Juif de Socrate !...* » qui réunit les deux noms, les deux pôles de sa pensée. Il n'a pas encore les outils critiques pour démonter cette métaphorisation du nom juif. Par contre, le retour au christianisme de Maurice Clavel, « l'épée dans les reins », « la nuit de feu de Pascal », lui restent étrangers.

Le choc décisif, c'est la lecture des textes de Lévinas – il lit tout Lévinas entre 1975 et 1978 – et la rencontre avec les textes de la Cabale.

Un jour, à Eaubonne, on voit entrer quelqu'un dont il est difficile de dire, à première vue, si c'est un vieux monsieur ou un adolescent. Il a la posture, la démarche d'un homme vénérable, mais la chevelure noire et la silhouette juvénile. Quand il s'approche, on est surpris par le timide sourire d'enfant. Charles Mopsik veut rencontrer Benny. C'est un disciple de Jean Zacklad qui a

été son professeur de philosophie à Yabné, le lycée juif parisien, « sans doute un des seuls à comprendre ses cours ». Zacklad, lui-même ancien élève de Manitou¹² – qu’il avait connu au seuil de la conversion –, donne un cours d’initiation à la Cabale. Après quelques rencontres à Eaubonne, Benny assiste aux séances qui ont lieu chez Jean Zacklad à Paris, rue de l’Assomption. Un été, celui-ci passe à Verdier. Il a apporté ses provisions de nourriture casher. Pour la première fois, nous sommes confrontés aux problèmes du Juif réel en voyage. Cela se passe dans la légèreté : Zacklad ne s’embarrasse pas d’exigences gastronomiques et se nourrit de conserves. Quant à nous, nous sommes encore de l’autre côté. Après les séminaires sur la Cabale qui avaient lieu rue Dieu, près de la place de la République, Benny allait ensuite avec les copains manger une choucroute à la brasserie du coin.

Sur le conseil de Jean Zacklad, René est envoyé au *Talmud Torah*¹³ du rabbin Fahri. Quant à Benny, il apprend l’*aleph-bet* dans le Pentateuque, en compagnie d’Arlette Elkaïm-Sartre, Évelyne, Tony et Rosine, une ex-GP, avec Shmuel Trigano pour professeur.

À la même époque, Benny reprend la lecture de Lévinas. Dans les années soixante, le tintamarre politique l’avait rendu sourd à sa voix. Il est revenu au texte de Lévinas parce que, avec Sartre, ils sont arrivés à un point de butée dans l’analyse du rapport à autrui. Il y découvre une pensée dégagée de l’horizon politique, la réhabilitation du pharisien, un énoncé du Nom audible pour un Juif moderne. À ce moment-là, il se reconnaît dans l’accordement entre philosophie et Torah voulu par Lévinas. « Peut-être que cette illusion m’était alors nécessaire », dira plus tard Benny.

En route pour Verdier, nous nous arrêtons à Junas, près de Nîmes, chez Arlette, où Sartre prend quelques jours de vacances. Dans la maison aux vieilles pierres, Arlette, douce et discrète, veille au bien-être du « petit vieux », à son confort, à sa santé, et aussi à ses plaisirs : quand nous sortons prendre un pot à la terrasse d’un café, elle lui décrit la beauté des femmes, leurs toilettes, l’éclat

des bras nus. C'est à Junas que Benny fait part à Sartre de la vérité qui l'a foudroyé ; car la vérité ne se laisse pas découvrir sur un mode pacifique, « la vérité frappe ». Il a lu dans un petit livre de Cabale traduit en français que le monde était créé avec des lettres¹⁴.

« Sartre regardait mon visage en feu : la vérité parlait, j'en étais sûr, et je ne comprenais pas un mot¹⁵. »

Grâce à ce que lui rapporte Benny de ses lectures et l'effet qu'elles produisent sur son existence – Benny, pour la première fois depuis l'enfance, a jeûné à Kippour –, Sartre entrevoit qu'il y a une possibilité de penser à neuf la fin de l'histoire. Chassé-croisé étonnant – Benny aurait dit « exorbitant » : l'antique sagesse incarnée par ce jeune homme, la pensée moderne d'après-89 dans l'homme déjà chargé d'ans. Il fallait que Simone de Beauvoir fût bien aveuglée par la jalousie pour imaginer Sartre en train de devenir juif, alors qu'il ne faisait qu'utiliser à des fins qui lui étaient propres, à partir d'un souci qui était le sien, le penser autre que lui apportait Benny : comment le messianisme juif pouvait redonner force et élan à l'idée révolutionnaire. En vérité, Sartre était un homme de foi :

« Sartre a donc produit la thèse suivante : que du groupe en fusion ne peut sortir qu'un groupe assermenté, du groupe assermenté ne peut sortir que la terreur, de la terreur ne peut sortir que le culte de la personnalité – ça, c'est le déploiement de la *raison dialectique*. Alors comment croire ? Pourquoi croire ? Parce qu'il faut croire, c'est la réponse de Sartre. Incroyable ! Et après on vient me traiter d'intégriste¹⁶... »

Il faut reconnaître que l'affection de Benny pour Sartre n'incluait pas forcément son entourage. Benny accompagnait Sartre aux réunions du comité de rédaction des *Temps modernes*, qu'il trouvait le plus souvent d'un ennui mortel. Il y avait amené Pierre Goldman, récemment libéré. Sa désinvolture le rafraîchissait : « Il arrivait en pantalons blancs, quinze journaux sous le bras et, pendant que les gens, de manière onctueuse, préparaient le sommaire, il

ouvrait ses journaux – ça mettait un peu d'air frais¹⁷. » Cela n'empêcha pas Benny de publier plusieurs articles au cours de l'année 77¹⁸. La plus grosse affaire fut d'organiser, pour la revue, le colloque israélo-palestinien, à la demande des Palestiniens rencontrés lors de leur voyage à Jérusalem : colloque intitulé « La paix maintenant ? » et qui se tint dans l'appartement de Foucault. C'est Catherine von Bülow, qui travaillait alors chez Gallimard, qui s'occupa des détails de l'organisation :

« Je faisais l'interprète pour Sartre, qui ne parlait pas anglais. Le colloque se tenait en anglais parce que les Israéliens et les Palestiniens ne parlaient pas tous français. Simone de Beauvoir a amené Sartre, qui était déjà aveugle. Elle était furieuse parce qu'il n'avait pas reconnu Foucault. Sartre se sentait mal dans cette assemblée ; comme je traduais, il avait du mal à tout entendre... Mais il sentait bien que ça n'allait pas, que ça allait se terminer en queue de poisson¹⁹. »

Des complications dès le départ : aucun intellectuel égyptien n'accepte de participer au colloque. Du côté israélien : des intellectuels de gauche et le *rav* Adin Steinsaltz, « le seul qui n'ait pas eu recours à une langue de bois ». Ce n'est pas vraiment un dialogue, les intellectuels palestiniens s'expriment comme s'ils étaient autour d'une table de négociations. À part Éli Ben-Gal, Sartre ne connaît personnellement aucun des participants ; quand l'un d'eux intervient, Benny se penche et lui nomme à l'oreille celui qui prend la parole. Pour certains, Benny est en train de manipuler le vieux philosophe.

Face à la conjoncture – résurgence de l'extrême droite sous le masque plus avenant de la « nouvelle droite », regroupement de la gauche sous l'égide du parti socialiste –, Sartre et Benny décident de publier, sans attendre l'élaboration complète du livre, une partie des entretiens qu'ils ont eu chaque matin depuis cinq ans, partie destinée à refonder l'idée de gauche. Ils paraîtront dans *Le Nouvel Observateur*. Ces entretiens sont enregistrés sur

cassettes. Sartre les réécoute avec Arlette et indique les corrections qu'il souhaite apporter.

Sartre et Benny s'attendent à de vives réactions. Benny lui-même a été surpris par les propos de Sartre remettant en cause certains de ses dits : il affirme, par exemple, ne pas avoir connu l'angoisse ; à propos de la résurrection des corps et du rapport des Juifs à leur Dieu, Sartre renverse ce qu'il a écrit précédemment, en cela fidèle à lui-même, si l'on en croit Simone de Beauvoir dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « La véritable supériorité qu'il se reconnaissait, c'était la passion tranquille et forcenée qui le jetait vers ses livres à venir. [...] Il ne s'enracinerait nulle part, ne s'encombrerait d'aucune possession²⁰. » Le tutoiement choque aussi ; il date pourtant de la période GP, quand Sartre a remisé le vouvoiement au vestiaire, en même temps que le costume-cravate. Scandale au pays de la Sartrie. Benny se fait traiter de rabbin – « alors que je ne savais rien ! » – et accuser de vouloir convertir Sartre. À croire que son physique – son nez – et sa manière de réfléchir à partir du concret lui attiraient ce qualificatif, comme le pôle attire l'aiguille. Gavi, sans méchanceté, lui avait déjà servi l'épithète dans *On a raison de se révolter* :

« Gavi : Le rabbin !

Victor : Comment ?

Gavi : Les rabbins... Tu penses par référence²¹ ! »

Plus tard, Alain Badiou, dans un article de *Libération*, le traitera de « rabbin sectaire²² ».

À l'instar du tribunal érigé par Sartre et Bertrand Russell pour juger les crimes de guerre américains au Vietnam²³, Simone de Beauvoir veut ériger un tribunal pour juger les crimes de Sartre et de Benny. Nature du crime sartrien : oser vivre quand tous le tiennent déjà pour mort. C'est ce que remarque ironiquement Sartre à propos du film *Sartre par lui-même*²⁴, qui se termine sur l'image de son bureau vide : « Ils me croyaient déjà mort. » Jean Daniel, malgré les pressions de la vieille garde, sur un coup de fil impératif de Sartre, publie les

entretiens. C'est un tollé. De l'entourage de Sartre, seuls Claude Lanzmann – qui était plus sérieusement occupé à la réalisation de son film *Shoah* – et André Gorz ne prennent pas part au lynchage. L'effet sur Sartre est dévastateur. Son état de santé s'aggrave, il est de nouveau hospitalisé. Benny est absent : il se trouve en Israël et en Égypte pour le reportage commandité par Foucault. Arlette m'assure qu'il est inutile de le faire revenir. Je finis par désobéir et lui demande de rentrer. Il va tous les jours à l'hôpital. Sartre est heureux de sa présence, forme des projets et conclut : « On s'est bien amusé. »

Quand Sartre meurt, Giscard d'Estaing propose des funérailles nationales. Benny serait plutôt pour : la France lui doit bien ça. Mais Simone de Beauvoir refuse : Sartre, dit-elle, était contre. C'est un cortège imposant qui l'accompagne au cimetière Montparnasse. Une femme se détache de la foule et vient agresser Benny : son fils s'est suicidé après la lecture des livres de Sartre, et voilà que maintenant il a renié ses propres écrits ! Valéry Giscard d'Estaing vient s'incliner sur la tombe.

Le soir, dans la petite maison de Groslay, le téléphone sonne. Benny décroche. Une voix de femme avinée déverse un flot d'injures ordurières : c'est Simone de Beauvoir ; puis c'est une voix d'homme, tout aussi avinée. Benny, comme frappé par la foudre, reste collé à l'appareil. Je finis par le lui arracher des mains.

Pour ces entretiens, Sartre avait formulé deux exigences concernant Benny : l'égalité dans l'interlocution et qu'il n'apparaisse plus masqué, mais sous son nom propre. Son nom retrouvé, Benny peut à présent, en toute bonne foi, se plonger dans les textes juifs :

« Quand je suis devenu français grâce à Sartre, j'ai pu passer à l'essentiel. Je n'ai plus été gêné par ce problème d'être français ou pas. J'ai pu passer à l'essentiel : à savoir ce que cela voulait dire "être étranger sur terre". C'est Sartre qui m'a redonné le goût de mon nom propre et qui m'a donné donc le premier coup d'envoi pour retourner vers les Textes²⁵. »

L'année a été rude, pour moi aussi. Je dois rester allongée pour mener à terme un deuxième bébé, fruit tangible de nos premiers pas en *halakha*.

-
1. Ensemble des prescriptions.
 2. J.-P. Sartre, entretiens B. Lévy / J.-P. Sartre inédits, ABL.
 3. Ce livre « à deux auteurs » (expression de J.-P. Sartre) n'a pu être achevé. Sont parus sous ce titre, aux éditions Verdier, en 2007, les cahiers de notes de Benny Lévy, sorte de carnet de bord de leurs échanges.
 4. J.-P. Sartre, *Les Mots*, cités par B. Lévy, « Sartre et la judéité », *La Cérémonie de la naissance*, op. cit., p. 85-86.
 5. B. Lévy, J.-P. Sartre, *L'Espoir maintenant*, Verdier, 1991, « Présentation » de B. Lévy, p. 11.
 6. Cf. J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, p. 182, cité par B. Lévy, « Sartre et la judéité », *La Cérémonie de la naissance*, op. cit., p. 87.
 7. B. Lévy, « Un parcours avec Sartre », interview par Salomon Malka réalisée sur RCJ en janvier 1982, publiée ensuite dans *Le Matin* le 16 janvier 1982.
 8. ABL.
 9. Notes de lecture de B. Lévy sur *Le Chêne et le Veau*, ABL.
 10. Notes de lecture de B. Lévy, ABL.
 11. B. Lévy, *Cercles socratiques*, Lagrasse, 1978, ABL.
 12. Léon Ashkenazi (1922-1996).
 13. École religieuse fonctionnant pendant les vacances scolaires.
 14. Petit livre intitulé *Rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabbale*, de Guy Casaril.
 15. B. Lévy, *Être juif. Étude lévinassienne*, Verdier, 2003, p. 13.
 16. B. Lévy, séminaire « Théologie et politique », école doctorale de Jérusalem, 1998-2000, séance du 28 juin 2000, ABL.
 17. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.
 18. Pierre Victor, « À l'Est, rien de nouveau », *Les Temps modernes*, n° 369, avril 1977 ; « Page blanche », *idem*, n° 370, mai 1977 ; « De la libre circulation des hommes et des idées », *idem*, n° 371, juin 1977 ; « Dossier dissidents », présentation, interview de Jacek Kurón, *idem*, n° 372, juillet 1977.
 19. Témoignage de Catherine von Bülow, ABL.
 20. Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958, p. 476.
 21. P. Gavi, J.-P. Sartre, P. Victor, *On a raison de se révolter*, op. cit., p. 311.
 22. *Libération*, 17 avril 2000.
 23. Le Tribunal Russell, tribunal d'opinion fondé par les deux philosophes en 1966.
 24. Réalisé par Michel Contat et Alexandre Astruc.
 25. A. Finkelkraut, B. Lévy, *Le Livre et les livres. Entretiens sur la laïcité*, op. cit., p. 31.

OceanofPDF.com

LÈVE-TOI ET MARCHE

Depuis la rentrée 1980, nous habitons Groslay en famille : une petite maison au fond d'une impasse, un pré herbeux, un cerisier vénérable. Au-delà de la clôture, des vergers. Au-delà des vergers, l'école communale. Groslay, une enclave villageoise entre Sarcelles et Montmorency. Près du passage à niveau, une ferme où l'on va chercher le lait. C'est là aussi que les musulmans de la région viennent acheter des moutons pour l'Aïd-el-Kébir. Bernard et Évelyne ont quitté Groslay pour Ménilmontant.

Le premier pas a été la circoncision de René. Avant l'opération, il avait étudié avec son père les textes qui parlent de la circoncision d'Abraham. Au regard des quatre-vingt-dix ans d'Abraham, les dix ans de René paraissaient moins lourds.

Le deuxième fut la naissance de Rachel. « Enfin je suis normal », soupire René, à qui cela pesait d'être fils unique.

Le troisième, l'instauration des séparations dans le temps, chabat et les fêtes, ainsi que dans l'organisation de la cuisine (séparation des vaisselles) et l'alimentation.

Nous avons commencé par supprimer le porc et les fruits de mer. Puis le pain à *Pessa'h* : huit jours de contrainte, on pouvait le supporter. Pendant cette période de transition, période risquée dans tous les domaines, il nous est arrivé quelques mésaventures. Invités chez des proches ou des connaissances qui ignoraient ou ne prenaient pas au sérieux notre engagement – une lubie d'un

nouveau genre –, nous avons reconnu dans ce qu'on nous offrait le goût du porc. Quand nous sommes devenus plus savants, les choses se sont simplifiées, nous avons pu indiquer clairement les conditions d'un repas partagé. C'est grâce aux Bloede, un jeune couple d'Épinay, que les choses allaient se faire plus méthodiquement et avec plus de science.

Voici comment nous les avons connus : un jour débarque à Groslay un petit homme avec une grande barbe, au regard très noir. Il avait suivi dans les journaux l'affaire scandaleuse des entretiens. Il y avait vu l'opposition de deux attitudes à l'égard de la vieillesse : l'une, moderne, de mépris et de mise à l'écart, et l'autre, faite de respect et de considération. Quant au comportement des sartriens à l'égard de Benny, il le rapprochait de celui des idolâtres qui s'en sont pris à Abraham : « Tu leur as pris leur fétiche, ils t'ont jeté dans la fournaise. » Il s'agissait du *rav* Abitbol, et le but de sa visite était de recruter Benny (vu de l'extérieur comme un chef de brigands) pour la yeshiva qu'il avait ouverte à Strasbourg. On y dispensait un enseignement non classique, qui privilégiait le questionnement. Il propose de venir à Paris faire des séminaires d'étude des textes juifs, des textes de *Guemara*. Benny énonce ses conditions : le séminaire doit être ouvert à tous les « copains » qui le souhaitent, juifs ou non, filles et garçons. Comme ceux de Jean Zacklad, ces séminaires se tiendront rue Dieu, chez Redith. Alain Finkielkraut a assisté à une de ces séances, complètement imperméable au charisme du *rav* et choqué par ses propos radicalement antisionistes.

Rav Abitbol connaissait les Bloede et c'est donc par lui que nous sommes mis en contact avec eux. Alain Bloede étudie avec René et le prépare à la bar-mitsva. Nous passons alors d'un état de tranquille ignorance – on ne sait même pas où il peut y avoir problème : pour son premier Kippour, Benny va à la synagogue en voiture ; pour notre première *soucca*, on trouve plus sympathique de la monter sous le tamaris du jardin – à un état de perplexité permanente où le moindre geste de la vie quotidienne doit être reconsidéré. Combien de fois

avons-nous pensé : « Bienheureux ceux qui ont grandi dans cet air et pour qui cela va de soi ! » Je suis à la cuisine. Benny me crie : « Attention ! » Est-ce la bonne cuiller, le bon couvercle, la bonne casserole ? Je reste en suspens en attendant le résultat des recherches de Benny ou de son coup de téléphone aux Bloede. Ceux qui pâtissent le plus de la nouvelle situation sont nos invités. Grosly est loin des magasins casher, on est souvent en rupture de stock. Un jour qu'Alain Geismar et Olivier Rolin s'invitent à la maison – Olivier nous apporte son premier livre –, je leur sers de misérables croquettes de poisson pané. Olivier se console en évoquant un veau au porto : de l'histoire ancienne.

Chabat, Benny prépare un commentaire de la *paracha* avec une édition des *midrachim* traduits en anglais. C'est René qui lit et traduit le texte. Françoise, Phiphi, Mano sont régulièrement nos hôtes. Aucun n'est juif, certains vont le devenir. Ils n'acceptent pas toujours tranquillement le tranchant des commentaires – ce dont nous ferons l'expérience aussi à Jérusalem : un jeune normalien qui voulait donner des cours à l'Institut, une jeune étudiante de Polytechnique affiliée aux amitiés judéo-chrétiennes, n'ont plus jamais donné de nouvelles.

Ce qui a pour nous l'évidence d'un accord retrouvé reste parfaitement opaque pour les proches de l'ex-GP. « Les textes, lui dit l'un, je comprends que tu t'y intéresses, mais séparer les petites cuillers ! » (Benny confiait, amusé, à l'auditoire de son séminaire que quinze ans plus tard il n'avait pas encore étudié ce sujet ! *Na'asse ve-nichma*, « nous ferons et nous entendrons¹ ».) Un autre, naïvement, lui demande : « Mais comment vas-tu faire dans les colloques ? » Une amie, qui vient de nous expliquer à quel point il est important de faire étudier l'anglais très tôt aux enfants et qui le fait enseigner à son petit garçon, s'indigne quand on lui dit que René apprend l'hébreu : lui a-t-on demandé son avis ? Il y eut aussi un étrange repas avec Jean Raguenès, à Grosly, toujours. Il supporte mal de voir Benny porter la *kippa* – une usurpation ; l'ablution des mains, le partage du pain et le *bench* (la bénédiction

d'après le repas), tout l'exaspère : « Vous nous avez tout confisqué ! » Magnifique exemple d'inversion. Il est venu nous voir à Strasbourg. Lip, c'était fini, il avait rejoint un monastère avant de partir pour les régions défavorisées du Brésil. La dernière rencontre, ou plutôt croisée des chemins, ce fut au Banquet du livre, à Lagrasse.

Toujours à l'époque où nous habitons Groslay, Benny doit rencontrer les animateurs de la revue *Esprit*. Son directeur, Paul Thibaud, est président des Amitiés judéo-chrétiennes. Cela ne se passe pas bien : « Quand on vous écoute, c'est nous qui nous sentons en exil. » C'est un reproche. Pour la première fois, nous nous rendons compte que lorsque l'existence juive n'est pas vécue comme malheur ou souffrance mais comme plénitude, ce n'est pas toujours supportable pour les autres.

René va avoir treize ans et prépare sa bar-mitsva. Nous ne savons toujours pas si nous sommes ashkénazes ou séfarades – du côté paternel, ce n'est pas clair. Nos mentors étant ashkénazes, notre apprentissage se fait selon ce rituel. René a choisi de faire un commentaire sur la Torah comme fiancée ; commentaire émouvant parce qu'il part de son élan propre et de son attente. Hanna-Léah B., Sophie et moi avons préparé le repas. Sophie apporte les doux trésors de la pâtisserie syro-libanaise, combinaisons variées de pistaches, d'amandes, de fleur d'oranger. Un seul incident : un kilo d'amandes jugées « suspectes » file à la poubelle. Vingt ans après, Sophie s'étranglait encore d'indignation : « Comme s'il pouvait y avoir des problèmes avec des amandes ! » L'assemblée est très composite : les parents, à divers degrés d'assimilation, qu'ils soient d'Égypte ou franco-polonais, les amis, des copains. Benny revêt le *talith* pour la première fois, ou plutôt le *rav* Abitbol de Strasbourg, de main de maître, le lui met d'autorité.

Maintenant, pour les fêtes, parfois pour chabat, nous sommes les hôtes des Bloede. Nous en apprenons beaucoup en les regardant s'affairer. Succession

rapide des gestes précis, précipitation : le temps presse, on approche de la limite. On allume les bougies, c'est l'apaisement total et profond.

Le troisième bébé s'annonce : après Rachel, Déborah.

L'idée de quitter Groslay commence à poindre. *Rav* Abitbol a cessé de donner cours à Paris quand il a vu débarquer un psychanalyste connu : on sombrait dans la mondanité. Nous avons déjà fait quelques courts séjours à Strasbourg, pour un séminaire ou à l'occasion d'événements familiaux. Le *rav* a promis à Benny qu'il pourrait trouver dans le *limoud* et la Torah et la philosophie ; un mensonge qui, dira Benny plus tard, n'a sans doute pas été inutile. Paris ne semble rien avoir à lui offrir. Je suggère Jérusalem, où une de mes amies va partir, mais Benny n'est « pas prêt ». Quant à René, il n'a qu'une envie : rester à Groslay. Pour lui, ce départ est une catastrophe : il aimait étudier avec Alain Bloede, il s'est découvert un amour fou pour Paris, il avait de bons copains au collège. Il fera payer très cher à ses professeurs du lycée Akiba de Strasbourg la contrainte subie.

On a vendu des livres – les trente-six tomes de Lénine, au poids, mais pas Marx. Le camion de Dan et Adrienne emporte à Strasbourg nos planches de bibliothèque, quelques fauteuils et la table de travail de Benny, souvenir de Sartre.

1. Exode 24:7. Priorité des actes sur l'intellection.

INITIATION À L'ÉTUDE : STRASBOURG

La ville me laissait plutôt froide, mais nous avons été séduits par la gaîté et la vivacité des familles autour de la yeshiva des étudiants, et par la sérénité, la tranquille assurance des familles alsaciennes de vieille souche ou de celles venues de la communauté de la rue Cadet¹.

Nous avons trouvé un appartement au troisième étage d'un immeuble ancien du boulevard d'Anvers, pas très loin de la frontière avec l'Allemagne. Côté cour et côté rue, nos fenêtres donnent sur des frondaisons. Un vaste couloir au parquet défoncé, une immense chambre d'enfants et, pour Benny, un bureau qui, à l'occasion, sert de chambre d'amis. Les amis, les anciens copains passent à la maison. Avec Adrienne, je vais attendre Rachel à la sortie de l'école. Adrienne, sa haute silhouette excentrique, ses cheveux très courts et violemment colorés font sensation.

L'immeuble est un microcosme de la société alsacienne : au rez-de-chaussée, un couple de retraités et leur fils, au cerveau atteint à la suite d'un accident, dont le hobby est d'agresser les commerçants juifs dans leurs magasins. Mais nous, il nous « protège ». Une très gentille vieille dame vit seule au premier. Au deuxième, une famille catholique pratiquante qui fuit le bruit que nous faisons et finira par déménager. À leur demande, Benny a rencontré le curé de la paroisse. Discussion sur la *casherout*, le paganisme, le judaïsme, la mythologie, la Bible. « Jésus est venu pour accomplir la loi, pas pour l'abolir. — Dans ces conditions, réplique Benny, pourquoi ne pas faire les *mitsvot* ? » Le curé le

regarde et dit : « Eh bien justement, je ne sais pas. » C'était un curé honnête². Cette famille est remplacée par une dame sympathique, professeur d'histoire, et son chat. Au quatrième, une famille protestante. Tout en haut, les gardiens, une famille d'immigrés espagnols. Pas de problème pour la *soucca* : nos voisins acceptent qu'on la construise dans la cour ; tous connaissent les fêtes juives.

Nous emménageons. Pour refaire les peintures, nous avons embauché un jeune de la yeshiva, passionné d'échecs, comme René. Au rythme de trois coups de pinceau, une partie d'échecs, les choses n'avancent pas beaucoup. Heureusement, le fidèle Phiphi arrive, qui combine l'énergie d'un ancien champion de rugby et l'efficace rapidité d'exécution d'un ancien militant. Je supporte mal les odeurs de peinture. Je l'ignore encore, mais c'est Michaël qui s'annonce.

Maintenant que nous sommes installés, il faut que nous songions à... nous marier ; à nous marier sous la *'houpa*³. La *ketouba*⁴ est une simple feuille, imitation parchemin, sans fioriture aucune. Quatre hommes tendent un *talith* au milieu du couloir. Il y a peu de monde : les enfants, quelques amis, les étudiants de la yeshiva. Le *rav* se tourne de tous côtés : « Où est la mariée ? » Je suis tout près, mais en fichu et pas maquillée, dans ma plus jolie robe mais qui date un peu, je ne me détache pas vraiment des autres femmes présentes. Benny s'applique à prononcer la formule qui réalise notre lien. On se connaît depuis vingt ans et pourtant l'émotion est intense. Bob n'est pas loin de pleurer. Puis ce sont les danses, les lignes mouvantes des hommes qui avancent vers les mariés et se retirent au rythme syncopé des chants entonnés à pleine voix. Rachel, quatre ans, perchée sur les épaules d'Abraham A., se réjouit de la fête.

Quelques mois plus tard, nous nous retrouvons à l'hôpital civil de Hautepierre. Michaël naît. On l'a déposé entre mes bras ; je lui parle et caresse sa petite bouille toute ronde. Il écoute gravement. On chuchote : « Qu'est-ce qu'elle fait ? — Elle lui parle. » Un interne vient me prendre le bébé pour un

examen complémentaire. La jeune sage-femme stagiaire remballé dans la précipitation ses affaires et se sauve. Quand, le lendemain matin, le bébé ne m'étant toujours pas rendu, Benny va pour s'informer, il rencontre le vide. Chacun se dérobe et le renvoie à un autre responsable, jusqu'à ce qu'il parvienne au chef de service. Il me revient ravagé : « Le bébé est mongolien. » Je suis soulagée. Pendant quelques secondes d'angoisse, j'ai cru qu'il allait m'annoncer la mort de l'enfant.

Quand nous rentrons à la maison, Benny se rassérène. Me voir avec le bébé éloigne les fantasmes que fait naître le mot. L'administrateur de la yeshiva des étudiants, Francis Ach, lui parle de la méthode Doman, mise au point à Philadelphie, pratiquée aussi par une équipe anglaise. C'est une méthode qui exige un gros investissement en temps, en énergie, et une aide nombreuse. Celle-ci nous est venue de toutes les communautés de Strasbourg, sans faiblir, pendant des années. L'effet le plus positif de notre choix, c'est qu'il a modifié le regard des autres sur Michaël : il est devenu un enfant qu'il fallait aider, ce n'était plus un petit monstre.

« Lévinas ne semble même pas se douter qu'une part vive de la douleur pure du déficient mental vient d'autrui. Pour ce dernier, l'enfer, c'est sans ambiguïté les autres⁵. »

Michaël a su épeler l'alphabet hébreu à trois ans et lire à cinq ; pour le français, bien qu'on ait commencé plus tôt, cela a pris plus de temps.

Pour le programme de stimulation physique, ramper et avancer à quatre pattes, il faut l'encourager de la voix, avec des chants et des percussions ; Benny et René, aidés des volontaires, se donnent à fond. Pour la partie jeu de ballon et course, cela concerne Benny, qui emmène les enfants au parc de l'Orangerie. Une canette de boisson les récompense de leur effort. Quand Michaël grandit, Benny lui enseigne le '*Houmach*⁶. Il met tout son talent d'acteur à jouer la rencontre d'Éliézer et de Rivka ou celle de Joseph et ses frères. Avec Michaël,

Benny apprend que, parfois, le rapport à la Torah peut ne pas passer par le *sekhel*, l'intellectualité.

Chaque semaine, on accompagne en famille Benny à la gare : il part enseigner à Paris. Il dort alors chez sa mère ou chez les Dembo, que nous avons connus à Strasbourg : Haïm, à la silhouette rebondie, une belle voix profonde, de l'autorité, de l'humour², et Jessica, menue, vive et souriante.

Au retour, nous faisons halte à la pâtisserie Meyer pour compenser l'absence par quelque gâterie.

Pour les congés scolaires, tant que les enfants sont petits – Batsheva naît un an après Michaël –, on ne va pas plus loin que les Vosges, en village de vacances ou en gîte, avec d'autres familles de Strasbourg. C'est là que Benny, anxieux, attend des nouvelles de sa titularisation. C'est Phiphi, le fidèle, qui lui annonce la victoire au téléphone.

Plus tard, on poussera jusqu'aux Alpes et à Verdier. Quel que soit l'endroit, le programme de Benny ne varie pas beaucoup – *limoud* : le *daf ha-yomi*³ et l'étude des commentaires sur la *paracha* (à chaque repas de chabat, un point est commenté et la participation des enfants requise) ; lectures pour préparer les cours de l'année. Pour reprendre des forces, longues randonnées pédestres.

Congé ou pas, pour préparer chabat, on se partage le travail. À Benny revient la préparation des viandes, poulet soigneusement frotté à l'ail et saupoudré de cumin, ragoût de bœuf qui mijote toute la nuit ; à moi, le pain, les salades et les desserts. Benny s'enveloppe d'un grand tablier de toile bleue – quelquefois le tablier est plus coquet, il s'orne de petites fleurs. Ce temps où l'on se retrouve tous les deux à s'activer dans la cuisine est un moment privilégié de discussions et d'échanges, jusqu'à l'instant fatidique où tout s'accélère et se bouscule. C'est aussi le moment des visites impromptues – Benny interrompt ses opérations culinaires pour offrir sa spécialité : le café turc.

Comme Benny enseigne à l'université et qu'il a gardé des liens hors du monde de la Torah, on le suppose apte à aider les personnes aux parcours les plus extraordinaires. Ainsi lui adresse-t-on un jour une jeune femme, silhouette fragile et comme cassée. Elle était mère supérieure d'un couvent quand elle a appris qu'elle était juive. Sa mère, juive hongroise, avait aidé Raoul Wallenberg² à sauver des Juifs. Elle s'était juré de « sauver » aussi sa fille, qu'elle avait donc élevée comme une chrétienne. Devenue mère supérieure, la jeune femme avait commencé à allumer les bougies le vendredi soir, à manger casher ; puis elle a décidé d'aller se confier à Lustiger, qui lui a répondu : « On peut être juif dans l'Église et aller très loin ; mais pas de *mitsvot* ! »

Benny est également sollicité pour des conférences, à Strasbourg, dans de petites villes et des villages d'Alsace, ailleurs en France. À Caen, pour l'inauguration d'un musée, le colloque est si peu productif de son point de vue qu'il se jure bien qu'on ne l'y reprendra plus.

La conférence qui fait événement, c'est le débat sur la laïcité avec Alain Finkielkraut, salle René-Hirschler, la grande salle communautaire de Strasbourg. On est juste après l'affaire du foulard¹⁰. Des étudiants de Benny sont venus de Paris. Le débat est rude, devant un public très partagé. Beaucoup plus tard, ce débat sera repris à Jérusalem puis à Paris, mais le ton en aura bien changé, même si, au fond, les arguments restent à peu près les mêmes. Alain Finkielkraut défend l'école, la culture et les valeurs républicaines. Benny craint les retombées d'une loi contre le port du foulard pour le port de la kippa et le repos du chabat. Pour lui, la laïcité est le nom donné par la *doxa* à l'autonomie perverse du politique.

La majeure partie de son temps, Benny la consacre au *limoud*. À la yeshiva des étudiants puis à Eshel, il a appris auprès de maîtres qui lui ont donné accès à des « morceaux choisis ». Il a eu des compagnons d'étude venus comme lui au *limoud* après un parcours universitaire ; d'autres, pas toujours munis du sacro-saint baccalauréat, avaient reçu essentiellement une formation juive.

C'est avec le *rav* Pinto qu'il apprend à se frayer un chemin dans le maquis des commentaires talmudiques. Son bon sourire, sa patience infinie devant les tâtonnements et les balbutiements des débutants : il fallait toute cette douceur pour apaiser le tourment de Benny qui passait des nuits sur des *Tossafot*⁴¹, en se lamentant : « Rendez-moi, rendez-moi la clarté de Descartes ! »

À Bnei Brak, un jeune étudiant de la yeshiva de Slobodka, à ses heures perdues, s'intéresse à la philosophie. Il découvre les livres de Lévinas, lui écrit. Pas de réponse. Un jour, il tombe sur un article de journal qui relate l'étonnante aventure d'un ancien chef révolutionnaire, philosophe parti en yeshiva à Strasbourg. Le jeune homme vient d'Alsace. Quand il retourne chez lui pour les congés de *Pessa'h*, il rencontre Benny et teste son rapport à l'étude. Pendant quelques années, ils étudieront ensemble chaque *Pessa'h*, jusqu'au moment où Éric A. s'installe pour une plus longue période à Strasbourg avec sa toute jeune femme. Ils étudient alors ensemble chaque jour. Trois années intenses durant lesquelles Benny découvre l'étude classique, telle qu'elle se pratique dans les grandes *yechivot* israéliennes. Ils préparent ensemble le séminaire sur les *mitsvot* des *Benei Noa'h* que Benny donne quand il se rend à Paris. L'approfondissement de son *limoud* donne à Benny une idée plus claire de ce qu'il peut offrir en partage aux « copains » qui ne sont pas juifs et à quelques-uns de ses étudiants de Paris-VII.

Cette alliance de l'étudiant classique et de Benny provoque l'intérêt d'autres étudiants présents à Strasbourg. Aussi Benny et Éric A. étudient-ils, chacun de leur côté, d'autres thèmes avec d'autres compagnons d'étude (*haverim*). Presque tous sont d'origine marocaine. Benny leur envie leur imprégnation des textes juifs, les versets qui leur viennent sans effort aux lèvres dès qu'ils les convoquent. Il admire le Juif « simple » qui, affairé toute la journée, trouve la force de se lever une heure plus tôt le matin pour étudier une page de *Guemara* ou lire une page du *Zohar*.

Cette effervescence née autour d'eux étant bientôt ressentie comme une menace, ils doivent quitter la yeshiva. Après quelques semaines d'errance, ils sont accueillis à la yeshiva d'Eshel, à la fois lieu d'enseignement pour jeunes garçons et communauté séfarade. Benny découvre le rituel séfarade, les mélodies portées par la belle voix du *rav* Wizman qui, comme son nom ne l'indique pas, vient du Maroc. Nous sommes toujours dans l'incertitude quant à l'appartenance du père de Benny mais comme il a vécu toute son enfance dans la maison de ses grands-parents maternels, décision a été prise que nous serions séfarades. René, lui, choisit une *schule* polonaise.

Michaël souffre d'une cataracte. Faut-il l'opérer ? Le jeune chef du service d'ophtalmologie, José Sahel, vient nous voir pour discuter de la chose. Il devient l'un des compagnons d'étude de Benny, qui le trouve exceptionnellement doué. Ils étudieront ensemble pour arriver à trancher cette question : doit-il abandonner la médecine pour se consacrer au *limoud* ou bien faut-il qu'il continue ses recherches, qui sauveront la vue à de très nombreux patients mais ne lui laisseront guère de temps pour étudier ? Ils ont tranché en faveur des recherches. Moitié plaisantant, moitié sérieux, Benny n'appelait plus José que « le futur prix Nobel ».

Quand Éric A. retourne à Bnei Brak, Benny sait que l'avenir de son *limoud* est en *Eretz Israël*. C'est là-bas que se trouvent les lieux d'étude les plus exigeants. Il va enfin pouvoir être vraiment *guer tochav*, étranger résident¹².

-
1. La communauté de la rue Cadet fut après la guerre une des rares communautés orthodoxes de Paris.
 2. Anecdote rapportée par B. Lévy dans son séminaire « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Lévinas », Jérusalem, Institut d'études lévinassiennes, 2001-2002, seizième séance, 20 mars 2002, ABL.
 3. Dais nuptial.
 4. Contrat de mariage.
 5. B. Lévy, *Être juif*, op. cit., p. 68.
 6. Le Pentateuque.

7. Haïm (Richard) Dembo (1948-2004) était un réalisateur de films dont le plus connu est *La Diagonale du fou* (1983).

8. Où qu'ils se trouvent dans le monde, les Juifs pratiquants étudient chaque jour la même page de Talmud (*daf ha-yomi*).

9. Raoul Wallenberg : diplomate suédois qui, en poste en Hongrie pendant la guerre, a sauvé des milliers de Juifs. Arrêté par les Soviétiques, il est mort on ne sait quand ni comment.

10. Débat autour de la législation sur le port de signes religieux à l'école.

11. Commentaires du Talmud ajoutés par les gendres et petits-fils de Rachi.

12. Cf. Lévitique 25:23 : « Nulle terre ne sera aliénée irrévocablement car la terre [il s'agit de la terre d'Israël] est à moi : vous n'êtes que des étrangers domiciliés (*guérim ve-tochavim*) chez moi. »

VERS LE LIEU, ENFIN RETROUVÉ

L'aéroport

Nous atterrissons à l'aéroport Ben Gourion : Benny n'éprouve aucune sympathie pour l'homme, même engeance que Spinoza, « “le renégat d'Amsterdam” : dans sa bibliothèque, pas un livre juif ! ».

Partout, sur les murs, les affiches, les panneaux indicateurs, les caractères hébraïques, sortis des livres anciens, s'offrent à la vue. Comme dans les ghettos ? Une différence : les noms sont accompagnés de leurs traductions en anglais et en arabe. Premier décalage entre sa connaissance de la langue des textes – la langue sainte, séparée – et la langue parlée, la langue de la rue. Benny s'indignait parfois : le nom du char divin, *Merkaba*, donné au tank de l'armée ! Celui de *kabbala* (la tradition ésotérique juive) au bureau de réception d'un hôtel ou d'une administration !

Mais la source du sens peut toujours ressurgir. C'est l'effet que Benny produisait dans ses cours en hébreu, comme en témoigne Eva, ancienne étudiante du centre Mandel, un institut de formation d'enseignants dans lequel Benny a donné quelques cours de philosophie : « Il nous faisait retrouver l'originel des mots. Ce n'était pas que c'était un bel hébreu ; c'était du sur-hébreu. »

Résurrection des mots.

Une maison, un jardin : Bayit Vegan

Nous voilà arrivés puis installés à Bayit Vegan¹, le quartier le plus haut perché de Jérusalem. Des rues, Harav Ouziel, Bayit Vegan, Harav Franck s'enroulent autour de la rue Hapisga, la « route du sommet », elles sont coupées de sentes et de volées d'escaliers ombragées. En grand nombre, des établissements d'enseignement de tous niveaux, de la maternelle au collège universitaire ; de toute obédience – les combinaisons les plus variées d'enseignement profane et d'étude des textes juifs : lycée mixte d'État, *yechivot*, séminaires pour jeunes filles, Benei Akiva², écoles primaires pour garçons, écoles primaires pour filles. Un flux permanent d'enfants, de jeunes filles et de jeunes gens déambulent par grappes sans se mêler, discutent, pas toujours sérieux, toujours animés. La danse des *tsitsit*³ donne un petit air allègre à la démarche la plus pesante.

Ici, à Bayit Vegan, nous sommes « au cœur de tous les mouvements, au milieu du jardin, comme si le lieu lui-même était le secret du temps⁴ ».

Chaque chabat est une petite révolution pacifique. Pas de voitures, l'air est léger, les enfants et leurs jeux occupent la chaussée. Deux petites filles, les cheveux noués sur la nuque, avancent d'un pas tranquille, leurs têtes inclinées l'une vers l'autre comme pour se confier un secret. Arrivée à leur hauteur, j'entends : « Dans la *paracha Behoalotekha*, il y a deux interprétations... » C'est le moment, pendant le trajet entre la maison et la *schule*, où père et fils revoient ou échangent ce qui a été étudié dans la semaine. C'était le rêve de Benny : marcher en tenant la main de son petit-fils et réciter avec lui des *michnayot*. Par les fenêtres ouvertes, les chants qui accompagnent les repas du chabat emplissent les rues de douceur. Les plus beaux chœurs viennent des *yechivot*.

J'essaie parfois d'entraîner Benny dans mes promenades hors de Bayit Vegan, vers des quartiers non protégés⁵ : Kiryat Yovel, Ramat Sharett, la forêt de Jérusalem. Dès qu'il aperçoit une voiture ou entend une radio, il faut faire demi-tour pour retrouver la paix chabatique de Bayit Vegan.

« Je n'ai pas écrit samedi. Étrange commencement de ce journal : pas d'écriture, pas de radio, pas de nouvelles. Les "bruits du monde" totalement interrompus, viennent les voix d'un autre monde. Qui requièrent toute l'attention. Chabat, un espace attentif : la Torah a été donnée ce jour-là [...]. Lu ce matin le premier verset de la section biblique : "Parle aux *Benei Israël*, qu'ils prennent pour moi un prélèvement." Le visage nouveau pris par ces quelques lettres : "pour moi", voilà à quoi tient mon chabat. Me comprendra-t-on mieux si je parle d'un retour à soi⁶ ? »

À Kippour, c'est toute la ville qui retient son souffle. Les rues sont vides, rares sont les voitures qui circulent. Au *beit kneset*, même si l'on est soutenu par les chants, chacun est seul à être pardonné.

Pendant les jours de fête, comme Benny n'aime pas les invitations « par paquets », nous recevons tout au long de la semaine, midi et soir. Benny commente chaque fois un point différent sur le sens de la fête : la *soucca*, demeure provisoire et pourtant refuge, lieu, matrice, linceul.

Claire beauté de l'aube à *Chavouot*⁷, quand, après la nuit d'étude, de tous côtés, de petits groupes descendent la colline, rejoignent le flux des marcheurs venus d'autres quartiers pour aller prier au Mur, dans la trace des Hébreux d'autrefois apportant au Temple les prémices de leur récolte.

« Sa » fête, c'était *Hanouca*, victoire de la résistance juive à l'assimilation grecque, miracle de la petite fiole conservée pure de toute altération. Avec chaque fête venaient les chants et les mets particuliers qui lui sont associés. Comme nous visions l'unité du peuple juif, je faisais et des beignets et des *latkes*⁸, et une chanson en yiddish suivait *Ma'oz Tsour*⁹.

Pour prier, au *beit kneset* installé à l'époque dans un rez-de-chaussée aménagé, nous retrouvions une petite colonie de Français séfarades et quelques Israéliens d'origine marocaine. Des locaux frustes, mais un petit groupe chaleureux. Benny aimait la *tefila* de son ami Joël G., qui montait, limpide et émouvante.

Au séminaire qu'il vient d'ouvrir, quelques-uns et quelques-unes viennent assidûment. Après la *tefila*, il raconte et commente pour les « copains » ses aventures de la semaine. Pour en faire émerger le sens, il recourt aux textes. Quand il hésite sur une référence précise, un jeune savant est là, Philippe T., qui a été « à bonne école » et lui fournit aussitôt le titre du traité, la page, la *machna*, le nom du sage.

Le jour où il décide de faire la première *tefila* à l'aube (au *nets*), il se rend à la *schule* des Égyptiens, où l'enchanteresse la rigueur du maître des lieux, qui reprend la moindre erreur de cantilation de l'officiant.

Nous ne pensions pas demander la nationalité israélienne mais obtenir le statut de résidents : « Si je suis venu à Jérusalem, c'est pour oublier le mot "intégration"¹⁰ ! » Quand on arrive, après une longue attente, devant l'employée du ministère de l'Intérieur, double surprise. La première : ce statut n'existe plus ; la deuxième : notre contrat de mariage – la *ketouba* – n'est pas recevable. C'est pourtant une *ketouba* parfaitement casher, revêtue de la signature de nos deux témoins, *rav* Weiss et *rav* Abitbol. Évidemment, il n'y a ni fioritures ni cachet d'une communauté quelconque. Fureur de Benny qui conteste les compétences de l'employée en la matière. Rien n'y fait, derrière son mètre carré de bureau, la jeune bureaucrate est toute-puissante. Nous laissons tomber la procédure. Jusqu'à la fin, Benny aura le statut de touriste.

Mais ici, point n'est besoin d'une mesure administrative pour qu'il se sente chez lui.

1. Bayit Vegan signifie en hébreu « maison et jardin ».
2. Mouvement de jeunesse religieux sioniste.
3. Franges nouées aux coins du vêtement.
4. B. Lévy, séminaire « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Lévinas », onzième séance, 6 février 2002, ABL.

5. Quartiers où les voitures peuvent circuler le jour du chabat, à la différence des quartiers orthodoxes de Jérusalem.

6. B. Lévy, *Libération*, 16 février 2002.

7. Fête du don de la Torah.

8. Galettes de pommes de terre râpées, mets traditionnel de Hanouka chez les Juifs d'origine polonaise.

9. Chant de *Hanouca*.

10. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.

OceanofPDF.com

JÉRUSALEM

Le premier jour, quand je suis arrivé à Jérusalem, on était déjà là. [...] À Jérusalem, on est dans le *Makom* – le Lieu. [...] et ça, je ne l'ai pas eu en France. Il y a de véritables empêchements à ce déploiement de la Torah¹.

Assis sur la terrasse, face à l'horizon des collines, tout en haut de la maison, on reconnaît ce ciel, cet air, ce souffle. Cet air qui éveille à la sagesse, ce souffle venu des matins du monde, quand Adam, le premier homme, inspiré, a nommé chaque créature.

Un passé plus lointain que notre petite histoire se noue à la promesse des jours à venir. Nous ne sommes pas seuls ; il y a là, tout près, du fond des âges, ces Juifs courbés sur les livres anciens et ces femmes pleines de bravoure qui, jour après jour, ont murmuré, chanté ou pleuré leur désir de voir enfin Jérusalem.

« Je savais simplement que je voulais la pierre (*even*) de Jérusalem, que c'était *even / av-ben* (père-fils)². » Chaîne miraculeuse de la transmission, le même recueilli de génération en génération.

Ce n'est pas la chose qui dit le sensé, il s'épelle : « La lettre fait signe. La lettre, lieu de la signification. Toute la sagesse d'Israël tient dans cette signification. »

Et la lettre se déchiffre sur fond de lumière : « Cette incessance, cette immobilité, secret de tous nos mouvements, de toutes nos errances, cette

immobilité lumineuse : voilà le secret de la pierre de Jérusalem³. »

Nous t'avions oubliée, Jérusalem, nous avons erré, déserté. Nous avons servi des dieux étrangers, sacrifié à des théories étrangères. À ces Moloch modernes, nous avons livré nos enfants, ceux déjà nés, ceux qui auraient pu naître, parce que nous avons oublié le geste fondateur d'Abraham, le premier « casseur », le premier briseur d'idoles.

Retrouver le geste fondateur ne fut pas l'affaire d'un instant, d'une illumination nocturne, ni l'effet d'un glaive dans les reins – mais un long travail.

Le limoud (l'étude)

Il faut beaucoup, beaucoup travailler. Et j'ai donc beaucoup travaillé. C'est pourquoi je suis sans pitié avec les pitres, les histrions, les esprits médiocres qui règnent sur Paris. Il faut bosser jusqu'à en crever, de même qu'il faut étudier jour et nuit quand, enfin, on découvre la voie de l'Étude. Pas de demi-chemin⁴.

Nous ne sommes justifiés d'être là – je n'ai aucune justification à donner à un progressiste occidental, cela va de soi, mais je parle en termes d'absolu –, je ne suis justifié d'être à Jérusalem que parce que j'étudie, parce que je suis digne de cette pierre de Jérusalem, dignité qui n'a aucun rapport avec aucune espèce de nationalisme⁵.

Tous les matins, quand je vais ouvrir ma *Guemara*, je sais que l'amant va venir. Je le sais de science certaine. Comme lorsque j'ouvre la porte de ma maison. Je rentre chez moi⁶.

Tout le petit monde de la colonie française de Bayit Vegan se connaît, et Benny est précédé d'une certaine réputation. Il trouve rapidement avec qui étudier. L'un de ses premiers compagnons d'étude vient de la communauté ashkénaze de Strasbourg. Après avoir pris la mesure de ce qui pouvait convenir

à Benny, son *'haver*, son compagnon d'étude, l'emmène écouter plusieurs cours ouverts au public. Au sortir d'une de ces séances, Benny peut enfin dire « *Matsati* » (j'ai trouvé), « comme lorsqu'on rencontre enfin celle qui doit devenir sa femme⁷ ».

« Voir le visage de son maître. Se mettre debout devant lui, c'est se grandir. Sans cette vision il n'y a rien. Si l'on n'est pas capable, quand on voit son maître, de se lever, c'est-à-dire de grandir avec lui, rien ne se passe⁸. »

Il suit le cours hebdomadaire de ce maître. Être nourri une seule fois par semaine ne lui suffit pas ; comment l'être chaque jour ? Il est servi à nouveau par la chance et les réseaux d'amis. On lui fait rencontrer un jeune homme qui étudie dans le *kollel* où enseigne ce *rav* : à eux deux, ils feront la paire – une '*havrouta*. La *'havrouta* : un couple d'étudiants, dont l'âge peut varier de treize à cent treize ans, qui approfondissent ensemble les thèmes du cours du maître. Dans ce *kollel* étudient des Russes et des Israéliens *ba'alei techouva* (revenus à l'étude et à la pratique des commandements) issus de la société « branchée » de Tel-Aviv, du monde de la mode et de la publicité. Bonheur de Benny de se faire réceptacle, d'être abreuvé à la mesure de sa soif : « En France, j'ai reçu de mes maîtres, et je leur en suis reconnaissant, des morceaux choisis. Maintenant, j'ai toute la Torah. » Un an s'écoule sans que s'établisse entre Benny et son *rav* un contact plus personnel ; quand cela se fera, ce sera à l'initiative du *rav* ; Benny se contentait de « téter » cet enseignement, sans mot dire, comblé.

Benny a toujours voulu faire partager son bonheur. Dans la voiture du docteur Bloch qui, en fonçant à une allure folle, ramenait Benny et quelques jeunes à Bayit Vegan, il reprenait pour eux le cours, en éclairant les implications. Un jour, où une séance devait avoir lieu dans une maison de Bayit Vegan, il prend sur lui d'amener deux amis du quartier. Or la règle, pour les cours dits fermés, est qu'il ne peut y avoir de nouveaux participants sans l'accord préalable du maître. Le *rav*, glacial, demande donc aux nouveaux de sortir. Benny s'approche, lui parle à l'oreille. Ils sont autorisés à rester.

Ce maître évite les effets de voix et de gestes. Sa parole est mesurée. Un regard clair, qui peut rayonner de bonté ou devenir d'une dureté minérale quand il est question de la méchanceté du monde.

Des cours du *rav*, Benny remplit des cahiers et des cahiers de notes, en français, avec çà et là quelques termes en cursives hébraïques. Au milieu de ces notes surgissent étrangement des noms de philosophes : « Ajustement de l'expérience. Ni Hume, ni Kant. »

Benny acceptait ce fait qui le constituait : sa formation philosophique et son habitation de la langue française. « La langue française, je l'ai habitée et je l'habite encore. Preuve : mon maître ne supporte pas qu'on prenne des notes en *loaz*². Je suis à côté de lui et je prends des notes en français. Il n'a jamais fait la moindre remarque. Pourquoi ? parce qu'il sait que j'habite cette langue. J'ai près de soixante ans. Il parle un *lechon ha-kodech* (l'hébreu des textes) merveilleux. Je peux retrouver la langue originale grâce aux cassettes ou aux notes des copains qui écrivent dans sa langue à lui. Mais moi, je suis tenu de comprendre. Pour comprendre, je dois parler en français, donc j'écris en français. Cela donne des notes incompréhensibles pour quiconque, parce que ce n'est ni français, ni hébreu [...]. C'est de l'ordre de la facticité. Quand on habite une langue, c'est dommage de piétiner cette habitation [...]. Quand Rachi a visité la langue française, [...] c'était pour nous enseigner qu'il y a une trace de sainteté, de *kedoucha*, à l'intérieur de la langue¹⁰. »

Lorsque, au moment où il désespérera de trouver une solution pour subvenir à nos besoins (après la fermeture de l'Alliance française), je proposai de reprendre un poste pour qu'il puisse étudier sans souci, il refusa : il avait besoin, pour lui-même, de mener à son terme le travail d'élucidation entrepris. Il considérait cependant que ce n'était ni une chance, ni un plus d'intelligence, ni un exemple à imiter. Il ne ratait pas une occasion de louer ceux qui n'étaient jamais sortis du monde du *limoud*. Il espérait qu'un jour, au bout du compte, il arriverait à ne penser que dans l'hébreu.

Cette assise dans le monde de la Torah lui donnera la force d'accomplir tous les renversements.

Du sein de cette sagesse, ayant toujours la possibilité de questionner son maître et d'obtenir des réponses, il peut reconsidérer les savoirs autres, jauger les autres formes de connaissance. Il ne s'agit aucunement de faire des ponts, mais d'opérer une inversion fondamentale de point de vue, une révolution du regard, une mise à l'écart sans concession de tout historicisme, critique biblique, science du judaïsme – « pourquoi pas le judaïsme et les éléphants », disait-il par dérision. Il raconte l'anecdote de ce jeune étudiant qui, en visite chez un universitaire, exprime son admiration devant l'imposante bibliothèque et s'entend répondre : « Je fais la toilette des morts¹¹. »

Il ne s'agissait pas non plus de transmettre ce qu'il recevait en l'état. Il reconnaissait avoir fait une erreur quand, au cours des années quatre-vingt, dans l'enthousiasme de ses premières découvertes des textes juifs, il avait fait un cours sur l'Exode à Jussieu, et quand, dans un cours sur Philon, il avait rapporté des *midrachim* ; il regrettait la publication de textes de Cabale traduits en français. Déjà, au cours d'un des Cercles socratiques, où il est encore appelé Pierre Victor, à l'un des intervenants qui l'interpelle sur le non-dit juif, il répond : « Transmettre l'expérience hébraïque : non. C'est une expérience en réserve, en retrait. Un repli sous forme de spéculation. Une pensée disjointe de l'expérience intérieure, de l'expérience sociale¹². »

Quelque quinze années plus tard, Eli Schonfeld, qui était allé pour la première fois écouter Benny à l'université Bar Ilan lors d'un colloque sur « Littérature et résistance », raconte :

« Le titre de la conférence était "Sartre et la République de la nuit¹³". [...] Après la conférence, je l'ai accompagné à Bnei Brak pour aller prier. Tout en marchant, Benny m'a dit qu'en vérité tout ce qu'il avait fait, c'était de commenter un *tossafot* du traité du Talmud *Avoda Zara* (Le culte idolâtrique), alors qu'on peut relire le texte de cette conférence : il n'y a pas une seule

allusion, c'est du pur commentaire de Sartre, selon toutes les règles, sans recours à une source extérieure juive quelconque [...]. Tout ce que j'ai appris plus tard était là, déjà¹⁴. »

Enseigner

Une passion, pas un métier. La surabondance de l'épanchement, semer et encore semer – ce qu'il vivait chez son maître – et le patient travail de l'accouchement, comme celui de Socrate. Faire surgir des limbes de la confusion un sentiment clair, un projet, même si, *a priori*, il est étranger aux préoccupations premières. C'est ce dont témoigne Catherine S., enseignante en physique :

« Benny, pour trois moments au moins, je te suis reconnaissante.

Premier moment, en 1996, à l'école doctorale, je voulais ton avis sur un éventuel sujet de thèse : science et marxisme. Tu m'as jeté un regard amusé et étonné d'entendre à Jérusalem quelque chose d'aussi démodé, qui devait te rappeler les palabres d'antan. Mais avec la générosité qui te caractérisait, tu n'as pas essayé de me dissuader, au contraire, tu étais prêt à m'aider.

Deuxième moment : en 1998, je t'ai exposé les thèses d'un mémoire sur Pascal. Selon la note obtenue, je pouvais ou non entamer un doctorat. Ton appréciation concise et percutante m'a rassurée sur la qualité de mon travail.

Troisième moment : en 2001, à l'Institut d'études lévinassiennes, je m'étais engagée à donner une conférence sur “Le temps chez Einstein, Bergson et Lévinas”. Je devais travailler Bergson pour ma thèse de doctorat (j'avais laissé tomber le marxisme et la science). J'ai bossé au-delà du possible. Tu m'as reçue dans le petit bureau de la rue Ramban. Ton opiniâtreté à me faire accoucher de ce qu'il y avait de plus profond et de plus original dans mon travail était telle que j'en suis sortie rouge comme une tomate, le cerveau en feu, me disant qu'il fallait être un peu maso pour rechercher une telle épreuve à mon âge ! Tes

compliments à la fin de la conférence valaient toutes les souffrances endurées à la préparer... Chaque fois que j'intervenais [...] tu étais à l'écoute de mes intuitions si maladroitement exprimées et tu arrivais à me les faire comprendre ; quand tu les articulais, elles m'apparaissaient pertinentes et cela me donnait un sentiment de fierté, d'un peu plus d'intelligence¹⁵. »

Quelles que soient les circonstances – au cours d'un repas, en voyage, en famille –, Benny savait, d'un mot, bousculer une idée fausse, indiquer une sortie d'impasse. Mot qui n'était pas toujours volontiers entendu.

Il y eut deux lieux où, successivement, cette passion d'enseigner s'est exercée de manière systématique : l'Institut de philosophie et de littérature à Jérusalem (école doctorale de Paris-VII), créé à la rentrée universitaire 1996, et l'Institut d'études lévinassiennes, fondé au printemps 2000, « la possibilité d'une liberté de pensée totale¹⁶ ».

« Je suis à Jérusalem pour dire ce que je pense, librement¹⁷. [...] Je ne demande à personne ni de me suivre, ni de m'aimer. On va tout remettre en question¹⁸. »

À Paris-VII existait déjà une école doctorale, dirigée par Julia Kristeva. Restait à concevoir une école doctorale *extra muros*, en dehors de l'Hexagone. Jean-Claude Milner, qui venait de quitter Paris-VII pour diriger le Collège international de philosophie mais avait gardé une bonne connaissance des arcanes administratifs universitaires, aide à élaborer le projet : créer une antenne universitaire de troisième cycle, qui permettrait à des francophones de Jérusalem de préparer des mémoires et des thèses validés par des professeurs de Paris-VII. Pierre Chartier, vice-président chargé des questions internationales, veille à sa réalisation.

Toujours combatif, Benny veut ouvrir une brèche dans un paysage culturel dominé par le modèle anglo-saxon, « frayer une voie française de la pensée ». Il inaugure donc la série de ses séminaires par un cycle sur Lévinas, qui vient de mourir. Il avait même envisagé un instant de donner son nom à ce nouvel

institut universitaire, histoire de faire un pied de nez à l'Université israélienne. (« Il y a dix-huit ans, au cours d'une conversation avec l'un des responsables du département de philosophie d'une université israélienne, je lui ai demandé ce qu'il pensait de Lévinas. Il m'a répondu : "C'est une plaisanterie¹⁹ !" »)

Succès immédiat du séminaire hebdomadaire de Benny – « ces cours, c'était comme la première pluie de printemps²⁰ » – et des séminaires donnés par des intervenants invités venus de France : Jacques Derrida, Alain Finkielkraut, Jean-Claude Milner, Monique Dixsaut, Pierre Chartier, qui font salle comble. La vivacité et la pertinence des questions du public surprennent les intervenants. Il avait été envisagé de jumeler les séminaires avec l'université de Jérusalem-Est, l'université de Bir Zeit. Ce volet du projet a été très vite abandonné, sur les recommandations des autorités culturelles françaises elles-mêmes.

Pour répondre aux critères académiques déterminant l'obtention de DEA et de doctorats, des cours hebdomadaires de littérature et d'initiation à la philosophie sont proposés ; ils sont donnés par deux normaliens de l'Institut biblique pontifical, un universitaire israélien spécialiste de Valéry, et Michaël Sebban. Pour financer ces cours, deux associations de soutien sont créées, l'une en France, l'autre à Jérusalem. Benny rencontre Marie-Claude Messenger, directrice de l'Alliance française. L'accord se conclut : la maison de l'Alliance française abritera le nouvel institut universitaire.

Aux séminaires réguliers assistent des étudiants, des médecins, architectes, enseignants, fonctionnaires, retraités ; des gens dits de gauche, des gens dits de la droite nationaliste, d'anciens élèves de Manitou. Ils sont d'origine italienne, allemande, marocaine, algérienne... et française. Ils ne sont pas tous juifs.

Le succès est indéniable, mais nous sommes à Jérusalem et reliés à une université française. On aurait pu croire ce lieu d'étude, lieu de science, à l'abri des tourmentes politiques qui assaillent la ville : quel rapport entre une lecture des textes de Lévinas ou les avatars de la notion de contingence dans *La Nausée*

et *L'Être et le Néant* et le conflit israélo-palestinien ? Aucun. Et pourtant, des préoccupations étrangères au domaine du savoir vont interférer. L'Institut, puis le séminaire de Benny, vont être pris au piège d'intérêts politiques et financiers et, plus trivialement, de basses jalousies, qui leur sont au départ étrangers. Et Benny ne cache pas son appartenance au monde de la Torah ; cela dérange.

« Il y a une vocation, dans ce que tu es et ce que tu fais, à révéler la coalition des menteurs et des faibles. Mais elle se redouble d'une effrayante épreuve dont ils ne se font pas faute de te faire subir les effets²¹. »

Première étape : destruction de l'Institut de philosophie et de littérature, école doctorale de Paris-VII. « Pratique effective de boycott à petite échelle de ce qui se fait en *Eretz Israël* et en particulier à Jérusalem²². » La personnalité influente à Paris-VII est Monique Chemillier-Gendreau, proche de Leila Shahid, ambassadrice de l'autorité palestinienne en France, qui s'était pourtant d'abord déclarée favorable au projet. En mai 1997, le conseil d'administration vote, à l'unanimité moins une voix, celle des représentants étudiants, la fermeture de l'Institut. Son succès même est cause de sa chute. Il est impensable de faire ce cadeau à la Jérusalem juive. « Il faut détruire cette école doctorale dans la Jérusalem de Netanyahou²³. »

Benny est autorisé cependant à continuer d'enseigner et à suivre les travaux de ses étudiants. Son statut administratif change : il est détaché auprès de l'Alliance française.

On a réparé les dégâts à Paris ; c'est à Jérusalem que la catastrophe menace.

Deuxième étape : destruction de l'Alliance française.

Il serait fastidieux de suivre en détail les manœuvres, les coups bas, les pressions diverses visant à fermer l'Alliance française. Annoncée en septembre 1999, elle est effective en janvier 2000. C'est l'année du séminaire « Théologie et politique », qui deviendra un livre : *Le Meurtre du Pasteur*. Benny dispose de très peu de temps pour trouver une solution de

remplacement. On explore du côté des Arts et Métiers (département ressources humaines), et de celui de Paris-IV où enseigne Monique Dixsaut.

Les amis de longue date, Jean-Claude Milner, Alain Geismar, Gérard Bobillier, las, découragés ou impuissants, déclarent forfait.

Une seule issue : en appeler à l'opinion éclairée et aux plus hautes autorités de l'État, les ministères de l'Éducation nationale et des Affaires étrangères, les deux ministères concernés. Deux personnes sont en position d'intervenir, dont Benny espère qu'elles accepteront de le faire : Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy.

Les trois

C'est une chance exceptionnelle que m'ont donnée mes deux compagnons, Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy, en me permettant de créer l'Institut ; parce que sans eux je n'étais rien, j'étais écrasé par la France²⁴.

Alain Finkielkraut et Benny se sont connus au cours du reportage qu'ils ont fait en partie ensemble en 1980 ; un an après la mort de Sartre, Alain avait écrit un bel article dans *Le Nouvel Observateur* : « Sartre parmi nous ». Benny a aimé son livre *Le Juif imaginaire*. Il craint seulement que la violence du débat à Strasbourg sur le port du foulard n'ait altéré les sentiments d'Alain à son égard. Crainte qui se révèle sans fondement²⁵.

Il connaissait moins Bernard-Henri Lévy, sinon par ses livres. Mais lorsque Bernard-Henri Lévy avait publié dans *Le Monde* un article où il s'interrogeait sur ce qui avait bien pu provoquer son retour au judaïsme, Benny lui avait adressé une lettre dans laquelle il répondait vertement à sa question.

Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy, indignés de l'injustice commise et convaincus que Benny devait continuer d'enseigner à Jérusalem, se lancent dans la bataille. Par chance, le personnel diplomatique a changé. Des hommes ont remplacé les pantins : Jacques Huntzinger, ambassadeur à Tel-Aviv, Régis

Koetschet, consul à Jérusalem. Commence le ballet des tractations, interventions, négociations, suggestions, entre les divers services concernés en France et à Tel-Aviv. Benny vit dans l'attente des appels téléphoniques qui l'informent des progrès, quand il y en a, et des réponses des autorités. Sous l'œil goguenard de ses filles, dès la première sonnerie, il saute sur l'appareil. On joue à deviner, à l'expression du visage, qui est à l'autre bout du fil. On se trompe rarement : « C'est Bernard ! »

« Lévinas » était le nom qui unissait les trois compères, si différents les uns des autres. Son nom serait donc le fondement du nouveau lieu d'enseignement à créer. Décision en apparence facile et évidente, que les tensions entre les héritiers d'Emmanuel Lévinas – ils étaient en procès – allaient pour un temps compliquer.

À la suite de rumeurs, les Hansel sont soupçonnés de vouloir rapatrier les archives de Lévinas à Jérusalem – forme triviale qu'avait prise la crainte d'une « récupération juive » de l'œuvre de Lévinas. À la demande de Simone Hansel, Benny écrit une lettre de démenti pour le tribunal.

Il considère cependant qu'il n'a pas à prendre parti dans la dispute : Lévinas avait désigné son fils Michaël comme exécuteur testamentaire ; il devait donc, concernant le futur institut, s'adresser à lui.

L'Institut d'études lévinassiennes existe sur le papier ; il a un local 33 rue Ramban, un directeur, Benny Lévy, et un président, Shmuel Wygoda. Reste à le lancer. Pour Benny, aucune entreprise n'est technique, politique ou bureaucratique.

Lancer l'Institut, c'est d'abord approfondir ses liens avec les deux cofondateurs. Ils viennent à la maison pour la première fois. Les filles sont surprises et charmées par la simplicité de nos invités. Nous occupions alors, succédant à une imitation de chalet suisse, un appartement de style vaguement persan. Là, loin des flashes et des micros, sous le regard attentif et non prévenu

des enfants, il devenait plus facile d'aborder les questions épineuses, de faire un sort aux rumeurs :

« Bernard, le bruit court que tu n'es qu'à moitié juif, seulement du côté paternel, donc que tu ne serais pas juif. »

Bernard dément la rumeur. Sa mère est juive, elle est même petite-fille d'un rabbin d'Algérie.

Pour Benny, rien n'est perdu quand un Juif ne cède pas sur son rapport au vrai, ni sur le rapport au féminin. Il fait l'éloge de la femme juive. On est très, très loin de l'idéal féminin de Bernard-Henri Lévy. Alain Finkielkraut s'exclame, exaspéré : « Je sais bien, moi, ce qu'il voudrait, Benny : ou que nos femmes se convertissent, ou qu'on divorce ! »

Après ces échanges, on peut passer aux problèmes d'organisation : déroulement de la soirée d'inauguration, entretiens avec la presse, la radio, la télévision. Une soirée de soutien financier doit avoir lieu le lendemain à Savion, chez un ami belge : Jacky O. Il nous avait invités, Benny et toute la famille, pendant les fêtes de *Souccot*, à un repas où Benny devait parler de son rapport à Sartre et de son retour aux textes juifs. Cette première soirée à Savion inaugurerait une longue suite de rencontres avec les communautés juives d'Anvers et de Bruxelles.

Puis c'est la mobilisation générale des fidèles du séminaire, comme au bon vieux temps... de la GP. Il faut créer l'événement et un raz-de-marée du public – « l'émeute », comme disait Benny. Il faut que tout soit parfait, l'accueil de nos hôtes, la réception du public, les interventions, et que cette perfection éclate aux yeux, sinon du monde, du moins du public israélien et francophone, et des autorités françaises.

Le grand soir, la foule est au rendez-vous. Restent de ce moment d'exception quelques images, quelques paroles.

Le lendemain, à Savion, dans la nuit tiède de cette banlieue chic de Tel-Aviv, les invités assis aux tables disposées autour de la pelouse, reconnaissants envers

Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy d'être là, sont attentifs et chaleureux. Alain et Bernard s'épanchent.

« Il faut aimer [son interlocuteur], puisque c'est en aimant quelqu'un qu'on arrive à voir par-delà ses gestes, par-delà ses masques, les points de bonté très forts, très secrets²⁶. »

Voilà donc notre « rabbin sectaire », en réalité Juif des textes, Juif de la lettre, lancé dans une aventure avec deux Juifs jetés dans la modernité.

L'unité dans la diversité de ce trio étaient fondée sur l'exigence commune de penser hors des diktats de la *doxa* et du progressisme. Sans entraîner une pensée unique.

« Ce qui nous intéresse au plus haut point, c'est non seulement le contenu du dialogue, mais de faire effet par la forme même du dialogue. Nous voulons – la société israélienne en a particulièrement besoin – faire sentir qu'il est parfaitement possible d'être soi-même jusqu'au bout, sans concessions, et en même temps maintenir et approfondir notre amitié, garantie des modifications que l'un produit sur l'autre²⁷. »

Modification que, pour lui-même, Alain Finkielkraut formule ainsi : « Incroyant ne signifie plus pour moi émancipé mais inconsolé²⁸. »

Les grands débats

Nous sommes en 2001. Il y a eu Durban. C'est la deuxième Intifada.

Des écoliers meurent dans l'explosion de bus ; des jeunes dans des cafés, des familles entières dans des restaurants, des pizzerias, au marché. On vit des scènes d'enfer.

Mais c'est Israël qui est mis en accusation. Derrière le nom d'Israël, l'antique figure honnie : le Juif – selon le mot d'ordre popularisé à Durban : « *One Jew, one bullet* » (un Juif, une balle).

Le thème du premier grand débat sera donc : « La mémoire, l'oubli, solitude d'Israël ».

« La pensée [...] doit refuser les “théories” qui suturent. Notre tâche n'est pas de bricoler à la place des politiques impuissants une “solution” politique. Notre tâche : penser *la solitude* d'Israël, noyau de l'effet de vérité. L'oubli d'Auschwitz, inévitable dans l'histoire universelle, c'est le retour obligé de la solitude. Voici la configuration que je propose comme schéma de notre débat : la mémoire, l'oubli, solitude d'Israël²⁹. »

Il lance le débat par ce constat : « On a crié dans les rues de Paris et de Strasbourg “Mort aux Juifs” et la moitié de l'humanité au moins – l'arabe ouvertement et l'euro-péenne en partie *mezza voce* – réclame un Nuremberg pour “les crimes israéliens contre l'humanité”. Constat : ça s'est retourné. »

En Israël, un petit parti de gauche veut préparer une révolution laïque. En dépit de son existence éphémère, il est le symptôme d'une question persistante : qu'est-ce qui fonde l'être ensemble de ce pays ? Un contrat à la mode occidentale ou le serment des six cent mille Hébreux au pied du Sinaï ? Benny livre une réponse dans *Le Meurtre du Pasteur*, qui vient alors de paraître : « un acte d'indépendance³⁰ ».

Le thème du deuxième débat, en 2002, sera « La laïcité ». Il se déroulera sans Bernard-Henri Lévy (en mission pour le gouvernement français en Afghanistan) avec Alain Finkielkraut et Benny Lévy – et la salle, bien sûr.

La question de la laïcité, fondamentalement, est celle du rapport à la parole originelle. Pour le Juif, il n'y a pas de rupture : « Le simple d'Israël : Moïse et les six cent mille Hébreux au pied du mont Sinaï, témoins des paroles données³¹. » Et toute la sagesse d'Israël est la garde de cette vision originelle.

Pour l'Occidental, il y a séparation : d'un côté l'État, de l'autre ce qu'il est convenu d'appeler la religion. Le Juif moderne est prisonnier de la conception occidentale :

« Ce n'est pas le simple du Sinaï qui commande le destin du Juif, c'est le compliqué de la question juive nouée à la question de la laïcité qui commande à l'heure actuelle le destin du peuple juif. Tout se joue dans les vocables : aujourd'hui, lorsque vous dites Israël, les gens pensent État d'Israël. Quand les mots ont gagné, cela devient un fait. On peut juste, dans les mots, faire le lent travail de reconquête, de réappropriation du simple d'Israël. Nous sommes jetés dans cet *a posteriori* : dans une situation où il faut défendre l'État contre des ennemis qui veulent le détruire. [...] Nous sommes otages les uns des autres, otages de l'État juif parce que, fondamentalement, chaque Juif est otage ou responsable des autres Juifs³². »

Défendre l'État ne signifie pas se couler dans cette forme, qui n'est pas neutre : « Il s'agit de libérer le Sinaï de la vision politique du monde. Autrement dit, la pensée qui s'imaginerait qu'il suffirait de truffer l'État de Sinaï pour qu'au bout du compte le messie arrive, est fondamentalement fausse. Par contre nous avons une responsabilité par rapport au nom d'Israël emprunté par l'État. Dans un État qui a une mainmise sur le signifiant Israël, tout ce que l'on peut faire pour éviter la profanation de ce nom doit être fait³³. »

Au printemps 2003 paraît le livre d'enquête de Bernard-Henri Lévy *Qui a tué Daniel Pearl ?*. Il est invité à l'université hébraïque par Robert Wistrich, directeur du Centre international d'études sur l'antisémitisme. Dans l'immense auditorium de l'université du mont Scopus où se bousculent plus de deux mille personnes, les gens sont assis dans les travées ou sur les marches des escaliers. Benny (son séminaire sur « La pensée du retour après Rosenzweig et Lévinas » touchait à sa fin) présente ainsi, devant une salle devenue attentive et silencieuse, l'ouvrage de Bernard-Henri Lévy : « Pensée du retour, question déterminante de ce beau livre. » Retour d'Omar, l'assassin, venu à un islam radical après des études dans les meilleures écoles anglaises. Retour de Daniel

Pearl, qui, avant d'être décapité, affirme : « Mon père est juif, ma mère est juive, je suis juif. » Immobilité du Juif.

Pendant leur séjour en Israël, Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy multiplient contacts et rencontres. Ils acquièrent une connaissance réelle des faits et du pays, et peuvent ainsi, bien que la tâche ne soit pas facile, intervenir en France.

Des invités moins médiatiques, venus de l'Université sans pour autant être académiques, viennent partager leurs recherches avec le public de l'Institut : Marie-Claire Galpérine (dont c'est, à quatre-vingts ans, le premier voyage en avion), Monique Dixsaut, Éric Marty, Robert Legros.

... et quatre

Discret, le quatrième partenaire est Jean-Claude Milner, « le seul intellectuel qui m'ait appris quelque chose ».

Un athée radical, dont le matérialisme remonte plus haut que Marx, au penseur antique de l'atome, Lucrèce. Ses maîtres : Lacan et les théoriciens du langage. Il connaît bien Foucault et s'y réfère souvent. Il ne pense ni avec Sartre ni avec Lévinas. Son point de contact avec Benny : Marx revu par Althusser, et l'ENS. « À la rue d'Ulm, il suffisait d'une conversation à deux pour se connaître³⁴. » Ils coexistent un an à l'ENS, à la cellule des étudiants communistes réunis autour d'Althusser. « Benny Lévy est tout de suite apparu comme le bras droit théorico-politique de Robert Linhart, et il a dit quelque chose qui m'a beaucoup frappé ; il a dit : “Il faut étudier ce que c'est qu'un mot d'ordre.” Voilà quelqu'un, ai-je pensé, qui a manifestement compris la manière d'utiliser tous les outils que le structuralisme propose à des fins d'analyse politique³⁵. » Durant cette année-là, Jean-Claude Milner passe l'agrégation de grammaire – il est reçu premier. En 68, il enseigne à Nanterre, noue des contacts avec l'UJCML de l'École normale de Saint-Cloud, dont Jean-Claude

Zancarini était responsable ; il rejoint Jacques-Alain Miller à Besançon. Le premier compagnonnage avec Benny, c'est au comité de rédaction de *La Cause du peuple*, où il a été appelé. Ils se voient alors chaque jour, et Benny sollicite l'avis de Jean-Claude sur n'importe quelle question du moment qui le tracasse – par exemple : la monogamie. Il le considère comme quelqu'un qui sait tout : « Un jour, c'est le hasard qui faisait ça, à une réunion du comité de rédaction, je revenais de la bibliothèque avec un sac rempli de livres. Benny le prend, sort deux gros volumes cartonnés, les pose sur la table. *La Science de la logique* de Hegel, mais en allemand ! Et puis *Le Capitalisme monopolistique* : "Je ne sais même pas ce que c'est, c'est un livre de Chamberlain." Et il continue. [...] Ça s'est terminé par ce qui était le comble pour lui : un recueil de sonnets d'un auteur français du dix-septième siècle, Drelincourt – qui connaît Drelincourt ? C'était son idée, que j'étais quelqu'un qui pouvait parcourir Hegel en allemand jusqu'aux sonnets d'un auteur absolument inconnu du dix-septième siècle³⁶. »

Quand Jean-Claude Milner quitte le comité de rédaction de *La Cause du peuple* et la GP, il ne vit que pour la science. Peut-être est-ce là la raison qui lui fait dire : « Je n'ai pas de biographie. » Et pourtant... Si, de son père, Juif oublieux de soi, il a reçu la certitude que l'intelligence justifie tout, il n'en a pas hérité la part d'ombre : la ruse plutôt que le courage ; c'est l'homme qui n'hésite pas à compromettre sa carrière de linguiste en critiquant le soutien que Chomsky, le grand maître de la linguistique, apporte au négationniste Faurisson. Parce que, au fond, « le savoir est courageux³⁷ ».

Pendant la bataille pour la titularisation de Benny, Jean-Claude Milner, alors vice-président de Paris-VII chargé des questions de la science, pourra donner quelques conseils utiles. Au moment de la création de l'école doctorale, il s'investit totalement. Elle répond à l'idée qu'il se fait de la fonction haute de l'université, telle qu'elle devrait être, un lieu de recherche et de transmission

des savoirs. La fermeture décidée par le conseil d'administration lui laisse un goût amer.

Leur correspondance s'amorce avec la parution du *Nom de l'homme*, qui arrache Sartre à la *doxa* sartrienne. Elle durera vingt ans.

Au cours de ces vingt années, Jean-Claude Milner publie quelques « livres fondamentaux ». *De l'école* est un succès de librairie, bien qu'il s'y oppose « de manière suivie et rigoureuse à la pédagogie moderne, à toutes les fadaïses qui se disent sous ce nom-là [...]. Il a eu naturellement contre lui toute la canaille progressiste, etc. [...] C'est lui qui a inventé le merveilleux concept de "vieillard sinistre". Quand je pense à Mitterrand, je dis "vieillard sinistre", seul concept adéquat pour ce bonhomme³⁸. »

En acceptant de participer aux séminaires de l'Institut, Jean-Claude Milner fit preuve à notre égard d'une attitude inverse de celle de la plupart des anciens de la Gauche prolétarienne. Quelques-uns étaient encore venus à Strasbourg ; à Jérusalem, ce fut l'éloignement complet, à une ou deux exceptions près, parce qu'ils ne comprenaient pas notre cheminement, ou pire, parce qu'ils étaient rongés par le tout-politique : l'un d'eux n'avait-il pas refusé d'assister à la bar-mitsva de Michaël parce qu'il ne voulait pas « venir en Israël tant qu'il y avait des territoires occupés » ? Le rapprochement avec Jean-Claude Milner a été rendu possible par sa position d'homme de savoir, de penseur matérialiste ayant, à partir de là, puissance à déboulonner quelques idoles. Dans son dialogue avec Benny s'ouvre pour Jean-Claude Milner un chemin vers « plus de savoir³⁹ », ce qui l'amène, dans sa recherche théorique sur les noms⁴⁰ à la prolonger par une réflexion sur le nom juif.

Plus étonnant encore : à partir de prémisses tout à fait étrangères, il formule des propositions qui sont, en français, des propositions de la sagesse juive :

« B. Lévy : Oslo⁴¹ est entièrement européen. La tâche du Juif, selon toi ?

J.-C. Milner : Se délivrer de l'Europe.

B. Lévy : Tu viens de dire en français un verset capital pour nous : Jacob, quand il rencontre Ésaü, son frère, fait d’abord une prière et dit : “Délivre-moi de la main de mon frère, de la main d’Ésaü”, c’est-à-dire de la main de l’Europe⁴². »

Et surtout, à la fin des *Penchants criminels de l’Europe démocratique* : « La quadriplicité masculin / féminin / parents / enfant, voilà ce que désignent aussi bien l’expression sereine “de génération en génération” que la question troublée “que dirai-je à mon enfant ?”. Tous les groupes d’êtres parlants rencontrent la quadriplicité, dira-t-on. Tous les noms qu’ils se donnent ou se refusent reposent sur elle. Oui, certes, mais je poserai en thèse ceci : le nom juif est le seul nom qui ait pu reposer sur la *seule* quadriplicité⁴³. »

Dans son livre *L’Arrogance du présent*, la parenté des méthodes de lecture apparaît à trois reprises : quand il évoque son intérêt pour la linguistique et le rapport de Lacan à cette discipline : « Ce qui m’avait intéressé chez lui [Lacan], ce n’était pas ce qu’il y avait de consonant avec la linguistique, mais au contraire ce qu’il y avait de dissonant. [...] Je souhaitais situer l’impensé de la linguistique⁴⁴ » ; à travers l’exigence, qui rappelle celle des docteurs du Talmud, d’une « pensée par détails » contre « la pensée de manière massive⁴⁵ » ; et enfin à travers l’importance de la lettre pour la pensée : « Si l’on prend au sérieux la littéralisation, alors la pensée est, pourrait-on dire, à une lettre près. Qu’on en ajoute une, qu’on en retire une, cela peut faire la différence entre la justesse et le ratage⁴⁶. »

À Jérusalem, il est allé au *Kotel*. Benny était avide de savoir : « Alors, tes impressions ? » Mais Jean-Claude se tait.

Matérialiste athée, il n’a à répondre devant aucune instance en hauteur. Le tribunal de l’histoire est récusé, le public déconsidéré. Reste, unique, la passion du savoir, la clarté de la pensée qui rend compte de la recherche. Mais le désir d’écrire ?

« Je tiens que le savoir et l'étude n'ont pas de place naturelle dans la société française. [...] Certains [qui se dévouent à l'étude] choisissent la solitude, d'autres se constituent des cercles d'amis, d'autres inventent des institutions ; se taire en public et en privé, se taire en public mais pas en privé, parler à mots couverts, en équivocité, en style impénétrable, en clarté trompeuse, on sait que chacun dans la nécessité fait comme il peut⁴⁷. »

À chemin de vie, chemin de pensée

À l'Institut, chaque mercredi, jour de séminaire, on se retrouve à quelques dizaines quasi familialement au 33 rue Ramban pour la suite du feuilleton. Chaque séance, traversée d'éclats de rire et de coups de colère, se termine par le suspens d'une question.

Devant ce public tout de passion, Benny rend compte : « Tout ce que je fais est toujours une explication avec mon passé, une mise au clair⁴⁸. »

Ce faisant, il met en lumière l'étonnante répercussion de la lecture de Sartre sur Lévinas.

« À nous, les survivants des camps d'extermination, à nous les rescapés de l'histoire universelle, à beaucoup d'entre nous ce langage nouveau se révéla brusquement familier ou très proche. Il joua un grand rôle dans notre audace à revenir à de vieux discours interrompus depuis longtemps et progressivement oubliés autour des Écritures et de traités et d'y percevoir à nouveau l'appel à la mission pour les hommes au lieu d'y puiser de purs préceptes cérémoniels, d'obéir à l'appel et sous différentes formes en Occident et en Israël de s'engager dans les voies difficiles⁴⁹. »

Citation de Lévinas que Benny Lévy commente ainsi : « Il est en train de dire qu'il est retourné au Talmud parce qu'il était sartrien⁵⁰ ! » Ce qui signifie en clair que si Lévinas « rencontre » son maître Chouchani, même si c'est le

docteur Nerson qui lui en a fourni l'occasion, c'est Sartre qui lui en a insufflé le désir.

Benny s'était fait l'agent de la rencontre de Sartre avec le texte de Lévinas. Mais lui-même, comment a-t-il retrouvé la mémoire de ces textes ? C'est parce que, au cours de son travail d'élucidation avec Sartre, Sartre et lui ont buté sur la question d'autrui. Lévinas, qui a retrouvé la vie des textes juifs grâce à Sartre, a fait découvrir cet horizon nouveau de pensée à Benny.

Benny, qui ne fait jamais les choses à moitié, s'engage totalement dans la voie ouverte, celle du *limoud*. Cette étude lui permet une lecture plus savante du texte de Lévinas, d'en restituer l'humus juif, d'en déceler à la fois la grandeur novatrice, les contradictions, les points aveugles.

C'est la plongée dans les textes juifs qui lui permet aussi, à partir de 1996, de faire la « couture » des questions soulevées avec Sartre.

Comment passe-t-on de la « contingence », prison, obstacle à la liberté – on ne sera vraiment libre que lorsqu'on ne naîtra plus du ventre d'une mère – à la facticité juive, l'irrémissibilité de l'être juif, condition du retour, de la liberté du Juif ?

Comment passe-t-on du sol tourbe, enlissement, enracinement, terre du « salaud », au sol assise, lieu féminin, lieu de l'Un, lieu lié à la lettre et au temps, jardin laissé à la garde d'Adam ?

Est-on obligé, pour aller de l'un au multiple, de passer par la série ou le « groupe en fusion » des révolutions et des pogroms ?

Sept années de séminaires où il restitue pour son public, puis en livre pour « la génération⁵¹ », le cheminement qui le conduit de la pensée du retour avec Lévinas à la pensée du retour après Lévinas et Rosenzweig – Rosenzweig à la radicalité exemplaire. Chaque thème, repris d'année en année, est présenté sous un autre aspect selon les penseurs convoqués.

Dès le premier séminaire, dans la dernière séance, il fait allusion aux thèmes qui seront développés par la suite :

« Aller de l'éthique à la sainteté : dans cette séance se profilent les thèmes des séminaires à venir : l'ordre de la sainteté nous oblige donc, quant au sujet, à en venir ou à revenir au fait d'Israël, le fait, la facticité. Il eût fallu encore plusieurs séances pour dire l'importance de cette notion et combien Lévinas en était redevable à Rosenzweig. Avec une année de plus, il aurait fallu montrer comment le geste de Schelling est un maillon important de cette chaîne qui nous mène à la pensée de la facticité⁵². »

Ce « geste de Schelling » sera étudié cinq ans plus tard.

Plus loin, dans le même séminaire, il donne le fil de l'enseignement de la huitième année :

« Un événement de traduction est une opération messianique. Si le messie est l'articulation de *Adam* et de *ha-Adam* – c'est cela le messie, comme nous allons le voir –, alors un événement de traduction, un événement qui permet de franchir la lisière entre Israël et les nations, c'est le *beer hétev* [le bien-traduire] du verset⁵³. »

Le bien-dire, dire le bien comme condition d'accord entre Israël et les nations.

La formulation se précise, sous la contrainte de la recherche elle-même. Ainsi, les dernières phrases du dernier séminaire :

« Toute l'histoire juive est rivée en un seul point : le Sinaï. Tout est là dès le début. [...] Ultime proposition de la pensée du retour liée à *kalou kol ha-kitzim* : toutes les fins sont épuisées. Cette notion de fin requiert un examen comme tel, c'est-à-dire qu'elle requiert un examen de la doctrine messianique. C'est pour cela que je vous propose comme thème pour la suite de notre séminaire l'année prochaine : "Messianisme⁵⁴". »

Il a été empêché de tenir le séminaire annoncé. Sans doute ne le devait-il pas. C'est ce que je m'efforce de penser, sinon c'est la torture de la culpabilité : il m'avait confié son corps et je n'ai pas su le garder.

Trois écrits scandent ces sept années d'enseignement oral :

Visage continu, ou comment « autrui » n'est pas « l'autre bonhomme », qui reprend la matière de la première année de séminaire, « Dieu et la philosophie ».

Le Meurtre du Pasteur, paru après le séminaire « Théologie et politique », ou l'impossible visée du tous par le politique.

Être juif, enfin, ultime réfutation des *Réflexions sur la question juive* de Sartre, qui amplifie et approfondit le dernier chapitre du *Nom de l'homme*, « L'Un-Bien ».

-
1. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.
 2. *Idem*.
 3. A. Finkielkraut, B. Lévy, *Le Livre et les livres*, *op. cit.*, p. 168.
 4. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.
 5. A. Finkielkraut, B. Lévy, *Le Livre et les livres*, *op. cit.*, p. 168.
 6. B. Lévy, séminaire « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Lévinas », vingt-troisième séance, 29 mai 2002, ABL.
 7. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.
 8. B. Lévy, séminaire « Théologie et politique », séance du 5 avril 2000 sur Spinoza, ABL.
 9. Toute langue qui n'est pas la langue sainte : l'hébreu.
 10. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, 17 décembre 2002 (réponse à une question).
 11. B. Lévy, séminaire « Philosophie et politique », séance sur Freud, Jérusalem, 12 juillet 2000, ABL.
 12. Cercles socratiques, ABL.
 13. Texte publié dans *Littérature et résistance*, textes réunis par Ruth Reichelberg et Judith Kauffmann, Presses universitaires de Reims, 2000.
 14. Témoignage d'Eli Schonfeld, ABL.
 15. Témoignage de Catherine S., ABL.
 16. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, 17 décembre 2002.
 17. B. Lévy, séminaire « La pensée du Retour. Après Rosenzweig et Lévinas », sixième séance, 13 novembre 2002, ABL.
 18. *Idem*, huitième séance, 11 décembre 2002.
 19. « Rencontre avec Benny Lévy », propos recueillis par P. Luçrat, *Jerusalem Post*, édition française internationale du 26 février au 4 mars 1997.
 20. Témoignage de David C., ABL.
 21. Lettre de Christian Jambet, 1989, ABL.
 22. B. Lévy, *L'Autre Rive*, RCJ, 7 janvier 2003.

23. Propos tenus lors du conseil d'administration, cités par B. Lévy dans l'émission *L'Autre Rive*, RCJ, 7 janvier 2003.
24. B. Lévy, conférence au Bnai Brith, Jérusalem, *cit.* (réponse à une question).
25. Sur ce débat, voir *Le Livre et les livres*, *op. cit.*
26. B. Lévy, *L'Alcibiade. Introduction à la lecture de Platon*, Verdier, 2013.
27. B. Lévy, « Débat », 18 février 2002, *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 2 (*Le monothéisme*), 2003, p. 217.
28. A. Finkielkraut, « Le Débat. Séminaire préparatoire », 17 février 2002, *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 2, « Le monothéisme », 2003, p. 224.
29. B. Lévy, *ibid.*, p. 219.
30. *Ibid.*, p. 217.
31. B. Lévy, « Vous êtes mes témoins », intervention au Banquet du livre, Lagrasse, 1998. Repris dans les *Cahiers d'études lévinassiennes*, hors série « Benny Lévy », 2005.
32. *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 2, *op. cit.*, p. 219.
33. *Ibid.*, p. 220.
34. Témoignage de Jean-Claude Milner, ABL.
35. *Idem.*
36. *Idem.*
37. B. Lévy, cours sur le *Protagoras* de Platon (1996-1997), quatrième séance, p. 26, ABL.
38. B. Lévy, présentation de Jean-Claude Milner à l'Institut d'études lévinassiennes quelques jours avant le séminaire « Les pièges du tout », janvier 2003, ABL. Publié ensuite sous le titre *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* aux éditions Verdier, 2003.
39. Cf. J.-C. Milner, *Clartés de tout*, Verdier, 2011, p. 55 *sq.*
40. Cf. *Les Noms indistincts*, Seuil, 1983 ; réédition Verdier/poche, 2007.
41. Allusion aux accords d'Oslo.
42. Entretien de Benny Lévy et Jean-Claude Milner, émission *L'Autre Rive*, RCJ, 4 février 2003.
43. J.-C. Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, *op. cit.*, p. 119.
44. J.-C. Milner, *Clartés de tout*, *op. cit.*, p. 10-11.
45. Cf. J.-C. Milner, *L'Arrogance du présent. Regards sur une décennie, 1965-1975*, Grasset, 2009, p. 149 et note.
46. *Ibid.*, p. 31.
47. J.-C. Milner, *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?*, Verdier, 2002, p. 8-9.
48. B. Lévy, séminaire « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Lévinas », quatorzième séance, 6 mars 2002, ABL.
49. Texte de Lévinas sur Sartre paru après la publication des « Entretiens » sous le titre « Un langage pour nous familier », dans *Les Imprévus de l'histoire*, p. 149, cité par B. Lévy dans son séminaire « La pensée du Retour. Après Rosenzweig et Lévinas », deuxième séance, 16 octobre 2002, ABL.
50. *Idem.*
51. B. Lévy, *Être juif*, Verdier, 2003.

52. B. Lévy, *Lévinas : Dieu et la philosophie (séminaire de Jérusalem. 27 novembre 1996 - 9 juillet 1997)*, Verdier, 2009, p. 455 (le début de la citation, avant les deux points, ne figure pas dans la retranscription publiée).

53. *Ibid.*, p. 460.

54. B. Lévy, séminaire « La pensée du Retour. Après Rosenzweig et Lévinas », vingt-sixième et dernière séance, 18 juin 2003, ABL.

DERNIERS JOURS

Juillet 2003.

Nous avons gagné. Après l'élection d'un nouveau président à Paris-VII, Benny a obtenu une délégation de deux ans renouvelable. Je plaisante sottement : ne plus avoir à nous battre va nous manquer.

Une lettre arrive des États-Unis : Christian Delacampagne invite Benny à Baltimore pour le centenaire de Sartre, en 2005. Léger haussement d'épaules de Benny.

Il a encore le séminaire des doctorantes à préparer ; rédiger le livre qui a déjà son titre, *Être juif*, et doit être prêt pour la fin du mois d'août. Il s'inquiète de la trop grande impatience des journalistes qui assiègent Verdier. Même protégé par son lieu d'étude et son maître, il craint la corruption de la flatterie.

Il est fatigué, comme chaque fois à ce moment de l'année. Mais un jour, il soulève la main, la pose sur la poitrine : « J'ai mal ! », plutôt étonné qu'inquiet. Il faudrait consulter. Son médecin, un ami, est lui-même mal en point ; il ne veut pas le déranger. Un autre, à qui il décrit ses symptômes, pense à un asthme d'effort et prescrit une radio des poumons. Bien des jours passent jusqu'à ce que Benny consente à aller au centre médical. On lui propose de consulter sur place un médecin, il refuse, ce serait une perte de temps.

On part se reposer au bord de la mer. Quand il ne nage pas, Benny écrit. À la fin du jour, il m'entraîne au bord de l'eau. Assis sur les rochers, en silence, on attend. Après que le soleil s'est enfoncé sous la ligne d'horizon, on repart,

toujours silencieux. Je n'ose pas le questionner sur ce rituel qu'il a instauré. Était-ce un signe ? Lequel ?

Nous devons rester cinq jours, mais le fils d'un ami de Strasbourg se marie ; les cinq jours se réduisent à quatre.

Voyage éclair à Paris pour la présentation de DEA d'un étudiant de l'Institut.

On entre dans la période intense mais épuisante qui précède le nouvel an juif et Kippour. Benny doit se lever encore plus tôt pour dire les supplications avant la *tefila* du point du jour. Son visage se creuse, je m'inquiète : « Dès la fin des fêtes, avant de reprendre ton séminaire, nous partirons à la montagne pour un vrai repos. » Léger haussement d'épaules de Benny.

La veille de Kippour, avant de demander pardon au Nom, nous nous demandons pardon l'un à l'autre. C'est plus difficile à obtenir des filles ; elles sont déjà loin de l'adolescence mais se renvoient la balle comme des petites filles : « Je ne vois pas pourquoi c'est moi qui dois demander pardon alors que c'est elle qui... » On finit par y arriver. Ce soir-là Benny est un peu plus solennel ; il est soucieux de n'oublier personne dans sa volonté de pardon. Il nomme chacun, y compris ceux qui sont loin.

Il faut construire la *soucca*. Aucune aide cette année : aucun jeune garçon n'est disponible. Benny dort et étudie dans la *soucca*. Le quatrième matin, il tombe. Je me précipite, je n'arrive pas à le soulever. Je veux appeler une ambulance. Il murmure : « Ce n'est pas la peine. »

L'hôpital, les sanglots de Batsheva, le visage blême de Deborah. Les amis arrivent, le *rav*. Je ne veux pas abandonner Benny. Joël G., très ferme : « Rentrez à la maison, on s'occupe de tout. » Le soir même, c'est l'enterrement. On a attendu l'arrivée de René pour le kaddish¹. Beaucoup de monde ; présence discrète du consul et de l'ambassadeur, têtes couvertes.

Benny repose devant les collines de Jérusalem. Il est parti le même jour que le Gaon de Vilna.

On peut lire, gravé sur le marbre de sa tombe, le verset de Jérémie 5:1 :

*Parcourez en tous sens les rues de Jérusalem,
scrutez, cherchez dans ses places :
si vous trouvez un homme, un seul, qui pratique la justice,
un homme de confiance,
la cité obtiendra de moi son pardon.*

Et ces paroles de son rav :

*C'était un homme à la pensée pleine d'audace
sans prétention et ' hassid, un disciple d'Abraham,
il a employé toutes ses forces à briser les idoles,
les conceptions édomiques,
après qu'il a vu la ville en flammes
et qu'il a connu son créateur.*

1. Louange du Nom avant d'accompagner le mort au cimetière, que l'on répète aux dates anniversaires du décès.

OceanofPDF.com

Abraham accroche le monde à son étoile
Et Sarah bouche le gouffre, l'abîme.

OceanofPDF.com



Le Caire, 1953

Au premier plan, Tony ; à l'arrière-plan : Fleur, Benny et une cousine,
Andrée.

OceanofPDF.com



Bruxelles, lycée français, 1958

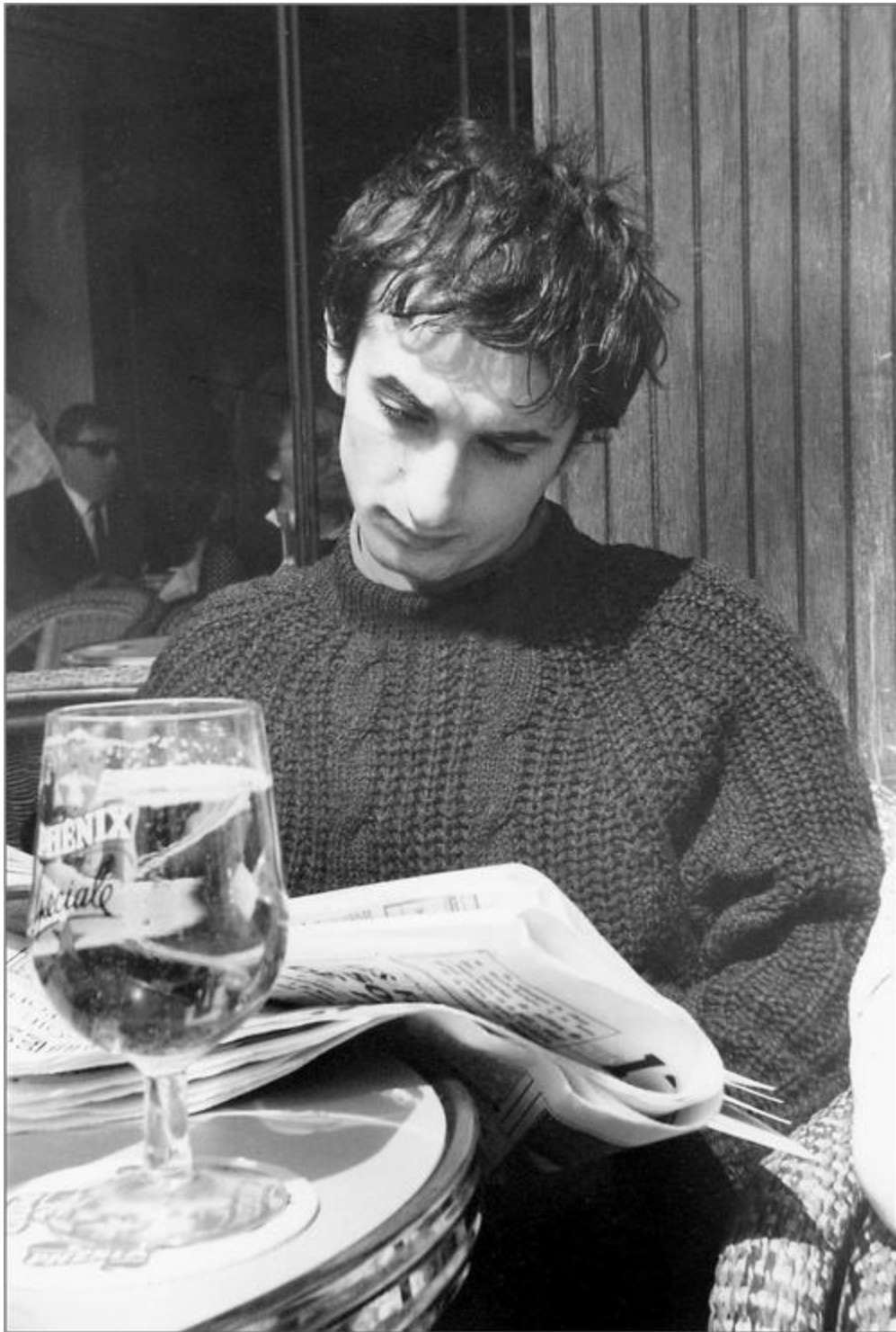
Photo de classe de quatrième. À l'arrière-plan, le quatrième en partant de la gauche, Benny Lévy.

OceanofPDF.com



Aéroport d'Orly, 1964

OceanofPDF.com



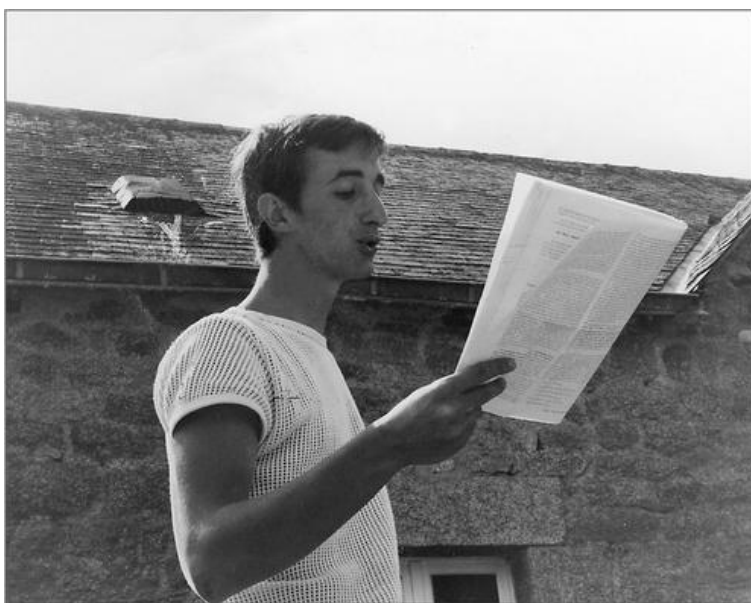
Bandol, 1966



Bruxelles, 1966

Au premier plan, Benny Lévy et Judith Aronowicz (Léo), à l'arrière-plan,
un ami et Tony Lévy.

OceanofPDF.com



Bretagne, 1966

Benny Lévy lit la « Décision en seize points » de Mao Tsé-toung.

OceanofPDF.com



Paris, 11 mars 1967
À la mairie du 12^e arrondissement.

OceanofPDF.com



Paris, 1968

OceanofPDF.com



Eaubonne, 1976
Avec son fils René.

OceanofPDF.com



Paris, 1974

Philippe Gavi, Jean-Paul Sartre, Pierre Victor (Benny Lévy) lors de la
présentation de leur livre *On a raison de se révolter*. © DR

OceanofPDF.com



Paris, 1975

Fête avec Sartre pour la naturalisation de Benny Lévy.

OceanofPDF.com



Aéroport Ben Gourion, 1995

Arrivée de la famille Lévy en Israël. Au premier plan, Michael.

OceanofPDF.com



Jérusalem, 1996
Avec sa première petite-fille, Tsilia.

OceanofPDF.com



Jérusalem, 1996
La famille Lévy.

OceanofPDF.com



Jérusalem, 2000

Bernard-Henri Lévy, Benny Lévy et Alain Finkielkraut réunis pour
l'inauguration de l'Institut d'études lévinassiennes.

OceanofPDF.com



Jérusalem, 2002

Benny Lévy chez lui, étudiant une page du Talmud.

OceanofPDF.com

On trouvera sur le site des éditions Verdier une bibliographie complète de
Benny Lévy

Les archives Benny Lévy sont consultables à la Fondation Benny Lévy
24/2, rue Kadish Louz, 96920 Jérusalem

On pourra aussi consulter le site de la Fondation :

www.bennylevy.co.il

ainsi que le site de l'Institut d'études lévinassiennes :

www.levinas.fr

OceanofPDF.com

OUVRAGES DE BENNY LÉVY

LE NOM DE L'HOMME

Dialogue avec Sartre, Verdier, 1984

LE LOGOS ET LA LETTRE

Philon d'Alexandrie en regard des pharisiens, Verdier, 1988

L'ESPOIR MAINTENANT

Les entretiens de 1980

avec Jean-Paul Sartre, Verdier, 1991, 2007

VISAGE CONTINU

La pensée du retour chez Emmanuel Lévinas, Verdier, 1998

LE MEURTRE DU PASTEUR

Critique de la vision politique du monde, Grasset/Verdier, 2002

ÊTRE JUIF

Étude lévinassienne, Verdier, 2003

LA CONFUSION DES TEMPS

Verdier, 2004

LA CÉRÉMONIE DE LA NAISSANCE

Verdier, 2005

LE LIVRE ET LES LIVRES

Entretiens sur la laïcité

avec Alain Finkielkraut, Verdier, 2006

POUVOIR ET LIBERTÉ

Verdier, 2007

LÉVINAS : DIEU ET LA PHILOSOPHIE

Verdier/poche, 2009

L'ALCIBIADE

Introduction à la lecture de Platon

Verdier/poche 2013

OUVRAGES SUR L'ŒUVRE DE BENNY LÉVY

Cahiers d'études lévinassiennes. « Benny Lévy »

(hors série), 2005

•

GILLES HANUS

Benny Lévy. L'éclat de la pensée, Verdier, 2013

OceanofPDF.com

Table des matières

RENCONTRE

PREMIER EXIL

APATRIDE

Le sovkhoze, ou l'amitié comme refuge

À NOUS DEUX, LA FRANCE !

L'ENS, non-lieu

La maison

L'entrée en théorie

« L'espèce de comédie que nous allions jouer » : Mai 68

Un tenant-lieu : la GP. Le politique comme absolu

Les Palestiniens

La Cause du peuple

Clandestin

Sartre, déjà

Dissolution

Habiter ensemble ?

Enseigner la philo sans être un professeur de philosophie

Verdier

Les Cercles socratiques

LES VOYAGES

SORTIR DE LA VISION POLITIQUE DU MONDE. EXTÉNUATION
DES TENANT-LIEU

LÈVE-TOI ET MARCHE

INITIATION À L'ÉTUDE : STRASBOURG

VERS LE LIEU, ENFIN RETROUVÉ

L'aéroport

Une maison, un jardin : Bayit Vegan

JÉRUSALEM

Le limoud (l'étude).

Enseigner

Les trois

Les grands débats

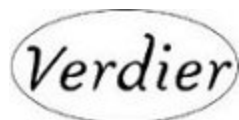
... et quatre

À chemin de vie, chemin de pensée

DERNIERS JOURS

Cahier photographique

Bibliographie



11220 LAGRASSE

www.editions-verdier.fr

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2013

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *À la vie* de Léo Lévy a été réalisée le 04 octobre 2013 par les éditions
Verdier.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782864327318).

Code article : NU52338 - ISBN ePub : 9782864327554

Le format ePub a été préparé par ePagine

www.epagine.fr

à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com